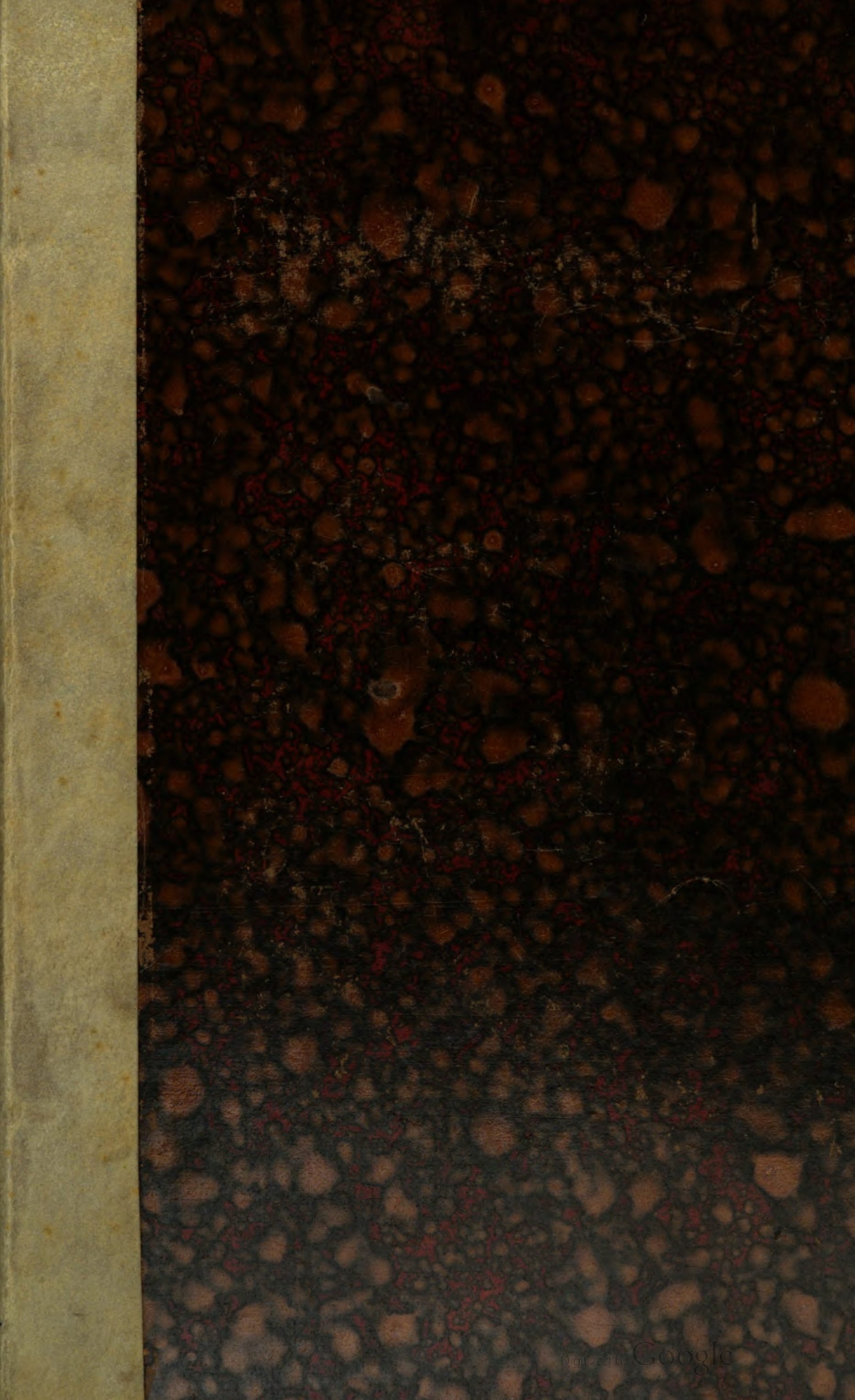
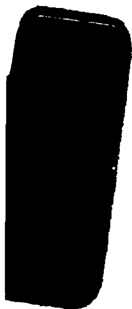
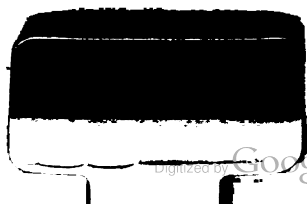






HISTOIRE SECRETTE

DE LA COUR DE BERLIN.



HISTOIRE SECRETTE

DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'un VOYAGEUR FRANÇOIS, depuis le cinq Juillet 1776 jusqu'au dix-neuf Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME SECOND.



1789.

LETTRE XXXVII.

Brunswick, 28 *Octobre* 1786.

Je crains qu'il n'y ait des vacillations dans l'esprit du Roi, relativement à la Hollande; car après la réception de son courrier, & la nouvelle du danger du comte de Finckenstein; le duc m'en a reparlé avec une inquiétude nullement dissimulée. Il m'a dit ces propres mots: *Cette Hollande fera tirer du canon, sur-tout si elle vient à se compliquer de la mort de l'Electeur de Baviere: prêtez-vous donc à un* mezzo termine, *qui amortira ce feu. Allons, il faut un conseil au Stadhouder, sans lequel il ne puisse rien. De qui composerons-nous ce conseil?* Je lui ai dit que je ne connoissois pas assez ce théatre pour avoir aucun avis sur cela, mais que j'allois lui faire une proposition qu'il ne devoit regarder que comme une idée, purement mienne, & cependant nullement impraticable: „ Maintenant que je sais à „ quoi m'en tenir sur votre sagesse & vos principes, „ ai-je continué, je suis sûr que vous voyez, sous „ son véritable jour, les affaires & la conduite Stat- „ houdériennes; que vous n'imaginez pas que l'a- „ mitié en politique puisse avoir un autre base que „ l'intérêt, & que nous devions renoncer à notre „ alliance avec la Hollande, pour faire passer de „ meilleures nuits à madame la princesse d'Orange; „ que vous comprenez combien il est impossible „ que nous prenions confiance dans M. de Herz- „ berg, qui, sur cette affaire, en est au *non-sens*; „ & combien notre méfiance doit croître, si l'uni-

„ que contre-poids de ce violent ministre s'éva-
„ nouit par la mort du comte Finck ; je m'avance-
„ rai donc volontiers à vous dire qu'il me paroîtroit
„ fort aisé que la France se prêtât à traiter cette af-
„ faire avec vous seul, si le roi de Prusse consent
„ que vous en soyez l'unique chargé pour son
„ compte personnel, & pour ainsi dire l'arbitre.
„ Je sens combien il importe à vous, à nous, à
„ tous, que vous ne vous compromettiez pas vis-
„ à vis du Roi ; il n'y a déja que trop de cause d'é-
„ loignement entre vous, & ce pays est entiére-
„ ment perdu, si la force des choses ne vous amene
„ pas au timon. Mais si vous trouvez la crise assez
„ inquiétante pour redouter des événemens déci-
„ sifs, il me semble que ce n'est plus le cas de lou-
„ voyer ; car si la destinée du Roi de Prusse est de
„ faire des fautes irréparables, il vaut autant, aussi
„ pour tous, qu'il les fasse demain, afin que plu-
„ tôt que plus tard on puisse tirer l'horoscope de
„ son regne, & prendre en conséquence un parti.
„ C'est donc à vous à savoir dans quelle mesure
„ vous êtes avec le Roi. Il ne peut pas vous aimer :
„ jamais homme foible n'aima un homme fort. Il
„ ne peut pas vous désirer : jamais homme obscur
„ & vaniteux, ne désira un homme illustre & bril-
„ lant ; mais ce n'est ni son amitié ni son penchant
„ qu'il vous faut, c'est la chose. Vous devez avoir
„ sur lui l'ascendant qu'un grand caractere & un
„ esprit vaste auront toujours sur une tête étroite
„ & une ame vacillante. Si vous en avez assez pour
„ lui faire peur de sa position, pour lui montrer
„ qu'on l'a déja compromis, que cet envoi de
„ Gœrtz, malgré vous (ou plutôt à votre insçu ;
„ car vous n'étiez point encore arrivé) & cela sans

„ avoir le moins du monde des gages de docilité
„ du côté du Stadhouder, est une grande bévue ;
„ que les lettres inconsidérées de Hertzberg sont
„ une très-lourde faute ; que ce ministre suit sa
„ ligne personnelle, & ne suit qu'elle au hazard
„ d'ôter à son maître sa considération politique dès
„ les premiers momens de son regne, puisqu'il est
„ bien évident que s'il s'opiniâtre à son interven-
„ tion inconsidérée, dans les suppositions les plus
„ favorables, & presque les plus romanesques, il
„ n'aura encore que joué le jeu des Anglais ; jeu
„ que même ils ont gâté ; si vous pouvez faire en-
„ tendre cela, vous viendrez facilement à bout
„ de persuader qu'on sera trop heureux d'accepter
„ votre médiation ; & quoique ce ne soit pas là
„ le mot dont on puisse se servir, parce que la
„ regle des proportions s'y oppose, l'estime du ca-
„ binet de Versailles pour vous est telle, qu'une
„ fois cette négociation dans vos mains, toutes
„ les difficultés s'applaniront d'elles-mêmes. Or
„ cette mesure auroit ce double avantage, d'ac-
„ commoder l'affaire que vous regardez comme un
„ tison de discorde, & de faire sentir au Roi qu'il
„ présume trop s'il croit que par la seule magie
„ du brusque & tudesque François de M. de Hertz-
„ berg, il conservera à son cabinet la considéra-
„ tion que quarante-six années de grandes choses,
„ de héroïques succès, d'une activité vigilante &
„ persévérante jusqu'au prodige lui ont valu ; qu'il
„ a besoin d'un homme dont le nom au dehors
„ la prépondérance au dedans lui attirent de la
„ confiance, & servent de clef à une voûte peu
„ solide par ses dimensions, ou pour parler sans
„ figure, à un royaume mal situé, mal constitué,

„ mal gouverné, & qui n'a de vraie force que
„ l'opinion, puisque sa position militaire est dé-
„ testable, & ses moyens précaires; car un trésor
„ s'enfuit, si une main de fer, & non pas avare,
„ n'y veille; & quant à une armée, qui sait mieux
„ que vous que des années entieres suffisent à
„ peine pour la former, tandis que six mois de
„ relâchement peuvent la détériorer jusqu'à ne
„ pas la reconnoître ?".

Ce discours, qui a tenu le Duc très-attentif, & qui étoit sur-tout destiné à devenir ce qu'il croyoit pouvoir & devenir, a paru produire sur lui un grand effet. Au lieu de commencer, comme il fait toujours, par des phrases tempérantes & dilatoires, qui peuvent servir à toutes fins, il est entré aussitôt dans mon sens, & après avoir dit avec onction & d'un ton pénétrant, & senti que je lui offrois la perspective du plus grand honneur dont il eût d'idée, & qu'il préféreroit à six batailles gagnées, il a cherché avec moi le moyen de faire cette ouverture au Roi. "Je ne crois pas, m'a-t il dit, être
„ en mesure de l'entamer sans préparations. Je
„ craindrois plus encore de nuire à la chose qu'à
„ moi-même; mais assurément il faut lui faire venir
„ cette pensée, & s'il me donne le plus léger pré-
„ texte, je déroulerai tout. Ne pourriez-vous pas
„ parler au comte Finck, s'il en revient?—Non;
„ car il tient strictement à son consigne. Ceci n'est
„ qu'une idée mienne, & de peu de valeur diplo-
„ matique, puisque je ne suis point accrédité —
„ Vous avez peu d'occasions de parler en particu-
„ lier à Welner?—Fort peu; & puis comment
„ cet homme seroit-il des vôtres? Il veut jouer le
„ premier rôle; il travaille pour son propre compte,

„ sentant bien qu'il a sur vous l'immense avantage
„ de son obscurité ; d'ailleurs il est intime ami de
„ votre frere, qui ne vous veut point à Berlin ".
(En effet, celui-ci hait son frere qui le méprise, & il espere faveur & crédit du domaine de la vision).
Nous en étions à peu près là, quand toute la cour sortant de l'opera pour se rendre au souper, & le duc d'York entrant sans précurseur, nous a forcés de nous quitter ; il m'a donné rendez-vous ce matin, jour de mon départ, à neuf heures, & j'y vais.

Le Duc étoit ébranlé aujourd'hui, comme je m'y attendois, sur son assentiment à se faire nommer au Roi. Je dis que je m'y attendois, car son imagination brillante & sa verve ambitieuse se prennent facilement de premier mouvement, quoique les symptômes extérieurs en soient tranquilles ; mais la longue réfrénation de lui-même qu'il s'est éternellement commandée, & dont il a la plus persévérante habitude, le ramene aux hésitations de l'expérience & à la circonspection peut-être excessive que sa grande méfiance des hommes, & son foible pour sa réputation, ne cessent de lui commander. Il m'a exposé avec beaucoup de détails les ménagemens qu'il devoit à la petite gloire, & pour trancher le mot, m'a-t-il dit, à la gloriole du Roi ; puis reprenant la conversation où nous l'avions laissée, il m'a assuré que je me trompois sur Welner ; qu'il étoit un des hommes de Berlin sur lesquels ils comptoit, & qui le voudroient plutôt qu'un autre ; que je pourrois le voir aisément chez Moulinès (son résident, homme rusé, mais trop ostensiblement serviable pour mieux faire son métier d'espion, mais s'offrant trop ; appellé dans l'éducation du Prince de Prusse, mais sans titre en

core ; déserteur du prince Henri depuis qu'il est à peu près clair qu'il ne sera rien ; en général porté pour nous, & trop visiblement, car on l'appelle le conseiller privé de M. d'Est**, mais uniquement attaché au fond à sa personnalité); qu'il (Welner) y va beaucoup ; qu'assurément il ne s'ouvrira pas d'abord : mais qu'au demeurant, il répétera tout ce que j'aurai dit au Roi, &c. &c. Le Duc a beaucoup répété d'ailleurs qu'il croyoit inutile & dangereux de le nommer ; & enfin, mais avec difficulté, & pour ainsi dire malgré lui, il m'en a donné la bonne raison. Dans quinze jours il sera à Berlin ; plutôt, peut-être ; car (notez bien ceci) IL PAROIT QUE L'ESPÉRANCE DONNÉE PAR M. HARRIS (ministre d'Angleterre à la Haye) D'UN SECOURS PUISSANT ET EFFICACE, DANS LE CAS OU LE ROI DE PRUSSE VEUILLE ARBITRER LES AFFAIRES DE LA HOLLANDE A MAIN ARMÉE, A DONNÉ AU ROI LE DESIR DE CONFÉRER AVEC SES SERVITEURS. Je vous répete les propres mots du Duc, qui me fixoit beaucoup, & que je défie, non-seulement d'avoir observé sur mon visage la plus légere trace d'émotion, mais encore de n'avoir pas été frappé d'un sourire presque imperceptible & très-ironique, comme si j'avois su & dédaigné la nouvelle. Toute ma réponse a été, en haussant les épaules, à la fin de la phrase : « Monseigneur, ce n'est » pas à vous qu'il est besoin de dire que ce » que Louis XIV, Turenne, Condé, Luxembourg, Louvois, & deux cent mille François » n'ont pas fait en Hollande : la Prusse, surveillée de l'Empereur, ne le fera pas dans ce

„ même pays foutenu de la France. . . . (1)

Le duc va donc, ou veut nous faire accroire qu'il va à Berlin, où l'on délibere fur les propofitions de l'Angleterre.

Eh bien! tant mieux; foyez tranquille : le Duc eft plus Allemand que Pruffien, & auffi bon homme d'état que grand guerrier. Il fera voir qu'une telle propofition eft fi abfurde, qu'elle n'eft probablement que la conception perfonnelle de cet audacieux & rufé Harris, qui veut à tout prix faire fa fortune, & enferrer, dans un accès de fougue, fa nation, plus habile que fage. Mais cependant, je crois que mon voyage à Brunfwick eft un heureux hazard; car bien que j'avoue, & avec un grand plaifir, que j'aie trouvé le Duc dans les principes les plus modérés, les plus fages & les plus François, politiquement parlant, je lui ai fait voir la chofe, ou plutôt l'enfemble des chofes, fous des points de vue nouveaux; & fi, comme je perfifte à le croire, ou plutôt comme je le crois bien davantage depuis que je fais que fon intrigue porte fur Welner, qu'il s'eft ménagé de longue main (car cet homme a été chanoine à Halberftadt, où eft le régiment du Duc); fi la force des événemens le porte au timon, j'aurai les plus grands avantages pour traiter avec lui & l'affocier à nos vues. Au refte, il m'a dit de donner à M. d'Eft** ce très-bon confeil, fi le comte Finck meurt, & même, s'il ne meurt pas, de demander à traiter directement avec le Roi l'affaire de la Hollande, & tout ce qui y a trait. C'eft le plus fûr moyen de battre en breche Hertzberg, qui décidément a été contrarié très-

(1) Il faut convenir qu'ici le voyageur a été mauvais prophête; il refte à favoir fi c'eft précifément fa faute.

ferme par le Roi dans cette affaire ; & d'obtenir ce qu'on n'aura l'air d'attendre que de la judiciaire & de la volonté perſonnelle de ce prince : cela réuſſit avec tous les Rois, même les plus grands. Vanſwieten a obtenu de Fréderic II lui-même, par cette marche, les choſes les plus importantes ; & certes elle eſt un peu plus ſûre, cette marche, comme auſſi plus noble que les ſouterreins de la flagornerie auprès du prince Henri, dont la protection affichée fait plus de mal à la légation Françoiſe, qu'elle ne peut jamais produire de bien dans les futurs contingens les plus favorables ; car je ne ſuis pas très-éloigné de croire ce que dit nettement le Duc, que ce *Prince partageur*, s'il étoit le maître des affaires, ſeroit le plus dangereux ennemi de la liberté germanique..... Il faut finir, car le temps pour chiffrer nous manqueroit : le reſte de cette précieuſe converſation vous viendra. Dites moi, le plutôt qu'il ſera poſſible, ce que je dois faire d'après tout ceci, & croyez que ſi vous trouvez un moyen quelconque de m'accréditer ſecrettement auprès du Roi, ou même du Duc, vous ferez une très-bonne affaire.

Billet d'envoi.

Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait, écoutez-moi : je vous adjure de lire & faire lire ceci avec la plus grande attention, & de ne pas me faire attendre une demie minute la réponſe, fallût-il abſolument pour cela ſe dépouiller, pendant quelques heures, de la légéreté du pays, ou même avoir de la ſuite tout d'un jour.

LETTRE XXXVIII.

Berlin, 21 *Octobre* 1786.

JE ſuis arrivé à cinq heures & demie du matin. Le Roi devoit faire manœuvrer ſa cavalerie à ſix. Je ſuis monté à cheval auſſi-tôt, pour voir l'état de ſa ſanté, & celui de ſa phyſionomie, & pour m'acoſter de quelqu'un, s'il étoit poſſible. La ſanté eſt bonne, la phyſionomie ſoucieuſe; on a long-temps fait attendre les troupes; on s'eſt, après deux charges, très-bruſquement & ridiculement retiré. Rien de nouveau & d'aſſez important ne m'eſt parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui ſont fort abrégés par vos huit pages de chiffres, à réſumer les conſéquences que j'ai tirées de l'importante converſation dont je vous ai rendu compte dans ma derniere dépèche, & de laquelle il m'eſt d'autant plus impoſſible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'eus quitté, ſon miniſtre des affaires étrangeres, (M. de Ardensberg, de Reventlau) ils ſont très-augmentés.

Il m'a paru quatre choſes.

1°. Que dans la confidence que m'a fait le Duc, il étoit entré une grande complication de ſentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier miniſtre de Pruſſe, mais avec meſure. Il n'eſt pas ſûr que nous le déſirions. (J'ai fait tout ce que j'ai pu,

pour l'en convaincre.) Cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il désire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout à la fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là, les commentaires postérieurs de Ardenberg, ses fausses confidences de gazette. Le rappel, non seulement de M. de Cœtloury, mais celui de M. de Veirac; notre désertion du parti patriotique, &c. &c. toutes choses auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc est de savoir si nous sommes ou ne sommes pas Autrichiens, ou seulement même si nous sommes à cet égard dans une telle indécision que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin suffiroient pour nous pousser, au hazard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens, à seconder l'Empereur dans ses projets contre l'Allemagne. Je crois que, rassuré sur cet article capital, le Duc seroit François, car il est fort Allemand, & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne; nous seuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaisons avec l'Angleterre paroissent se resserrer, c'est, je pense uniquement la méfiance du sort de la Prusse, qui en est la cause; car il sait bien que ses combinaisons Angloises sont plus imposantes que solides, & que les Prussiennes, un peu plus subalternes, peut-être, sont bien moins hazardeuses.

3°. Lui & son ministre m'ont demandé & redemandé tant de fois sur quelle base je croirois pou-

voir piloter la pacification de la Hollande, qu'il m'eſt venu dans l'eſprit que le Duc ſonge, peut-être, que ſi nous excluions l'alliance Naſſau pour le prince de Pruſſe, on ſeroit obligé de ſe rejetter ſur la princeſſe Caroline de Brunſwick, ſa fille : ce ſoupçon eſt fondé ſur des choſes ſi fugitives, qu'il eſt impoſſible de l'appuyer par écrit, même de probabilités, & d'autant moins que n'ayant aucune eſpece d'inſtruction à cet égard, je n'ai nullement oſé m'avancer ; je ne le donne donc que comme il m'eſt venu. En tout, être peu inſtruit ſur les affaires de la Hollande, m'a beaucoup nui en cette occaſion. Si j'euſſe pu m'hazarder, j'aurois puiſé à cet égard juſqu'à tarir. La ſeule choſe bien poſitive qu'il ait décrété comme propoſition, c'eſt une eſpece de conſeil de régence coalitionnaire, ſans lequel le Stathouder ne pourroit rien faire, & où ſeroient les Giſlaer, Vanberckel, &c. &c. &c. &c. : mais où ſeroient auſſi M. de Lynden, le gouverneur des enfans du Stathouder, &c. &c. A mon éternelle objection, comment ſoutiendrez-vous les meſures priſes ſous votre caution ? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ſes arrangemens, nous l'abandonnerons.—Juſqu'à quel point, ai-je repris ? & ſi ce n'eſt qu'amicalement, que lui importera votre abandon ? — En un mot, je me ſuis toujours tenu avec une obſtination un peu myſtérieuſe, à dire que l'on n'améneroit jamais à la raiſon le Stathouder, qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Pruſſe l'abandonnoit, ſauf à raſſurer à l'oreille la princeſſe.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans ſa tête pour la reconſtruction de l'édifice Germanique ; car ce prince habile ſent-

que pour conſerver cette ruine antique il faut l'étayer, & même en reprendre ſous œuvre quelques parties. Le ſeul deſir qu'il m'ait clairement manifeſté, c'eſt la ſéparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloiſe, & la ſécularisation de certains Etats qui puiſſent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. Il croit que le premier point s'obtiendroit, & même ſans de grandes difficultés, ſi notre politique devenoit Angloiſe. Il croit que le ſecond peut venir, quoique contraire à la ligue des princes, parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura occaſion d'y retoucher, ainſi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes eccléſiaſtiques, qui, plus intéreſſés que tous autres à la liberté Germanique, ſont toujours les premiers à tergiverſer, &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il ſe montre à la confédération des princes, il y aura des moyens de lui faire entendre raiſon ſur des modifications.

Ce qu'il faut que je ſache maintenant, c'eſt, 1°. s'il faut le mettre en avant, vrai moyen de l'écarter, ce qui ne me paroît pas être notre intérêt; car il eſt plus ſage, plus habile, & moins ſuſceptible de préjugés & de paſſions qu'aucun autre qui puiſſe arriver à cette place; 2°. s'il faut échauffer & augmenter ſon parti, ce qui eſt travailler directement contre le parti du prince Henri, car le plan du Duc eſt excluſif; & à dire vrai, il paroît tacitement ſi convaincu que l'autre ne peut rien être, qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion ſur ce ſujet; 3°. juſqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance; car il eſt impoſſible d'en obtenir d'un homme aviſé ſans lui en donner, &

je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laisser deviner.

Le comte Finck est sauvé. Le Roi est arrivé le 18 à huit heures du matin, il étoit parti de Breslaw le 17 à sept heures du matin. C'est une diligence incroyable; personne n'a pu le suivre. Ce jour là même il a été voir la Reine douairiere, & a donné ainsi lieu d'attribuer à mademoiselle de Voss cette course rapide & périlleuse. On l'a dit grosse, mais 1°. on ne peut pas le savoir, & 2°. je crois que l'empressement seroit amorti, si cela étoit. On assure qu'elle a demandé deux cent mille écus; en ce cas, sa destinée n'aura pas une grande latitude. Le Roi a fait une foule de nobles en Silésie comme ailleurs. Les gazettes vous les diront assez, sans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va passer huit jours à Potsdam pour son travail sur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel sera favorable aux subalternes, repressif pour les capitaines.

Les Dantzillois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été si enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils se sont enthousiasmés jusqu'à vouloir se soumettre purement & simplement à la domination Prussienne. Les magistrats ont éludé comme ils ont pu, sous le prétexte que Dantzick étoit une dépendance de la Pologne; mais le mouvement a été si violent & si tumultuaire, que les couriers Prussiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Russie; bonne circonstance pour nos affaires Hollandoises.

Au reste, M. de Hertzberg qui s'est permis en-

core plusieurs coups de tête en Silésie, & nommément dans son discours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une maniere fort indécente, comme s'il étoit dans sa nature de ne pouvoir s'accommoder d'une ordre de choses paisibles: M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la mission de France, que le Roi avoit annoncée à souper. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme si publique, que je ne l'ai pas même chiffrée ?

LETTRE XXXIX.

24 *Octobre* 1786.

Je commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 Août : (N°. XV.) *Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes ; c'est le prendre bien haut..... Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre.... S'il persévere, il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en ce cas sans doute qu'il a un grand caractere qui nous jouera tous........*

Eh bien ! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, & qu'on le croyoit couché, tandis que dans l'intérieur le plus reculé du

palais, il célébroit les Sardanapales jusques bien avant dans la nuit. Il est aisé de concevoir maintenant pourquoi il a fallu intervertir les heures du travail. La santé ne suffisoit pas au théâtre & à la coulisse. . . . .
. . . .

Le prince Henri se regarde comme écarté par systême & par goût. Il est persuadé, ou croit être persuadé, que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement, (car dans son opinion, sans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera ses tardifs secours, qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour propre, l'expression *un pays perdu* n'est vraie que relativement à un certain laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclosent que dans une période donnée, & qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'appercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin, comme un martyr, dit-il, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il a déserté la chose publique ; ensuite de quoi Rheinsberg, le lac de Genève, la France seront ses asyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les consolations de son choix, aujourd'hui qu'il peut rester des heures entieres à jouer au colin-maillard, ou la main-chaude, chez les plus insipides comédiennes, telles que n'en offriroient point nos plus mauvaises villes de province.

La distribution du crédit d'ailleurs est la même. Hertzberg viole le roi, qui probablement estime davantage le comte Finck, mais qui, n'en étant pas aussi pourchassé, le laisse dans une subalternité

d'influence, qui d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres ministres sont à peu près comptés pour rien.

Welner augmente tous les jours en jurisdiction & Bishopswerder en crédit ; mais ce crédit il ne paroît l'exercer ni en ostentateur ni en dupe. Ce ne sont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t-il des ministres ; il ne le sera jamais. Trois cents mille livres pour chacune de ses filles, un beau fief pour lui, des grades militaires (il passe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut ; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant, personne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Gœrtz, qui vit d'emprunt.

Bowlet :— crédit d'ingénieur - maçon & nul autre, il n'en comporte pas.

Goltz (le tartare) fin, rusé, dextre, peut-être même ambitieux, mais très-personnel & cupide ; l'argent est sa passion dominante ; il aura de l'argent : c'est lui qui cependant influera probablement le plus sur le travail militaire, à moins que le duc de Brunswick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis.

Le colonel Wartensleben écarté sensiblement, & probablement vu les liaisons de sa famille avec le prince Henri, qui par-delà tant d'autres désavantages, a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les subalternes :— leur regne n'est pas venu. Il paroît que long-temps trompé par eux, comme prince de Prusse, le Roi le sait & s'en souvient, bien que par respect humain il veuille le dissimuler, du moins quelque temps encore.

Le maître enfin : qu'est-ce ? Je persiste à croire qu'il

qu'il seroit téméraire de prononcer aujourd'hui ; mais on seroit bien tenté de répondre, *le Roi des soliveaux*. Point d'esprit ; point de force ; point de suite, point de laboriosité, les goûts du porc d'Epicure ; & des héros seulement l'orgueil ; si pourtant ce n'est pas plutôt encore de la vanité étroite & bourgeoise. Voilà jusqu'ici les symptomes. Eh ! dans quelles circonstances ? A quel âge ? A quel poste ? Il me faut rappeller toute ma raison pour douter ; il me faudroit l'oublier pour espérer. Ce qui vraiment est à craindre, c'est que le mépris universel qu'il encourra bientôt, ne l'irrite & ne lui ôte même l'espece de bonté qu'il montre. C'est une bien redoutable foiblesse que celle qui réunit à la soif effrénée des plaisirs sans choix & sans délicatesse, le desir du secret ; dans un poste où rien ne peut être secret.

Je ne fais pas au reste ici le second tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Fréderic-Guillaume ; parce qu'il ne me regarde pas, comme elle disoit du bien de Louis XIV ; parce qu'il venoit de danser un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine, il m'a adressé trois fois la parole ; & c'est la premiere fois qu'il l'a fait en public. *Vous avez été à Magdebourg & à Brunswick ?* — Oui, Sire. — *Avez-vous été content des manœuvres ?* — Sire, j'ai beaucoup admiré. — *Mais c'est la vérité & non pas un compliment que je vous demande.* — Sire, la vérité est selon moi que Votre Majesté seule manquoit à ce superbe spectacle. — *Comment se porte le Duc ?* — Par-



faitement bien, Sire. — *Viendra-t-il bientôt?* Votre Majesté seule le fait à ce que j'imagine. . . . . . Il a souri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour, m'est infiniment indifférent; mais ce ne l'étoit pas aux spectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'esprit à expédiens de la cour de Berlin! car je suis convaincu que de la meilleure foi du monde on vouloit plaire à M. d'Est**.

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, Mlle de Bishopswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M, d'Est **: puis la Reine appercevant milord Dalrymple lui a fait signe, & au moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers de cette partie; de sorte que le prince Reuss & M. de Romanzow sont restés sur la même ligne d'exclusion, comme ils avoient été sur la même ligne de faveur. Il est difficile d'être plus gauche & plus inconsidérée. C'est maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M le comte d'Est ** s'est cru obligé de se fâcher le premier jour de cour de la Reine; car je ne vois plus de répara-

tion possible qui ne soit un maussade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au reste je suis sûr qu'on n'a pas voulu blesser; qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chose moins en petit, je me persuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien; à peine aime-t-il quelque chose; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour se frayer une carriere personnelle & glorieuse; il se rabaisse au niveau de sa nation; au lieu de s'efforcer d'élever sa nation, parce que sa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chose, c'est pour les gens d'esprit, parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire & entendre l'esprit; or il hait l'un, parce qu'il désespere de l'autre; il ne sait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent n'en point avoir. Son parti paroît irrévocablement pris de tout traiter à l'amiable, sans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux versions dont le Prince ne manque pas de choisir celle qui flatte sa passion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-secretes : elles sont confiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y est admis. Les capitaines en sont exclus. L'emplacement est couvert de tentes, gardées par des sentinelles nuit & jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.

J'ai oublié de vous dire, de Brunswick, que je tenois de la Duchesse que le prince de Galles fait consulter les plus habiles avocats de

l'Europe, pour ſavoir, ſi épouſer une catholique, peut, ſoit par les loix poſitives de l'Angleterre, ſoit par celles d'aucune autre nation, ſoit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudence dans cette eſpece d'appel préſomptif des opinions britanniques à celles des avocats.

Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'eſt que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ſes miniſtres qu'on appelle *le Choiſeul de Carlſruhe.* Or voici l'hiſtoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris ſans cela. Les freres du duc de Brunſwick furent chargés de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas ; alors on jetta les yeux ſur Edelsheim, qui fut aſſez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut enſuite envoyé à Paris pour une autre commiſſion, dont il s'acquitta mal ; on le mit à la Baſtille, à ce qu'on m'aſſure ; il en ſortit, revint, fut diſgracié, puis remis en activité, envoyé auprès des diverſes cours d'Allemagne en 1778 . . . . . Et c'eſt cet homme que dans ſa haute ſageſſe le Margrave envoie au Roi de Pruſſe, qui s'eſt mis lui-même à rire en le voyant.

P. S. Hier à onze heures du matin, le Roi, enfoncé dans un carrosse gris, est allé seul à Mon-Bijoux, où il est resté une heure, & d'où il est sorti couvert de sueur & très-enflammé. Est-ce le triomphe de mademoiselle de Voss? Il est impossible de le savoir encore; rien n'a transpiré non plus des lettres que M. de Callenberg a apportées du Stathouder.

Muller & Lansberg, secrétaires privés du cabinet, avoient demandé leur retraite avec assez d'amertume, leurs services n'étant apparemment plus nécessaires, disoient-ils, puisqu'on ne daignoit pas même les instruire de ce qu'ils avoient à répondre, & qu'on envoyoit au Roi les lettres toutes dressées. Ils restent, & c'est par Bishopswerder que le raccommodement s'est fait. Il paroît qu'il se ligue avec Welner contre Hertzberg, même sans trop s'en cacher.

Le Roi ne va plus que vendredi à Potsdam; on croit que c'est afin de donner au Duc le temps d'arriver pour le travail militaire. C'est une étrange manie que de vouloir rendre raison de tous les caprices des Rois.

LETTRE XL.

28 *Octobre* 1786.

J'ai passé la soirée, hier, avec le Prince Henri: le Roi avoit consacré à ce palais presque tout son après dîné la veille; car de chez le Prince il avoit été chez la Princesse, où il a joué, &

pris le thé avec Mlle de Vofs, entr'autres dame d'honneur. Cette efpece de réconciliation avec le Prince, (laquelle pourtant n'eft que de la fimple courtoifie, foit montrée à la vifite chez la Princeffe, que le Prince regarde comme fa plus cruelle ennemie), cette réconciliation (& c'eft prefque le mot propre, car la froideur étoit très-grande) paroît être l'ouvrage de la politique de Welner, qui dans fa lutte contre Hertzberg a voulu, fi ce n'eft l'appui du Prince, du moins fa neutralité; & la haine de ce foible mortel eft fi aveugle, en effet, que combinée avec les efpérances de fon ambition, qui ne fe défabufera pas aifément, elle lui a fuffi pour fe jetter encore une fois à la tête du Roi, & par conféquent pour fe reculer s'il étoit poffible. Au refte, lui-même ne fait pas grand fond fur ce rapprochement fimulé, d'autant plus fufpect, qu'il fe trouve placé à la veille d'une abfence de quinze jours, après laquelle il ne fera pas difficile de trouver des prétextes de ne pas fe voir de quelque temps encore, fi le Roi le juge à propos. Mais le Prince croit fon ennemi mort, & il s'en réjouit comme un enfant, fans penfer que c'eft le moyen le plus fûr de le reffufciter.

En effet, M. de Hertzberg paroît avoir fait fon fort. En Siléfie, il avoit eu des déboires affez vifs; quelques brufqueries, quelques contrarietés, le chagrin de voir rayer de la lifte des comtes, le frere de fon ancienne maîtreffe. Dès la Pruffe même il auroit dû s'appercevoir que fes jactances ne plaifoient pas. Lorfqu'aux hommages il lut la lifte des comtes, il s'arrêta

à son nom, afin que le Roi le prononçât lui-même du haut de son trône, & le Roi eut la malice de n'en rien faire; de sorte que le comte de Hertzberg n'a été inauguré que le lendemain dans l'antichambre.

Mais ce qui l'a probablement perdu, s'il l'est en effet, ce sont ses manieres hautaines avec Welner, le moins oublieur des hommes, & qui, dans ses projets d'ambition, n'avoit pas besoin de cette rancune pour haïr & desservir le ministre. Celui-ci l'a fait attendre dans son antichambre des heures entieres, l'a reçu & tenu debout dans sa chambre, ne lui a parlé qu'un petit nombre de minutes, & l'a congédié avec des airs qui ne sont bons qu'à offenser. Welner a juré sa perte, & Bishopswerder le seconde. Elle paroît probable du moins dans toute l'acception du mot crédit; je l'aurois deviné aujourd'hui à sa seule politesse. Il avoit un grand dîner d'étrangers, dont, pour cette fois, M. d'Est** & moi nous étions; & toutes les prévenances ont été pour nous. Cela est gauche & bas. Etrange singularité que ce mélange de roideur & de foiblesse, par lequel les demi caracteres se perdent. Machiavel a raison: *tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant*. Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que M. de Hertzberg a reçu une défense séche & positive de se mêler directement ni indirectement des affaires de Hollande, d'où M. de Callenberg, au reste, paroît n'avoir rien apporté de particulier. C'est tout bonnement du service qu'il demande, & ses lettres étoient de simples recommandations.

Ce n'eſt pas pour Hertzberg que l'on ne rappelle pas Thulemeier ; c'eſt pour le comte Finck. La mere de cet envoyé a été liée de tout temps très-tendrement avec ce miniſtre, & c'eſt même le mari de cette vieille amie qui fit entrer le comte dans le département. Après tout, le rappel ou non rappel de Thulemeier eſt à préſent, ce me ſemble, un objet de bien peu d'importance. Sa miſſion eſt finie de fait depuis l'arrivée du comte de Goertz, & je ne crois pas même qu'on reçoive de ſes dépêches.

Le ſort de Launay eſt décidé d'avant hier au ſoir par une lettre très-ſévere. Il eſt hors d'activité, & pour toute retraite on lui offre une penſion de deux mille écus, pourvu qu'il reſte dans les Etats du Roi. Il faut convenir que ſon compte rendu eſt un chef-d'œuvre d'égoïſme & d'impéritie, & qu'il pourroit être victorieuſement refuté, quoique le mémoire des commiſſaires où ils l'ont entrepris, ſoit pitoyable. Au reſte, il a conſtaté deux faits, dont l'un bien curieux & l'autre déciſif contre ſa propre geſtion ; à ſavoir qu'il a fait entrer dans les coffres du Roi en dix-neuf ans quarante-deux millions ſix cents quatre-vingt-neuf mille écus d'Empire, ou plus de cent-ſoixante-dix millions de notre monnoie par delà ſes fixations, qui montoient à cinq millions d'écus annuels. Quelle entorſion terrible ! L'autre fait eſt que la régie coûte plus de quatorze cent mille écus annuels ou près de ſix millions en frais de perception, qui au premier apperçu des affaires & des circonſtances locales, peuvent être réduites au moins des deux tiers. Mais on n'emploie pas en ce

moment un ſeul homme qui paroiſſe en être aux élémens; il eſt de fait qu'on n'a pas pu rédiger encore un tableau général de la recette & de la dépenſe, ni claſſer une ſeule des branches du revenu, en ſorte qu'il n'eſt pas encore un ſeul objet, pas même le dîner du Roi, qui ſoit nettement aſſigné. Ceci eſt un cahos, mais c'eſt le cahos tranquille. Tout eſt en ſtagnation, finances, militaire, civil. En général cela vaudroit ſûrement mieux que trop gouverner dans un pays conſtitué, où la ſageſſe particuliere l'emporteroit ſur la folie publique. Mais on eſt ſi accoutumé ici que le Roi travaille, ou plutôt qu'il faſſe tout; on a ſi peu l'habitude d'y ſuppléer (quoique la choſe une fois ordonnée on ſache fort bien le tromper); on eſt ſi éloigné même de lui propoſer, que la ſtagnation eſt un détraquement réel de la machine; & ce détraquement que ne peut-il pas devenir dans un Etat qui a des baſes ſi fragiles, quoiqu'à la vérité, habité par un peuple ſi lent, ſi lourd, ſi peu paſſionné, que difficilement une ſecouſſe y ſera ſubite! Quoiqu'il arrive, le vaiſſeau coulera bas plus ou moins inſenſiblement, s'il ne ſurvient pas de pilote, mais il ne chavirera pas.

Encore une fois il faut attendre; il ſeroit téméraire de vouloir diſcerner quelque choſe dans ces *ténebres viſibles*; il faut attendre, dis-je, pour ſavoir du moins ſi le Roi aura ou n'aura pas le courage de prendre un miniſtre principal. Son avénement ſeroit une véritable révolution, qui peut tout changer, ſoit en bien, ſoit en mal.

Ce qu'il faudra beaucoup ſurveiller, quand on pourra pronoſtiquer le ſort de ce gouver-

nement-ci, c'est le duc de Brunswick, s'il n'y est point appellé, & qu'il y ait apparence de naufrage. Ce prince n'a que cinquante ans, & certes il est ambitieux. Si jamais il peut se résoudre à quelque chose de hazardeux, & qu'il ne compte plus sur la Prusse, il soufflera sur toutes les combinaisons Germaniques, comme le vent du nord sur de foibles roseaux. Sa tournure & ses manieres ne sont pas compatibles avec l'Angleterre, qui d'ailleurs ne peut qu'accidentellement agir dans le continent. Mais mon imagination se figure telle circonstance où je le crois capable de se jetter du côté de l'Empereur qui le recevroit à bras ouverts. Et que ne pourroit pas le duc de Brunswick à la tête de l'armée Autrichienne ? Quel danger pour l'Allemagne ! Quelle existence pour lui qui aura peu de frein, s'il lui faut prendre un parti désespéré ? car il ne sauroit souffrir ses fils, si ce n'est le cadet qui promet de n'être pas si stupide que les autres. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

On a manqué la bonne maniere de le lier : c'eût été de le mettre absolument à la tête de la confédération des Princes. S'il les déserte, je crains fort qu'il n'en soit le destructeur.

Le baron de H*** est arrivé, & il n'a pas été reçu par le Roi, comme on s'y attendoit. Un certain énergumene de musique, appellé le baron de Bagge, est aussi à Berlin. Je crois que tous tant qu'ils sont ils se hâtent trop. Il

est dans la ferveur du système Allemand, & sur-tout avide de faire dire qu'il suit d'autres erremens. Depuis qu'il est Roi, le banquier de la Valmour a eu ordre d'envoyer ses comptes, pour qu'ils fussent arrêtés, & de suspendre tout paiement ultérieur à cette fille qui eut autrefois sur lui tant d'empire. On dit qu'il revient le 3 de Potsdam, & je crois en derniere analyse qu'il ne fera qu'y chasser. Le prince de Dessau y arrive demain soir. Je ne doute pas qu'il n'y ait quelque évocation d'ames.

LETTRE XLI.

30 Octobre 1786.

J'AI remis à Struensée sur sa demande, les notes suivantes; l'une sur la possibilité d'un placement dans les effets publics de France; l'autre sur le traité de commerce, sur les placemens d'argent dans les effets publics de France.

Il y a deux sortes d'effets publics en France; ceux dont le revenu ou leur rapport est fixe & certain, & qui n'ont rien d'éventuel, & ceux qui produisent des dividendes ou partages de bénéfices, sujets à des vicissitudes & à des variations en hausse ou en baisse.

Dans cette derniere classe sont principalement les actions des compagnies publiques ou favorisées; telles que la caisse d'escompte, les eaux de Paris, la compagnie des Indes: tous ces effets ont été successivement ou en même

temps livrés à tous les excès de l'agiotage. On a perdu, pour ainsi dire, toute idée de leur valeur réelle, de leur rapport effectif, pour se livrer à toutes les exagérations des joueurs sur des objets que l'on ne peut pas soumettre à des calculs exacts. On a même été moins occupé de rapprocher les prix de ces actions de leur véritable valeur, que de les balotter d'après de prétendues notions sur l'impossibilité de livrer les quantités vendues ; on a fait accaparement sur accaparement, association pour la hausse, association pour la baisse. Tout ce que le mensonge, l'intrigue & l'astuce ont pu imaginer, a été mis en œuvre pour faire hausser ou baisser le prix : & quoique la violence de ce jeu ne dure que depuis environ deux ans, beaucoup de gens s'y sont déja ruinés ; & beaucoup d'autres s'y sont déshonorés, en se mettant à couvert de la loi, pour éluder leurs engagemens.

L'autre genre de placement ; le seul peut-être qui mérite ce nom, sont les contrats & les effets royaux proprement dits ; les contrats rapportent cinq & demi à six pour cent au plus. Un seul effet au porteur en rapporte davantage, c'est l'emprunt de cent vingt-cinq millions, qui ne se vend sur la place qu'à deux pour cent de bénéfice, quoiqu'il y ait neuf mois d'intérêts échus, & qu'il offre réellement un intérêt de bien près de sept pour cent par an. Il n'est pas possible qu'il reste long-temps à ce taux. Soit que l'on veuille y placer d'une maniere permanente, ou pour une spéculation de quelques mois seulement, cet emprunt mérite une

préférence décidée sur tous les autres. Chaque année le bonifie réellement, puisqu'avec un intérêt toujours égal de cinq pour cent l'an, on marche toujours vers un remboursement plus avantageux. En janvier 1787 & 1788 ces remboursemens se feront sur le pied de quinze pour cent de bénéfice sur le capital; ensuite ce bénéfice monte à vingt pour cent, & de trois ans en trois ans vingt-cinq, trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq, cinquante; & enfin pour la derniere année à cent pour cent, le tout indépendamment de l'intérêt à cinq pour cent, jusques & compris l'année du remboursement, la derniere année à cent pour cent de bénéfice seulement exceptée. On peut conserver ce placement sous sa forme originaire d'effet au porteur, ou, si l'on vent, on peut le faire constituer en contrat, sans rien changer pour cela à l'ordre du remboursement.

Ceux qui achetent dans le projet de garder, devroient préférer de le faire constituer en contrats, parce que sous cette forme il ne peut être volé, brûlé ni détruit; ceux qui achetent par spéculation pour revendre, font mieux de garder les effets au porteur, parce qu'alors la vente n'en éprouve ni retards ni formalités.

Les emprunts publics en France doivent être regardés comme finis, toutes les dettes de la guerre étant payées; de sorte que si l'on emprunte désormais, ce ne sera probablement (1) que de petites sommes, pour parer aux

(1) On ignoroit alors, & l'on ne devinoit pas la sublime invention des emprunts graduels & successifs.

remboursements annuels dont les finances sont chargées pendant cinq ou six ans encore. Mais ces emprunts ne présenteront aux prêteurs que de médiocres avantages ; le taux de l'intérêt a une tendance naturelle à baisser, d'après la prospérité générale du royaume ; & par conséquent l'emprunt de cent vingt-cinq millions présente une probabilité de hausse, qui chaque jour peut se réaliser, & dont on ne peut s'assurer qu'en y plaçant promptement. Cette probabilité peut même s'appeller certitude, quand on considere d'un côté la nature de l'emprunt, qui est le plus sage, le plus solide, le plus avantageux aux prêteurs, & le mieux combiné à tous égards que l'on ait jamais fait ; d'un autre côté le concours des circonstances, qui toutes se réunissent à faire présumer que le crédit de la France & la confiance dans ces effets royaux ne pourra que s'accroître & s'affermir de plus en plus.

Sur le traité de commerce.

Il paroît que le traité de commerce plaît beaucoup aux deux parties : les Anglois y voient un grand débouché pour leur lainage, leurs cotons façonnés & leur quinquaillerie. Nous comptons sur une très-grande exportation de nos vins, nos toiles, batistes, &c : & probablement tous ont raison, mais avec des modifications que le temps seul peut apprécier.

En général, le traité paroît avoir consacré un principe trop souvent méconnu, que les droits modiques sont les seuls moyens de pré-

ſerver le revenu, & de prévenir la contrebande; ainſi dix à douze pour cent ſont les droits que les marchandiſes angloiſes vont payer. Si dans les premieres années, l'avantage pourroit ſembler être du côté des Anglois, il eſt clair que chaque année le commerce françois gagnera du terrein par là, d'autant que rien ne s'oppoſe à ce que nos manufactures imitent peu-à-peu les produits de l'induſtrie angloiſe, tandis que la nature ayant refuſé à l'Angleterre le ſol & le climat, qui ſeuls peuvent produire nos vins, ils ſeront toujours dans notre dépendance à cet égard.

Il eſt certain que les vins de Portugal continueront à être conſommés en Angleterre en aſſez grande quantité. La génération qui s'éleve préférera les vins de France: cela eſt prouvé par l'exemple de l'Irlande, où il ſe boit dix fois plus de vin de France, que de celui de Portugal. Les vins de France ne devant déſormais payer en Angleterre que les mêmes droits que ceux de Portugal y paient aujourd'hui, c'eſt-à-dire quarante livres ſterling par tonne, ou environ vingt-quatre ſols de France la bouteille, nos vins de Médoc pourront s'y vendre à bon marché, & ſeront préférés aux vins de Portugal. Les Anglois pourroient, à la vérité, baiſſer les droits actuels ſur les vins de Portugal; mais ils craindroient de les diminuer ſenſiblement, pour ne pas compromettre le produit de leurs braſſeries, qui forment la branche la plus importante de leurs droits d'accife, & rapportant annuellement plus de dix-huit cent mille livres ſterling.

En tout, le traité sera incontestablement avantageux aux deux pays; il procurera une augmentation de jouissances à leurs habitans, & de revenus à leurs Souverains respectifs; il tend à rapprocher des Anglois, des François; en général, il porte sur ces principes libéraux qui conviennent aux grandes nations, & dont la France devoit d'autant plus donner l'exemple, que c'est le pays de l'univers, qui, par ses avantages naturels, gagneroit le plus, à ce que de tels principes fussent universellement établis dans le monde commerçant.

LETTRE XLII.

31 *octobre* 1786.

. . . .

. . . .

On a dit aussi (& c'est le prince Ferdinand) que c'étoit moi qui avois refuté le compte rendu de de Launay. Depuis ce moment j'ai été me faire écrire chez de Launay tous les jours, & j'ai déclaré qu'en pareille matiere tourmenter les personnes me paroissoit si peu nécessaire aux choses, qu'indépendamment de la lâcheté de frapper sans mission un homme dans le malheur, il n'y avoit qu'un fat qui eût pu inventer, une méchanceté si bête.

Sur

Sur une réplique à la réfutation de son compte rendu, Launay a reçu une lettre si dure, qu'il a demandé sur le champ la permission de se retirer. Le Roi a répondu que cette permission lui seroit accordée, quand la commission n'auroit plus besoin de lui.

On murmure hautement ici, après en avoir long-temps parlé sourdement, qu'il se machine un traité entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, dont le prétexte est la pacification de la Hollande. J'avoue que je ne vois pas à cela la plus légere apparence pour le moment. Le Roi, ni aucun de ses ministres, ne me paroissent avoir assez d'étendue dans l'esprit pour une pareille conception. Cependant c'est le cas assurément d'y faire une attention sérieuse. . . . Comme je finissois cette phrase, je reçois avis sûr que le docteur Rogerson, médecin favori de la Czarine, celui-là même qu'elle a envoyé à Vienne, & dont je vous ai parlé dans mes premieres dépêches, vient d'arriver. C'est le cas, ou jamais, de faire la guerre à l'œil: mais ce genre d'escrime n'appartient qu'aux ministres; eux seuls en ont les moyens, ne fût-ce que par la toute-puissance des petits soupers, qui sont des tamis pour les secrets. Au reste, ce Rogerson revient d'Angleterre par Amsterdam, & sa route naturelle étoit bien de passer ici. Cependant je répete qu'il faut observer de près le cabinet d'Autriche & de Saint Petersbourg, tout convaincu que je sois, quant à présent, que l'Empereur ne tend que des pieges à ce pays-ci. Ajoutez à tout ceci que je crois m'appercevoir très-clairement que le prince Henri

ſe dégallomaniſe; cela ne l'avancera de rien; car c'eſt comme anti-Henri qu'on eſt anti-François, & non pas comme anti-François qu'on eſt anti-Henri. Mais ce prince eſt turbulent, faux, perfide: autrefois il a réuſſi à Saint-Petersbourg. Il peut ſe flatter que ſi l'on a beſoin de ce cabinet, on penſera à l'employer, & jamais on ne reſſembla mieux par la morale à feu Eroſtrate.

Le duc de Brunſwick eſt arrivé ſamedi ſoir à Potsdam: c'eſt une eſpece de ſecret à Berlin. Le dimanche on n'avoit encore fait que de la muſique & des revues; mais il eſt certain que du dimanche au mardi il eſt parti deux courriers. Je n'en ſais pas davantage; je manque de moyens pécuniaires & autres; mais c'eſt une choſe ſi incommode que le déſordre intérieur; quelques-uns des favoris ſont ſi intéreſſés à le faire ceſſer, du moins dans certaines parties, puiſqu'elles n'ont pas le ſol, & il eſt à un tel excès dans le palais, que je ne puis pas ne point ſoupçonner qu'il y a quelque grand objet de diſtraction qui abſorbe le peu de momens que le Roi conſacre au travail.

Il a eu une ſecouſſe intérieure, où il s'eſt fait violence. Un de ſes écuyers favoris, Rumpel, fort inſolent de ſa nature, & au point qu'à une revue il lui eſt arrivé de frapper un gentilhomme, ſans qu'il en ſoit réſulté aucune autre ſuite, a eu un démêlé de ſubordination très-vif avec M. de Lindenau, nouveau premier écuyer. Saxon, ami de Bishopswerder qui l'a fait placer. Lindenau a envoyé l'inſolent favori aux arrêts, & a rendu compte au

Roi ; celui-ci a fait un soubresaut violent ; mais après quelques secondes de silence, il a non-seulement donné raison à M. de Lindenau, mais confirmé les arrêts d'une maniere très-seche, & pour un terme indéfini. Cela a rendu quelque énergie aux chefs, & tempéré un peu l'insolence de sous-ordres.

D'un autre côté, la division se met dans les favoris. Goltz & Bishopswerder ont eu un différend très-sérieux en Silésie. Le Roi ayant fait je ne sais quelles nouvelles nominations, Goltz s'en tût si froidement, que le Roi a voulu savoir les motifs de cette improbation tacite : *C'est*, a dit Goltz, *que Votre Majesté nous inonde de Saxons, comme s'il n'y avoit point de sujets chez elle.* — Bishopswerder arrive peu de momens après, propose un Saxon ; & le Roi lui dit très-brusquement : *Eh! sacredieu! vous ne me proposez jamais que des Saxons.* — Probablement dans l'explication qui a suivi cette brusquerie, le roi aura été indiscret ; toujours est-il vrai que Bishopswerder en a eu une très-vive avec Goltz ! Cela est replâtré ; mais on peut conclure, avec probabilité, que Goltz le tartare & Bishopswerder le débonnaire, ne sont, ni ne seront très-cordialement ensemble. C'est le dernier qui a fait venir l'insignifiant duc de Holsteinbeck, & qui le porte au commandement des gardes, pour écarter de ce poste l'ancien favori Wartensleben.

Un cran plus bas, il semble que Chauvier reprend du crédit. Il a cru dans le commencement du regne, que la morgue de sécretaire avanceroit ses affaires : elle les a reculées ; il

paroît qu'il se retourne, qu'il reprend le département du maquerellage, des complaisances subalternes, même de l'espionage, & que cela lui réussit.

Le Roi revient mercredi, pour repartir le jeudi, dit-on. Je n'entends rien à cette marche; mais ne seroit-ce pas un peu pour écarter le prince Henri, sans se brouiller avec lui? Ce Prince se trouvera étranger aux affaires par la seule topographie du Roi.

Le ministre de Blumenthal a demandé assez nettement sa démission au Roi, se plaignant que Sa Majesté, qui avoit chamarré de cordons quelques-uns de ses serviteurs moins anciens que lui, ne lui eût pas donné cette marque d'honneur. Sa retraite, qui n'est pas accordée, est un objet de peu d'importance; mais on dit que le Roi ne demande pas mieux, afin d'avoir une place à donner. On annonce, & d'un assez bon coin, que cette place, ou plutôt une place principale, sera tout à l'heure arrangée pour un homme très-marquant, & qui déplaira à tout le monde. Je ne puis ni deviner qui c'est, ni croire que le Roi ait la force de déplaire à tout le monde.

Hertzberg est toujours en baisse, si ce n'est en chûte de crédit. Il est de fait, que, depuis le retour de Silésie, il n'a pas dîné avec le Roi.

Welner est à Potsdam.

Ne vous laissez pas persuader par la légation, qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Autriche. Je suis convaincu que le Roi n'a pas un parti pris; que l'empereur le tâte, & que quelque chose nous échappe. Rien de moins

extraordinaire assurément, quant à moi. J'avoue que je suis surpris moi-même de tout ce que je parviens à savoir, quelque peu que ce soit ; mais il ne peut y avoir de secret ici pour le ministre de France, que faute d'argent ou d'activité.

On vient de me conter que le général Rodig avoit appellé en duel le comte de Gœrtz ; on n'en dit pas le sujet, & cela me paroît peu vraisemblable ; cependant la nouvelle est de bon lieu, quoique d'un jeune homme.

LETTRE XLIII.

4 *Novembre* 1786.

M. de Launay est suspendu de toutes fonctions par une nouvelle lettre infiniment dure, & passablement incohérente. J'ai cependant peine à croire qu'on veuille fouiller le commencement du regne par une inutile cruauté. La victime est immolée à la nation, du moment où l'homme n'est plus en place ; le reste ne seroit que l'explosion d'une haine gratuite, puisque ce malheureux ne peut plus faire ombrage à personne. M. de Verder est à la tête de la régie. Nous verrons ce que produira un nouveau régime, ou plutôt s'ils sauront l'établir. En attendant, le renvoi de quarante François est décrété *in petto*, & je ne vois pas que ces especes de vêpres

ſiciliennes conquierent même l'opinion publique. Ici le théâtre n'eſt pas aſſez vaſte pour que le parterre ne diſcerne pas ce qui ſe paſſe dans les couliſſes. Il n'y a guere d'autre illuſion poſſible, que de faire réellement du bien. Au reſte j'eſſaie de ſauver Launay, en faiſant dire par le prince Henri ; qui du moins a conſervé le droit de tout dire, que juſqu'ici le Roi a vraiment été dans cette affaire l'homme de ſa nation; que s'il alloit plus loin, il ſeroit l'homme des ennemis de Launay; qu'on murmure dans le public qu'il a épouſé leur haine, &c. Il eſt certain que les JE du compte rendu lui ont donné de l'humeur & même de l'emportement.

Le Roi eſt arrivé hier & reparti ce matin: il paroît que c'eſt une épiſode du Roman Voſſ; lequel mûrit. On eſt en ſuſpens ſur les trois partis ſuivans. Deux cents mille écus pour ſa dot (le Roi ne le veut point, on ne veut compter que mille écus par mois ; de ſorte que le paiement ne ſeroit parfait que dans ſeize ans & huit mois ; ce qui le rendroit un peu problématique) : un mariage de la main gauche (le Roi y conſent, mais la demoiſelle trouve que cela eſt très-équivoque) ; ou la marier à un homme qui partira le jour même pour la miſſion de Suede : (on n'eſt pas ſûr de trouver un homme aſſez vil pour cela, dans une claſſe qui le mette ſur la ligne des miniſtres). La demoiſelle avoue que, ſans être amoureuſe, elle eſt ſenſible à une perſécution de trois ans ; mais que ſera-t-elle ? Que ſera ſon Oncle? Sa famille? Quelle ſera ſa place dans l'opinion, à la ville, à la cour? Voilà l'objet de la négo-

ciation que conduit Bishopswerder ; je ne le crois pas assez jeune pour devenir le substitut du Roi ; de sorte que sa spéculation ne me paroît pas sûre. Quant au Roi, il y a bien un peu de curiosité, un peu d'obstination, un peu de gloriole ; mais encore plus du besoin d'une société où il puisse être aussi commere, aussi déboutonné, aussi les pieds sur les chenets que possible. Ce qui entrave la négociation, c'est que les Rietz doivent vuider le pays, & que le Roi tient fort à son fils. Au reste, il faut ajouter à tout ceci cependant que mademoiselle de Voss raconte tous les propos du public, & même des courtisans les plus secrets, sur son compte ; ce qui peut donner des soupçons sur la probabilité des conjectures.

Il retourne à Potsdam, jusqu'au 8, dit-on ; il n'y est pas tellement occupé d'affaires ou de plaisirs secrets qu'il n'ait quelques sociétés. M. d'Arnim y est, espece d'homme du monde manqué, à qui l'aménité facile de ses mœurs & sa grande fortune ont fait beaucoup d'amis, & dont l'esprit tout à la fois assez droit & peu brillant, mais indécis & vacillant, n'offusque ni n'effraie le Roi. En tout pays absolu, c'est un grand moyen de fortune que d'être médiocre ; s'il est vrai qu'en général avec les princes il ne faut rien de tranchant, & que l'hésitation en délibérant leur plaît toujours, je crois que cela est principalement pour Frédéric-Guillaume II.

Au reste, les états d'assignation sont faits, à ce qu'on assure, & c'est le travail du seul Welner ; aussi tous les ministres, Schulem-

bourg excepté, peut-être à cause de ses liaisons avec le comte Finckenstein, que l'inauguration de mademoiselle de Voss doit rendre puissant, sont-ils inquiets & consternés. Il en est, & ceci est positif, qui n'ont pas encore rendu le plus léger compte au Roi. Appréciez par là l'état de situation d'un pays où tout dépend de cette seule tête. Ne vous étonnez pas de ce que l'on vous parle de peu d'affaires, car il ne s'en fait point; celle de Launay est la seule que l'on suive avec l'activité de la haine. Tout le reste dort.

Quelqu'un qui arrive de Russie m'assure que déja depuis long-temps l'Impératrice ne va plus au Sénat, & qu'elle s'enivre habituellement tous les matins avec du vin de Champagne & de Hongrie (& ce fait est contraire à toutes les traditions parvenues jusqu'à moi); que Potemkin exalte son ambition jusqu'aux plus grands projets, & que l'on dit tout haut qu'il sera Empereur ou qu'il aura la tête coupée à l'avénement du grand Duc. Cet homme rusé, tranchant, & d'une fermeté rare, n'a pas un ami, & cependant le nombre de ses créatures & de ses créanciers, qui perdroient tout avec lui, est tellement grand dans toutes les classes de la nation, que son parti est extrêmement formidable. Il amasse un trésor immense dans un pays où tout est vénal. Habitué à ne jamais payer ses dettes, & disposant de tout en Russie, il ne lui est pas difficile d'accumuler des sommes immenses. Il a un appartement dont lui seul garde la clef; garni de rayons du haut en bas, & di-

visé en un grand nombre de cases remplies de billets de banque de la Russie, du Dannemark, & sur-tout de la Hollande & de l'Angleterre. Un de ses gens d'affaires lui proposoit un jour l'achat de la bibliotheque d'un grand seigneur qui venoit de mourir. Potemkin le mena dans son appartement à billets, & pour toute réponse lui demanda s'il croyoit que cette bibliotheque valût celle qu'il lui proposoit. Avec de tels moyens pécuniaires, il n'a pas même besoin d'un autre crédit pour faire à Saint-Pétersbourg tout ce qu'il osera vouloir. Au reste, je dois dire ici que le docteur Roggerson, lequel est parti aujourd'hui pour retourner à Saint-Pétersbourg, assure que personne en Europe ne mene une vie plus réglée & plus sobre que Catherine II. Observons cependant qu'il est absent depuis huit mois.

J'ai ramassé quelques détails assez curieux sur l'usurpation de la régale des postes de la Courlande, dont je vous ai parlé dans mes dépêches précédentes. C'est un objet assez important pour ce petit Etat. Indépendamment de l'inquisition qui en résulte, & de l'infraction du droit des gens, cette branche de revenu n'est pas de moins de cent soixante mille livres de France annuellement. Mais voici une circonstance singuliere qui caractérise la politique Russe. Pour ne pas commettre un acte de violence trop marqué, & se dispenser de faire marcher des troupes, ce qui attire toujours l'attention des voisins, la cour de Russie a fait proposer, ou plutôt demander une con-

férence amiable des députés de Courlande avec les commissaires nommés à cet effet, & appellés à siéger à Riga, forteresse Russe, frontiere de la Courlande, sous la présidence du gouverneur de cette ville. Quatre députés de Courlande s'y sont rendus au terme fixé, & le gouverneur leur a signifié qu'il avoit ordre de sa Souveraine de les faire arrêter, s'ils ne signoient pas l'acte qu'il leur montroit tout dressé, par lequel la régale des postes de Courlande se trouvoit conféré à la Russie. Les députés qui, dans un refus, n'avoient de perspective que la Sibérie, ont signé purement & simplement; après quoi plusieurs conventions qui aliénent des menus droits, ou même des portions de pays limitrophes, ont été présentés & sanctionnés de même. Une des plus astucieuses, comme des plus importantes, est celle qui concerne la réclamation des sujets Russes qui peuvent se trouver en Courlande, & dans laquelle le cabinet de Saint-Petersbourg enveloppe les descendans de ceux-là même qui seroient naturalisés depuis des siecles. Il est évident que cette concession prête à des abus illimités & des chicanes sans nombre qui feront plus de mal à la Courlande que le plus onéreux impôt; car rien n'empêche les préposés Russes de feindre, quand ils voudront, l'existence d'un ou de plusieurs ou de tels & tels sujets Russes dans telle ou telle partie de la Courlande qu'il leur plaira, & de supposer gratuitement le refus de les restituer, pour mettre le pays à contribution d'autant de centaines de ducats (somme fixée par la

convention pour chaque tête Moſcovite qu'on refuſera de rendre) que le fiſc Ruſſe ou du délégué en auront beſoin, ou que le pays en pourra fournir. Encore une fois, ce qui s'exécute plus clairement pour la Courlande, ſe pratique un peu plus ſourdement, mais ſe pratique dans tous les pays qui avoiſinent la Ruſſie. Revenons à Berlin.

L'écuyer Trumpel, dont je vous ai parlé dans ma précédente, eſt renvoyé. Ce coup de force a beaucoup étonné. Il eſt certain que le Roi fait tout ce qui eſt en lui pour n'être pas dominé. C'eſt juſqu'ici la volonté la plus diſtincte que l'on puiſſe diſcerner dans ce prince.

Il ſoupa jeudi ſoir à la table de confidence où l'on eſt ſervi par des tours & ſans valets. Le ſouper fut plus que gai. Il étoit composé de dix perſonnes. On fut voir après toutes les dames d'honneur les unes après les autres.

Le prince Henri, qui a donné cette ſemaine de grands dîners au militaire & au civil (choſe qu'il ne faiſoit jamais); ſoupe lundi chez la Reine régnante avec toute ſa cour; cela ne prouve rien du tout que la volonté de n'être qu'en meſure de politeſſe. J'oubliois de dire qu'il donne demain à dîner à tous les bas officiers du régiment de Braun; c'eſt une affectation ridicule & gratuite, qui ne le raccommodera pas avec l'armée, dont il eſt vraiment mépriſé.

Le baron de Bagge, qui n'a voulu voir perſonne ici, & pas même faire les viſites de décence, diſant qu'après la maniere dont il avoit

été avec le prince de Pruſſe, c'étoit au Roi à lui faire dire de venir, a reçu hier invitation de ſe rendre à Potsdam. C'eſt tout au moins la preuve que la muſique tient à cœur.

Cet infame C ** a écrit à Chauvier, qu'il ſavoit, à n'en pouvoir douter, que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de n'avoir pu voir le Roi; qu'il alloit dans un pays où il étoit du moins facile de nuire, & qu'il mettroit tout en œuvre pour le perdre, indépendamment de tous les moyens que lui Chauvier en avoit déja fournis. Chauvier a pris le bon parti; il a porté la lettre au Roi.

Les courſes nocturnes continuent. J'ignore toujours quel eſt l'objet des grands mouvemens vers l'Autriche & réciproquement.

LETTRE XLIV.

Du 7 Novembre 1786.

LE Roi s'eſt entremis lui-même, pour raccommoder Biſhopſwerder & Goltz le tartare. Auſſi la paix eſt-elle faite quant à préſent, & d'autant plus pleinement que la guerre ouverte & avouée eſt au plus haut point d'activité entre le premier favori & le comte de Goertz. On a eu beaucoup de peine à empêcher les voies de fait. Que faut-il augurer d'un Roi, que l'on ſe diſpute ainſi? Probablement on donnera un régiment au comte de Goertz pour l'éloigner: mais la difficulté

est la liquidation de ses dettes ; car il paroît que la chose sur laquelle le Roi cede le moins en derniere analyse, c'est l'argent. Le traitement des aides de camp est fixé enfin. Bischopswerder a deux mille écus ; Goltz le tartare & Bowlet chacun dix-sept cent. Le premier écuyer de Lindenau, aussi deux mille écus ; huit places de fourrages, que l'on peut évaluer, année moyenne, à six cens écus ; chauffage & lumiere. . . . . . . Voilà comment les sables du Brandebourg, aidés de la Silésie, cependant, peuvent entretenir une armée de deux cent mille hommes.

Le thermometre pour les affaires est toujours le même. Les lettres ne sont point expédiées : il y a une chambre pleine de paquets non ouverts ; le ministre d'état, Zedlis, n'a pas pu encore obtenir une réponse à ses rapports depuis plus de trois semaines : tout s'arriere, tout se recule : cependant le genre de vie de Potsdam paroît avoir été passablement réglé, quoique madame Rietz y ait été. Le plus tard que le Roi se soit levé a été à six heures. Le prince de Dessau ne l'a jamais vu que sur les midi & demi, & peut-être pas une demi heure par jour, indépendamment du dîner. C'est au souper que les femmes paroissent, & que l'on se déride.

Welner n'a point quitté Potsdam, & deux hommes travaillent continuellement dans sa chambre. Jusqu'ici, on peut le regarder comme le Roi de l'intérieur. Il paroît constant qu'il n'est ni sans habileté, ni sans connoissances, & le désordre éternel des comptes, joint à la méfiance des financiers en activité, doit avoir

poussé le Roi à s'abandonner à Welner, recommandé par son obscurité.

Je dis *le désordre éternel*, parce qu'en effet Frédéric-Guillaume I, à qui l'on doit presque tous les établissemens intérieurs, auxquels son fils n'a presque changé, n'avoit pas un état général exact, & c'étoit par système. Comme lui seul connoissoit l'ensemble de ses affaires, & comme il ne vouloit pas qu'aucun de ses ministres particuliers pût le deviner, il faisoit des états incomplets, surchargés, infideles. Frédéric II qui n'a jamais rien entendu aux finances, mais qui savoit bien que l'argent est la base de toute puissance, se bornoit à vouloir faire de grosses épargnes, & il étoit si sûr que ses excédens étoient énormes, qu'il se contenta des comptes partiels ; du moins cette version me paroît-elle plus probable, que l'imputation d'avoir brûlé les états-généraux de recette & de dépense, par malice, & seulement pour embarrasser son successeur. Celui-ci veut se mettre en regle, & il a raison ; mais ce sont les étables d'Augias à nettoyer, & je ne vois pas où est l'Hercule, au moins, parmi ceux dont il prétend se servir.

Le comte Finckenstein a écrit au Roi une lettre très-forte, pour lui déclarer que les vivacités de M. de Hertzberg se multiplioient au point qu'elles lui devenoient insupportables, que son grand âge d'ailleurs & sa derniere maladie lui faisoient désirer sincérement sa retraite. Le Roi lui a fait une réponse douce, très-obligeante & pour ainsi dire apologétique,

où il lui demande avec instance de rester, & lui promet que les sujets de plainte cesseront. Il s'engage peut-être à plus qu'il ne peut. Les hommes les plus incompatibles servoient ensemble sous Frédéric II, & c'est un des traits caractéristiques de son regne; mais ce ne seroit pas peu présumer que de vouloir le recommencer. Il faut qu'on ne s'y attende pas; car malgré toute la servilité du pays, on prend des licences qu'on ne se fut pas permis sous le feu Roi de qui l'on parloit très-librement, mais avec qui l'on ne se familiarisoit pas. Maintenant il n'y a pas jusqu'à l'académie qui veut empiéter. Elle a proposé trois nouveaux académiciens Allemands; un Boden, astronome; un Meierotto, recteur du college; un Ancillon, ministre du saint évangile (merveilleux choix). Le Roi a marqué avec assez d'amertume sa surprise de cette proposition insolite, sans qu'on sache seulement s'il veut augmenter le nombre des académiciens; & cette indiscrétion occasionnera probablement un réglement. Au reste, le Roi a mis un gros OUI sur la proposition d'un Je ne sais quel druide appellé Erman, auteur d'une foule de mauvais sermons, & d'une histoire du refuge, qui a déja quatre volumes que l'on pourroit mettre en trente pages, & qui a été proposé par le seul curateur (M. de Hertzberg) sans avoir passé au scrutin.

Le Boden de Paris paroît tout à fait oublié & même pis. On a représenté au Roi qu'il y avoit trois lettres de cet homme sans réponse. Je n'ai rien à lui dire, *c'est un f . . . u coquin*,

qui est venu sans ordre. **. Telle a été la décision royale. Il revient demain pour peu de jours. Il a tellement l'habitude de courir d'un lieu à l'autre pour des instans, qu'il paroît que c'est un besoin pour lui. M. de H *** lui a écrit depuis trois jours, pour savoir quand il pourroit prendre congé; il n'a point de réponse.

Le grand dîner du prince Henri au régiment de Braun a eu lieu hier, comme je l'avois annoncé. Le prince avoit à sa table tous les officiers & quarante bas-officiers qui avoient encore servi sous lui à la bataille de Prague. Il a donné une médaille de quinze ducats à chaque officier, un ducat à chaque bas-officier, & un écu à chaque soldat. Il est difficile d'être plus gauchement ostentateur. S'il avoit eu besoin de s'achever auprès du Roi, c'en étoit le vrai moyen; mais son sort étoit déja complettement fait, & il faut qu'on le sache bien; car Roggerson qui avoit beaucoup vu le prince Henri dans ses deux voyages de Russie, n'est point venu chez lui. Le Roi l'a vu, mais peu de momens, dit-on.

Je ne me rappelle pas en ce moment le nom de la personne qui vient de Vienne, & qui au dîner du Roi, s'est fort égayée sur le compte de l'Empereur; ce qui a laissé le Roi froid, & même soucieux, jusqu'à donner des marques d'improbation tacites, mais assez fortes.

On prépare de nouveaux cordons. Il semble que la monnoie morale soit celle qui coûte le moins au Roi, & jamais le mot de Frédéric II à Pritwitz qui se plaignoit de ce que Braun

avoit

avoit le cordon avant lui : *mon cordon est comme la grace efficace ; il se donne & ne se mérite pas* : jamais ce mot n'a été plus vrai.

Le comte d'Arnim a été nommé grand veneur & ministre d'état, avec voix & séance au grand directoire. Je vous ai parlé de lui avec détail dans une de mes dépêches précédentes. Ce choix est de pure faveur ; d'autant plus marquée que la place de grand veneur, attachée à Schulembourg, avoit toujours été sollicitée par le colonel Stein, espece de favori ; mais faveur fondée, à ce que je crois, sur un simple goût de société ; car Arnim est irréprochable dans sa morale & dans ses mœurs, & ce n'est qu'un incapable de plus dans le ministere.....

Pourriture avant maturité. J'ai grand peur que telle ne soit la devise de la puissance Prussienne. Mais leurs millions sont bons. Il seroit donc utile, s'il est vraiment question de la banque, comme tous les bulletins, les gazettes & lettres particulieres le disent, de sorte que tout le monde en parle, excepté moi, de me charger des propositions pour y en placer ; car cela est plus important ce me semble que l'emprunt de cent vingt-cinq millions, que la banque saura bien apparemment prendre pour son propre compte. Au reste, Struensée qui sans doute seroit bien aise de cette occasion de se rendre nécessaire au Roi, m'a demandé nettement ce qu'il devoit penser du désarroi de la caisse d'escompte, de la lettre du contrôleur général à ses administrateurs, du projet d'une banque, de sa prochaine réalisation, des principes sur lesquels elle sera établie, & sur-tout du genre d'administrateurs qui sera à la tête

(l'idée seule lui paroît lumineuse; mais il est convaincu que tout dépend des chefs). A tout cela, je n'ai su, comme vous sentez, que répondre; & il importe que je le sache bientôt; car outre qu'une négociation de ce genre, ne peut réussir ici que par lui; parce que tous les autres, sans en excepter un, n'y entendent rien du tout, il a droit de m'interroger, puisque je l'ai agacé le premier.

LETTRE XLV.

Du 10 *Octobre*, 1786.

JE ne saurois malheureusement me déguiser que chaque jour confirme ici, par quelques traits plus pitoyables les uns que les autres, l'opinion que j'hésite depuis aussi long-temps que je puis à prendre de l'homme & de la chose.

Le Roi vient de donner le cordon de l'aigle noir à M. d'Anhalt; voici quel est cet homme. D'Anhalt nâquit d'une cuisiniere & d'une foule de peres. Il commença par être palfrenier; puis il vendit du café de contrebande aux officiers. J'ignore comment il le devint lui-même, mais je sais que sa fonction principale fut d'espionner. On l'attacha aux pas du prince de Prusse (le Roi d'aujourd'hui); & comme il mêloit des conseils empoisonnés à des relations odieuses, on lui destina, dit-on (& cet *on* là est à la vérité le plus cruel ennemi du feu Roi), l'exécution d'une atrocité que l'on n'eut

ni l'adresse de colorer, ni le courage de consommer. D'Anhalt se trouva des talens militaires plus que n'en comporte sa folie naturelle. Sa vocation en ce genre est bien marquée, ce me semble, par ce trait caractéristique, qu'il n'a jamais de sang-froid qu'à la tète d'une troupe. Il est parvenu, soit ainsi, soit autrement, au grade de lieutenant-général. Comme il étoit sans esprit (le peu qu'il en avoit, a été aliéné depuis par une chûte terrible, pour laquelle il a été trépané) il se soutient en faveur. Il étoit abhorré à Konigsberg, où il commande, & c'étoit bien à un certain point un titre pour lui à Potsdam, où le royaume éprouva quarante-six ans de disgrace. Quelques jours avant la mort du Roi, le général d'Anhalt fut mandé à Sans-Souci: le Roi lui dit: vous venez de marier une de vos filles? --- Oui, Sire, & je m'en ressens. --- Combien lui avez-vous donné? --- Dix mille écus. --- Cela est beaucoup pour vous qui n'avez rien. Le lendemain le Roi les lui envoie. D'Anhalt retourne en Prusse. Son bienfaiteur meurt; il découpe la tête de son portrait, & y substitue celle du successeur. Le nouveau Roi va recevoir à Konigsberg les hommages, & donne à d'Anhalt une superbe boîte; mais, à dire vrai, le prépare à quitter le commandement de la Prusse. Deux mois après, c'est-à-dire aujourd'hui, d'Anhalt qui, dans un encan, il y a quelques jours, voyant adjuger un portrait du feu Roi pour un prix très-modique, dit froidement: *Bon! je vous donne l'autre par dessus le marché*, se retire avec une pension de cinq mille écus; le cordon, & la promesse d'être employé à la guerre. On tâche d'excuser cette prostitution de bienfaits, apparem-

ment extorqués par la foibleſſe, en alléguant la crainte que cet homme ne paſſe au ſervice de l'Empereur, comme il en a menacé par ces mots aſſez nobles : *ſi vous me refuſez cette grace, il faudra bien que j'aille prouver ailleurs que je ne l'ai pas déméritée.* La raiſon ne me paroît pas bonne ; les terres qu'il a acquiſes près de Magdebourg étant un gage ſuffiſant de ſa perſonne.

Quoiqu'il en puiſſe être, & tout ſingulier que ſoit un tel choix, qui a fait une vive ſenſation, il faut convenir qu'Anhalt eſt un grand militaire, un militaire à conſerver ; qu'il lui falloit un dédommagement du gouvernement de la Pruſſe ; qu'en ſa qualité de fou, ſouvent furieux, on ne pouvoit lui laiſſer. Mais on n'a aucune de ces raiſons à donner pour M. de Manſtein, ſimple capitaine, militaire ordinaire & même ignoré, mais dévot viſionnaire, qu'on vient d'appeller ſans prétexte, & qu'on deſtine, dit-on, à devenir gouverneur des jeunes princes, avec le titre de lieutenant-colonel. Cela eſt effrayant pour ceux qui ont la vue longue ; toute l'armée eſt indignée. Au reſte, cela n'eſt probablement pas vrai, mais le ſoupçon décele l'opinion.

Une ſingularité qui n'a pas moins choqué, c'eſt que M. de Heinitz, miniſtre d'état du département des mines, ait été mis à la tête de la commiſſion contre M. de Wartenberg, eſpece d'homme déplaiſant, chargé depuis long-temps de l'habillement des troupes, & friponneau ſubalterne, mais probablement pas plus, & peut-être moins que ceux qui l'ont précédé. Cette maniere d'inquiſition, qui paroît être la méthode adoptée, & à laquelle on ne s'accoutumera pas, ne fût-ce que

parce qu'il est difficile de persuader que le feu Roi fut négligent & mauvais économe ; cette maniere d'inquisition semble indiquer des soupçons contre les chefs de corps, puisqu'on en dérobe la direction aux militaires, dont elle étoit la besogne naturelle. Les plaintes sont vives, mais plus méprisantes encore, & cela sans doute est un mauvais symptôme, sur-tout au bout de deux mois de régne.

D'un autre côté, l'inertie & la stagnation, qui en est la suite nécessaire, continuent à se faire sentir, pour ne s'être point fait suivre par les lettres, comme faisoit Frédéric II. Le Roi s'est laissé prodigieusement arriérer ; il en a trouvé des milliers à son retour de Silésie, dont l'expédition fait un contraste bien frappant avec l'incroyable activité du feu Roi, qui cependant ne travailloit pas plus, ou plutôt qui travailloit moins qu'un autre à son métier de Roi. Une heure & demie par jour, voilà dans les circonstances ordinaires, le temps qu'il y consacroit ; mais il ne remettoit jamais au lendemain le fardeau de la veille. Il savoit, ce prince qui connoissoit si bien les hommes, qu'il vaut mieux mal répondre que de ne point répondre. Une foule de mémoires à projets sont sur la table du Roi actuel (la plupart ayant pour objet des changemens militaires), sans qu'on y ait jetté les yeux, & qu'ils aient produit autre chose que la connoissance de la véhémente aversion du Roi pour les mémoires. Il les regarde comme attentatoires à son autorité ; & tout conseil, comme un aveu de l'opinion qu'on a de son incapacité. Au nombre des inutiles écrits qui lui ont été envoyés, il se trouve, dit-on, un mémoire du baron de Knyphausen sur la politique extérieure (quelques in-

dices me font croire qu'il eſt favorable à notre ſyſtême, & celui-ci a plus particuliérement déplu); auſſi ſon ſort a-t-il été ſans héſitation d'être mis de côté comme du radotage; au reſte le baron m'a nié qu'il fût l'auteur de ce mémoire.

C'eſt apparemment au ſentiment qui fait tant abhorrer les conſeils, qu'il faut attribuer cette ſingularité, que Welner n'ait eu qu'un traitement de trois mille écus, tiré des penſions accordées autrefois aux chefs des départemens du commerce, & dont il a eu la plus petite, ce qui l'aſſimile à de moins influens & de moins travailleurs que lui. Comme tout ce qui ſe prépare & le peu qui ſe fait, émane de lui, ſon travail doit être très-grand. Le ſeul éclairci de l'état de ſituation pécuniaire lui a donné, dit-on, beaucoup de peine. On connoît maintenant l'excédent de la recette ſur la dépenſe au moins civile; elle eſt plus forte qu'on ne croyoit de près d'un quart, c'eſt-à-dire beaucoup. On imagine qu'on emploiera la plus grande partie de cet excédent à améliorer le ſort des officiers ſubalternes. Les ſoldats ne valent ſans doute que l'honneur de mourir de faim. Mais j'ai peine à croire qu'on oſe heurter le corps des capitaines.

Si le Roi donne peu à ceux dont il paroît faire le plus de cas, il y a quelques indices pourtant, ou qu'il leur donne en ſecret, ou qu'il a des raiſons ſecretes de donner à d'autres. Le chambellan Doernberg, homme inſignifiant, ce me ſemble, qui a quitté avec ingratitude le ſervice de la princeſſe Amélie, laquelle avoit payé ſes dettes, pour entrer à celui de la Reine, a été augmenté conſidérablement d'appointements en cinq jours de temps à deux repriſes différentes. Il a aujour-

d'hui deux mille écus comme chambellan, chose inouie jusqu'ici! Que veut dire cela? Le parti adopté par mademoiselle de Voss seroit-il de la marier? Auroit-on jetté les yeux sur ce fortuné mortel qui ressemble à un sapajou? Penseroit-on à lui faire insensiblement sa fortune? Un capitaine de gendarmes me disoit hier : *depuis que la royale munificence s'exerce sur Doernberg, je compte moi sur cinquante mille écus de gratification annuelle.* Il y a dans cette affaire vision, maquerellage, mariage. Mais pourquoi dans cette derniere supposition un choix si ridicule? Quel homme de la cour refuseroit mademoiselle de Voss avec beaucoup d'argent? Je leur faisois trop d'honneur l'autre jour en doutant qu'il s'en trouvât dans cette cour Vandale. Ce n'est pas aux lieux où l'on est si accoutumé à marcher courbé, que l'on fait se redresser contre de telles tentations: & puis, que ne peut l'argent dans une nation si pauvre? J'ai vu tout-à-l'heure Brederic, nagueres laquais du prince Henri, devenu une espece de favori, vu son art dans les négociations gitoniques, arborer la choix & le ruban de chanoine de Magdebourg (le prince Henri est prévôt de ce chapitre). Sept mille écus prêtés par le prince ont acquis cette prébende, & son palfrenier tant aimé en porte l'enseigne dans un pays où l'on passe pour si délicat sur l'article de la naissance!

A propos de son patron, il y a plus de huit jours que je n'ai entendu parler de ce prince musical, dont les hauts & les bas sont le thermometre le plus variable que j'aie connu. Le comte de la Marche lui a fait demander la permission de voir la fête qu'il a donnée à la partie du régiment

de Braun qui combattit avec lui à Prague. Le prince l'a permis, & après avoir beaucoup caressé cet enfant, il lui a dit: *mon ami, il m'est bien difficile de vous parler ici; mais demandez à votre pere la permission de venir chez moi, & j'en serai fort aise.* Voilà les ressorts de sa fine politique; il en faudroit beaucoup pour reparer l'école de ses grands dîners. Un de ses commensaux affidés & enthousiastes me disoit ce jour là ces propres mots: *N'est-il pas bien singulier que le prince soit si peu considéré de l'armée, après tout ce qu'il a fait pour elle?*.... Et c'est l'armée qu'il croyoit incriminer! Ce mot m'a paru notable.

L'anecdote de l'académie est plus piquante que je ne l'ai racontée dans ma derniere dépêche. Le nommé Schutz (académicien) a écrit au Roi une lettre très-violente sur M. de Hertzberg & la maniere arbitraire dont il gouvernoit l'académie. Le Roi a renvoyé la lettre à M. de Hertzberg, signe très-marqué d'improbation dans ce pays. Ce jour là même Büsching (le géographe) refusoit une place d'Académicien, à moins qu'on n'y voulût joindre une pension de mille écus. Pour toute réponse aux plaintes de Schutz, M. de Hertzberg a nommé Erman sans consulter personne, & le Roi a mis OUI sans difficulté à cette nomination. Nouvelle lettre de Schutz plus véhémente encore, & dont j'ignore les suites.

L'affaire de Launay n'est pas aussi civilisée qu'elle en a l'air. On dit tout haut qu'on n'attend plus pour le laisser retirer que la fourniture du café pour la Silésie, dont il s'est très-témérairement chargé, & qu'il a sous-cédée à des marchands menacés de perdre, & enhardis par sa catas-

trophe à désavouer ou enfreindre leurs engagemens dans un moment où tous les canaux obstrués par les glaces, laissent bien peu de ressources pour préparer un si grand vuide. Mais la vérité est que la commission est suspendue, parce qu'on envoie chercher sous main des éclaircissemens dans les différentes parties du royaume; inquisition vraiment cruelle & tyrannique! qui prouve qu'on veut des torts à Launay plus encore qu'on ne désire l'amélioration de la chose publique.

Un nommé Dubosc, autrefois gros négociant de Leipsick, où, si je ne me trompe, il a failli, & très-connu par ses visions & son adhérence aux misticités, a été appellé & est en activité pour donner, à ce qu'on croit, un plan d'opérations de commerce à substituer aux privileges exclusifs. Il paroît que l'on médite une sortie contre les *Splittgerber*, & que l'on cherche les moyens de leur ôter le monopole du sucre; opération très-juste & très-salutaire! mais compliquée & délicate.

Une nouvelle plus importante encore, mais que je ne garantis pas, quoique venue de bon lieu, c'est que le Baron de Knyphausen a eu un entretien secret avec le Roi. Cela ne m'étonneroit pas à un certain point. Je sais à n'en pouvoir douter que le Roi, furieux de ce qu'on l'a poussé au choix du comte de Gœrtz pour la Hollande, actuellement que la maison d'Orange même se plaint de ce ministre, a voulu, après un torrent d'emportemens & d'injures, rappeller & Gœrtz & Thulemeier, mais qu'il a été arrêté tout court, par l'impossibilité de trouver un homme dans un pays où il n'y en a pas, sur-tout dans cette partie tant négligée par le feu

Roi. Le nouveau en viendra peut-être à savoir que les sots ne sont bons à rien.

P. S. Rien de nouveau depuis cette longue lettre écrite ; des faits particuliers me confirment que la princesse Frédérique, fille du Roi, prend beaucoup de crédit, & qu'elle n'éprouve pas de refus ; cela sans doute tient à mademoiselle de Voss.

LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Duc de L***

Berlin, 22 *Novembre* 1786.

Je m'étois flatté, M. le Duc, que M. de H*** m'apportoit un paquet de vous ; il m'a dit, qu'en effet votre intention avoit été de le lui confier, & je suis très - reconnoissant du projet, bien que je n'en aie point profité ; ce que je n'attribue qu'à des circonstances imprévues que je maudis en vous bénissant.

J'espere que l'abbé de P.... vous aura tenu au courant de ce pays, sur lequel je n'ai pas laissé que de faire passer, à fur & à mesure, quelques anecdotes assez caractéristiques du moment. Je sens mieux que personne combien ma moisson est médiocre ; mais on ne doit pas oublier que je n'ai ni les moyens pécuniaires, ni les moyens ministériels. Il est impossible que rien échappe ici à l'homme de France, s'il est adroit, actif, libéral, & qu'il sache bien composer ses dîners & ses soupers journaliers : car ce sont ceux-là qui importent, & non le repas

de repréſentation. Il eſt d'ailleurs le bureau d'adreſſe naturelle des mécontens, des bavards & des cupides, outre que les relations avec les ſous-ordres lui ſont naturelles & permiſes ; j'ai au contraire, moi, beſoin de beaucoup d'induſtrie, pour parler naturellement & décemment d'affaires & de nouvelles ; c'eſt rarement aux faiſeurs que je puis m'adreſſer, ma ſeule hure les effraie trop ; le Roi ne me regarde pas que leur viſage ne s'allonge & ne pâliſſe.... Quoiqu'il en ſoit, j'ai fait de mon mieux, & tout ce que je puis, ce me ſemble, avec des moyens très-mutilés, très-défavoriſés, ſur-tout très-éparpillés, & je ne ſais pas ſi l'homme à qui le Roi donne ici ſoixante mille livres & une grande place, en apprend beaucoup davantage que je ne fais, mais ce que je ſais bien, c'eſt qu'à ſon poſte j'aurois percé pluſieurs nuages, dont je ne vois au mien que les apparences ſourcilleuſes, & que je ne ferois pas dévaloir ici ma nation, comme on en accuſe ſes manieres froides, ſon ton aigre-doux, & ſon inertie qui reſſemble beaucoup à de l'ignorance.

M. de H.... vous confirmera, je crois en maſſe, tout ce que j'ai mandé en détail. Il vous dira que notre procès eſt perdu ici, juſqu'à ce que le tribunal change ; que le moyen de rétablir nos affaires n'eſt pas de ſe preſſer, puiſque ce ſeroit prolonger les réſiſtances chez des hommes au flegme naturel, deſquels on peut s'en rapporter pour les empêcher d'être long-temps paſſionnés ; que lui-même s'eſt trop hâté de venir dans un pays aſſez inquiet & jaloux, au commencement de ce regne où chacun viſe à quelque choſe, pour croire qu'un officier général, inſ-

pecteur au service de France, peut vouloir du service Prussien; qu'il faut laisser le cahos tranquille, comme j'ai nommé la situation du moment, prendre son applomb par la force des choses (si ce n'est le perdre tout-à-fait), fut-ce par celle d'inertie, avant d'essayer de la démêler; que personne n'est à la place qu'il gardera; que la grande question: *le Roi n'aura-t-il pas le courage de prendre un ministre principal?* est loin d'être résolue, même dans le calcul des probabilités; que dans cette détermination gît cependant le sort de ce pays, & même la connoissance ultérieure du Roi, dont l'incapacité ne fait rien du tout, s'il est un remede à son indécision; que les symptômes sont fâcheux, sinistres même, mais qu'il faut se garder de prononcer avec trop de précipitation, parce que les informations ne sont rien moins que complettes.

Ce qui me paroît hors de doute, c'est que le Prince Henri est perdu sans retour, & je crains (pour lui) que le sort n'ait ici, comme en beaucoup d'occasions, mieux arrangé les choses que nòtre prévoyance. Quoiqu'il en soit, son astuce, ses jactances, son insuite, l'intempérance de sa langue & la vileté de ses entours secondés du discrédit le plus universel, ont ajouté à l'antipathie personnelle & à la crainte générale, habituelle & forte de paroître gouverné. Le sort du Duc de Brunswick est tout autrement incertain, & je ne crois pas qu'il soit décidé avant la bagarre; mais il y a cela de particulier pour lui & pour lui seul, que s'il saisit une fois, il ne désemparera pas; car un meilleur courtisan, un homme plus avisé, plus souple, & en même temps plus ferme & plus opiniâtre n'existe pas.

Vous sentez bien, M. le Duc, que si je crois les événemens partiels; trop peu nombreux jusqu'ici, pour être réduits en systême, & fonder un préjugé sur l'homme & sur la chose, je suis bien plus éloigné encore de penser que l'on puisse deviner, avec quelque apparence de probabilité satisfaisante pour un esprit sage, quels seront les grands rapports extérieurs & l'influence politique de la Prusse, sous le regne actuel. J'ai résumé mes idées, à cet égard, dans un mémoire qui ne laisse pas d'être un assez grand ouvrage, & qui, sauf les données qu'offre le pays, & que vous trouverez là réunies & rapprochées plus qu'ailleurs, à ce que je crois, n'est qu'un tissu de regles de fausse position. On y trouvera beaucoup des choses qui peuvent arriver, & peut-être pas une de celles qui arrivera. Heureux si dans les combinaisons de cette arithmétique hazardeuse j'ai réussi, du moins, à faire connoître les choses telles qu'elles sont, & telles qu'elles pourroient être ! Ce mémoire, accompagné de trois ou quatre autres sur des parties de l'Allemagne, que d'heureux hazards m'ont fait connoître à fond, doit avoir pour cadre le plan de la reconstruction de l'édifice germanique, qu'il faut reprendre sous œuvre si l'on ne veut pas qu'il croule; mais j'avoue que c'est ici où l'indécision sur les hommes, la complication des choses, l'obscurité des futurs contingens, m'arrêtent à chaque pas, & où je n'ai qu'une boussole, votre grand & noble but, la coalition de France & de l'Angleterre pour le bonheur du monde, & non pour les délices des orateurs & des gazettiers. . . . . .

. . . .

M. de H... m'a dit, M. le Duc, que vous comptiez venir ici au printemps. Assurément ce seroit le seul moyen de me faire supporter d'y rester jusques-là ; mais j'espere qu'on ne vous laissera pas si longtemps dans une inactivité si indigne de vous ; & quant à moi, M. le Duc, après avoir payé un tribut de six mois, auxquels j'ai la conscience d'avoir employé une assiduité & une activité rares, en compensation du peu de talens que m'a donné la nature, je crois avoir le droit de secouer une existence équivoque, douteuse, embarrassante sous tous les rapports, dans laquelle il faut une dextérité & une fermeté peu communes pour conserver quelque considération, & qui me fait consumer mon temps & mes forces à un genre de travail qui n'a rien de piquant pour moi, ou à un ennui d'étiquette & de vie sociale pire que ce travail. Je l'ai écrit en toutes lettres à l'abbé de P...

LETTRE XLVII.

Du 24 Novembre 1786.

Il m'arrive l'histoire la plus extravagante & la plus embarrassante possible. Madame de F..., la fameuse Tribade, tombe ici des eaux de Schwalbach sous un nom emprunté, avec un train immense, & pas une lettre de recommandation, si ce n'est pour des banquiers. Or savez-vous ce que cette femme profondément audacieuse & même habile s'est mis dans la tête ? de conquérir

le Roi. Mais comme pour mes péchés je la connois de longue main & à fond, c'est à moi que la damnable ſyrene s'eſt adreſſée, pour lui donner la carte du pays & recevoir en dépôt cette haute confidence que j'euſſe fort volontiers déléguée au diable. Cependant comme elle eſt un démon de ſéduction, comme elle ne demande point d'argent, du moins quant à préſent; comme, ſous beaucoup de rapports, ſon phyſique & même ſon moral conviennent au Roi; comme ſi ce n'eſt pas une chance à chercher, ce n'en eſt pas une non plus à repouſſer; comme enfin l'équipée eſt faite, & qu'il vaut mieux la diriger que de s'expoſer à un ridicule éclat, je vais aviſer aux moyens de lui donner un prétexte ſupportable, de reſter quinze jours dans ce pays, en retirant mon enjeu, ou plutôt en me gardant bien d'en hazarder.

Si M. d'Eſt... n'étoit pas tout d'une piece, cela ſeroit bientôt arrangé. Elle iroit à Saint-Petersbourg par Warſovie, attendroit ici l'époque des traîneaux, qui avec les froids exceſſifs ne ſauroient tarder, feroit chez lui quelques jolis ſoupers, inſpireroit de la curioſité, &c. &c. Mais il ne faut pas compter ſur cette marche; elle eſt trop déliée pour lui.

Si le prince Henri n'étoit pas l'indiſcrétion même, rien ne ſeroit plus aiſé que de la mettre par lui à la cour; elle lui auroit apporté des lettres; mais une heure après, l'aide-de-camp Tauenſien le ſauroit; cinq minutes enſuite mademoiſelle de Knibbeck ſa tante en ſeroit inſtruite; or je la ſoupçonne grandement d'être l'entremetteuſe de mademoiſelle de Voſſ.... Nous n'avons donc que nos propres forces. Quoi qu'il en ſoit, je ne me

compromettrai pas ; mais sa démarche seule me compromet. C'est une fatalité : comment aurois-je pu y échapper ? . . . . . .

J'ai beaucoup réfléchi sur cette bizarre aventure. La suite consiste à ne pas abandonner son but, & non à s'opiniâtrer aux moyens. Or, le peu que nous en avons, est vraiment impraticable.

Si elle conserve son état, nul moyen de voir le Roi ; elle aura contr'elle les entours mystiques, le parti de Voss, & en général les anti-François.

Si elle dissimule son état, elle aura contr'elle les Rietz, les subalternes.

Ou je la verrai beaucoup, & dès-lors elle sera suspecte, ou je ne la verrai pas, & elle sera mal conduite.

Si cela sent tant soit peu l'aventure, je me ferai un tort gratuit.

Rien ne peut aller vîte avec un prince Allemand. Si le séjour est long, c'est le séjour lui-même qui divulguera l'aventure.

Il est impossible que dans huit jours on ne sache pas le véritable nom. Alors sa réputation gâtera la besogne, dans un pays où l'amabilité n'excuse pas les vices, & où le sexe ne sait pas pardonner à l'étourderie.

En un mot, les seules folies inexcusables sont celles qui donnent du ridicule sans compensation, & celui-ci est du nombre . . . . . D'Est . . feroit ses petits contes, Boden ses petites noirceurs, Tauentzien ses petites intrigues. Avant de se montrer, il faut laisser passer la tourbe qui viendra s'essayer. . . . . . . Je l'envoye donc à Warsovie, en lui procurant des lettres, elle en reviendra ici avec d'autres lettres, si vous n'avisez pas aux moyens de

l'en empêcher, pour peu que votre intention ne soit pas qu'elle étale ; car je puis bien suspendre, mais comment pourrois-je défendre ? Voilà ce que j'ai apperçu de moins périlleux dans cette bizarre saturnale, à laquelle je donne avec raison plus d'importance que vous n'en serez tenté, attendu que madame de F** n'est à Paris presque qu'une courtisanne comme tant d'autres, au lieu qu'ici la niéce d'un ministre, veuve d'un P.***-G*** &c, ne passera jamais pour n'avoir pas été envoyée par le gouvernement, ou du moins pour n'être pas venue sous sa tolérance. Il ne faut donc pas qu'elle fasse quelque grande sottise.

Le Roi vient de terminer un procès qui duroit depuis vingt-trois ans. Le duc de Mecklenbourg Schwerin avoit autrefois emprunté cent mille écus de Frédéric II, pour sûreté desquelles il donna des bailliages. Aussitôt Frédéric y mit en quartier un régiment de hussards. Le régiment recruta comme on croit. Le pays de Mecklenbourg fut révolté de cet acte de despotisme, & offrit le rembourſement que le feu Roi trouva le moyen d'éluder pendant vingt-trois années. Son successeur vient de retirer les troupes. Il perd à la vérité la facilité d'engager quelques Mecklenbourgeois, mais aussi n'enverra-t-il pas annuellement trente mille écus hors son pays. C'est de plus un nouveau membre pour la confédération Germanique, & cela vaut ce que cela valoit.

On a célébré dimanche 12, dans la principale auberge de Berlin, le mariage de la comtesse Matuska avec un officier Prussien, appellé

M. de Stutheren. La comtesse est une sœur de mademoiselle Hencke (madame Rietz); elle croyoit avoir épousé un gentilhomme Polonois qui s'est retiré depuis quelques mois. Une fois détrompée elle a fait choix d'un jeune officier. Le Roi a donné de l'argent, & même assez. On présume que c'est chez cette sœur que se retirera mademoiselle Hencke, qu'on dit n'être pas mariée avec Rietz, & gêner les projets que l'on forme pour vivre paisiblement avec la dame d'honneur.

Un souper très-remarquable & très-secret, où l'on a pris la Silhouette de l'ombre de César, transpire un peu. Le nombre des visionnaires augmente; aussi dit-on que les actions de Bisshopswerder baissent; je n'en crois pas un mot.

Nulle opération nouvelle. D'ailleurs les dépositions pleuvent de toutes parts contre le pauvre de Launay, & vraisemblablement sa fortune rachetera sa liberté.

Rien de nouveau ou du moins de bien constaté quant à la Hollande, si ce n'est que, le comte de Gœrtz a trouvé moyen d'y déplaire aux Etats, à la maison d'Orange, & aux principaux chefs du parti, qu'on nomme le parti François. Je sais bien ce qu'un philosophe en concluroit; mais un politique y verra du moins qu'il est des commissions dont il ne faut jamais se charger.

LETTRE XLVIII.

28 *Novembre* 1786.

IL paroît tous les jours davantage que le Roi n'oublie pas ceux qui lui ont montré de l'attachement avant son avénement au trône; & cette marche qui se développe successivement, le constate du moins un honnête homme. Le comte Alexandre Wartensleben, officier aux gardes, & dont je vous ai déja parlé plusieurs fois, avoit été élevé avec lui. Delà cette liaison qui n'admet aucuns secrets. Le feu Roi fait venir Wartensleben & lui dit: " Je suis char„ mé de vous voir intimément lié avec mon „ neveu. Continuez, mais il faut aussi servir „ l'état. Je dois être instruit des démanches de „ mon successeur; vous me raconterez *mein* „ *liebes Kind* vos parties de plaisir. Je ne les „ empêcherai pas; mais je vous dirai, si elles „ ont quelque chose de dangereux, & vous „ en avertirez vous-même le prince de Prusse. „ Reposez-vous sur moi *mein schatz* de votre „ avancement. — " Wartensleben qui connoissoit le vieux renard, répond: " Qu'il est „ l'ami du cœur du prince, & qu'il ne feroit „ jamais son espion „. Alors le Roi prend son air furieux; " *Herr lieutenant*, puisque vous ne „ voulez pas me servir, je vous apprendrai „ du moins à obéir." Le lendemain il l'envoie à Spandaw où il est demeuré trois mois,

puis il le place dans un régiment en garnison au fond de la Prusse. Le nouveau Roi qui l'a rappellé aussitôt son avénement, après un moment d'humeur que lui a donné son refus d'aller en Suede, & qu'ont entretenu peut-être les autres favoris, vient de lui accorder une prébende qui vaut douze mille écus, & le destine, selon toutes les apparences, à commander ses gardes.

Second exemple du même genre. Lorsqu'on fit le procès au ministre Gœrn, chef du département du commerce, il se trouva dans sa caisse une lettre de change du prince de Prusse de trente mille écus. Il falloit les représenter dans les vingt-quatre heures. M. d'Arnim va trouver le Prince Royal & les lui offre. Celui-ci fut trop heureux de les accepter. Delà est venue l'espece de faveur dont jouira vraisemblablement le nouveau ministre: du moins je n'en vois que cette cause, outre celle tirée de son caractere facile & de son esprit médiocre & indécis, mais juste & clair, comme je l'ai dit dans mes dépêches précédentes.

Autre action humaine & généreuse. La princesse Elisabeth de Brunswick, premiere femme du Roi, a reçu en augmentation de traitement les revenus du bailliage de Ziganitz, qui se montent à douze mille écus, avec pleine liberté de se retirer où elle voudroit. Bien sûre de n'être pas reçue dans sa famille, elle restera à Stettin; mais cette nouvelle l'a transportée de joye; elle a fait annoncer aussi-tôt que la générale Schwerin sa gouvernante n'avoit plus d'ordres à donner; & pour la premiere fois

depuis dix-huit ans ; elle a monté à cheval (avec mademoiselle de Plates), afin de jouir aussitôt de la liberté qui lui étoit rendue.

Un trait qu'il faut ajouter aux preuves de la morale personnelle du Roi, c'est d'avoir remis au prince Henri sa correspondance avec Frédéric. Elle contient cinq cents quatre-vingt-sept lettres sur les affaires de l'état, depuis 1759 jusqu'en 1786. On avoit mal-à-propos répandu qu'il partageoit secrétement l'opinion de son frere sur leur neveu. Ces lettres ont prouvé que du moins il ne vouloit pas le laisser voir. Il lui a même rendu des services, & par exemple, lorsque le comte de Wartensleben, dont je parlois tout à l'heure, fut enfermé, il lui envoya le brevet d'une pension de cent louis dont il jouit encore.

L'homme de confiance du feu Roi, le fameux hussard de la chambre Schœning, vient d'être nommé adjoint au caissier de la caisse militaire, avec trois mille écus d'appointemens. Assurément il n'y a point à cela de rancune. Ce Schœning, au reste, n'est pas un homme sans intelligence, & il est dépositaire d'une foule de choses qui ne doivent pas être rendues publiques aujourd'hui, ni peut-être jamais.

Opposons à toutes ces bonnes actions du Roi, l'espece d'inertie où il reste au sujet de ses dettes personnelles. Il ne s'empresse pas de les payer au dehors, & n'a pas encore apuré un compte considérable au dedans.

Il est décidé que le Roi congédiera tout ce qui tient à la régie & au systême financier

François, chose très-louable en elle même! car, à supposer la nécessité de prolonger pendant quelques années le régime fiscal, encore les régisseurs François doivent-ils avoir depuis vingt-cinq ans formé des sujets Allemands; ou ils n'en formeront jamais; & n'est-ce pas sur des Allemands que le Roi de Prusse doit régner? Mais le passage d'un ordre de choses à l'autre n'en sera pas moins très-délicat, & je ne vois pas que rien soit prêt pour en diminuer la secousse. On a annoncé aux administrateurs du tabac qu'à commencer du 1 Juin 1787, leur administration cesseroit. Tout le monde pourra désormais cultiver (objet très-important, car la feuille de tabac qui naît dans ces sables inféconds, est une des meilleures de l'Allemagne, & elle faisoit autrefois l'objet d'un grand commerce), fabriquer & vendre du tabac. Dès le 1 de Juillet on donnera des concessions *gratis* à qui en voudra (même liberté promise pour le café). Depuis 1783 jusqu'en 1786, l'administration du tabac avoit rendu environ seize cents mille livres au dessus de la somme sur laquelle le Roi comptoit; de sorte que c'étoit un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, & quelquefois quatorze cents mille (près de quatre à six millions de notre monnoie), & cependant l'administration n'avoit pas le droit d'acheter la feuille; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels

il falloit aborder le Roi, lorſqu'on lui rendoit compte, & ſans leſquels il ne trouvoit ni ſageſſe dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laiſſe les appointemens aux commis de cette partie, juſqu'à ce qu'ils ſoient placés, & cela eſt humain ; car cette révolution ne dérange pas moins de douze cents familles : mais où retrouvera-t-il ces huit millions de revenu ? On parle & certainement on délibere de les remplacer par une capitation répartie en douze claſſes de citoyens, payans depuis vingt-quatre écus pour les gros négocians, douze écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obſcurs, juſqu'à douze gros pour les payſans. Quelle maniere de commencer un regne, que de taxer les perſonnes avant les propriétés. C'eſt à la perception de cet impôt odieux qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par famille, ce qui le rend moins défavorable), que feroient employés les commis hors d'activité : mais les proſélytes & même les apôtres de ce projet ne comptent que ſur un produit annuel de deux millions d'écus (le prix du tabac & du café réunis) qui couvriroit à peine le déficit, & celui qui ſait calculer en finances, ſe garde bien de ſupputer arithmétiquement le produit de l'impôt ſelon la meſure de l'impoſition. Il me ſemble qu'il falloit connoître mieux d'avance les remplacemens, & je m'étonne un peu de ce qu'il débute par les opérations que je lui ai indiquées comme à préparer, & qu'il laiſſe en arriere celles par leſquelles je penſois qu'il devoit débuter.

M. de Heinitz, miniſtre du département des mines, & préſident de la commiſſion, chargé d'examiner la geſtion du général de Wartenberg, aviſé ſans doute par la clameur univerſelle, a repréſenté au Roi qu'il faudroit placer dans cette commiſſion quelques militaires. En conſéquence le Roi a nommé le général Mœllendorf.

Pour donner une idée des malverſations attribuées au juif Wartenberg, très-ſurpaſſé, dit-on, par ſes prédéceſſeurs, on cite le trait que voici. Il avoit fait faire des habits pour un régiment d'infanterie, ſans que le drap eût paſſé dans l'eau. Les habits étoient ſi étroits, qu'à peine le ſoldat pouvoit les vêtir. Le premier jour que le régiment les porte, une groſſe pluie ſurvient. Le quartier-maître dit que ſi les ſoldats ſe déshabillent, jamais ils ne pourront remettre leurs habits. On ordonne qu'ils paſſeront la nuit habillés, & ſécheront leurs habits ſur leur corps.

Exemple d'une autre eſpece, & caractériſtique de Fréderic II. Un caiſſier de M. de Wartenberg vole quatre-vingt mille écus. Le Général le mande au Roi, & attend ſes ordres. Frédéric répond, qu'il ne peut ni ne doit ſe mêler de cette affaire, parce qu'il eſt très-décidé à ne pas perdre cette ſomme. Wartenberg comprend ce jargon; il fait aſſembler tous les fourniſſeurs, & les invite à ſe la repartir, ſous peine de perdre à jamais la fourniture. Ils jurent, crient, ſe lamentent, & finiſſent par ſe cotiſer. Wartenberg écrit au Roi que la ſomme eſt dans ſa caiſſe. Frédéric

lui répond une lettre très-févere, & qu'il finit en l'avertiſſant, que *c'eſt pour la derniere fois qu'il lui fera grace.*

Les relations intérieures ſont toujours à peu près les mêmes. Le bruit général eſt que le Roi va épouſer Mlle. de Voſs de la main gauche, maniere allemande d'ennoblir le concubinage, inventée par les courtiſans déliés & les prêtres complaiſans, pour ſauver, diſent-ils, les dehors. Cette demoiſelle eſt toujours un mêlange de pruderie & de cyniſme, d'affectation & d'ingénuité. Elle ne trouve d'eſprit qu'aux Anglois, dont elle parle paſſablement la langue.

On ſoupçonne M. de Manſtein d'être l'auteur de quelques-uns des changemens projettés dans l'armée, & qui ont pour but d'améliorer l'état du ſoldat & de l'officier ſubalterne aux dépens du capitaine. Je répete que cette derniere cohorte eſt bien formidable, & que tout changement de ce genre demande une grande prévoyance & une fermeté inflexible. Le prince Henri, qui garde en public un profond ſilence ſur toutes les opérations, prendra très-vivement le parti de l'armée, ſi elle a à ſe plaindre, & ſe flatte de regagner ainſi ce qu'il a perdu par trop de hauteur. Mais l'ariſtocratie de l'armée le connoît trop bien pour y prendre confiance. Elle ſait qu'auprès de lui les Gitons ont été & qu'ils feront toujours les arbitres de tout; qu'alors même que les circonſtances lui ont impoſé la néceſſité d'approcher de lui des hommes de mérite, ç'a été un fardeau que ſes frêles épaules ont ſecoué le plus vîte qu'elles ont pu; qu'enfin c'eſt un homme

fini pour la guerre, & à jamais odieux au cabinet.

Il paroît que c'est un comte de Brühl qu'on a choisi pour gouverneur du prince royal, & rien ne constate mieux le crédit de Bishopswerder que cette éternelle préférence pour les Saxons. Le comte de Brühl, fils du fastueux Satrape de ce nom, frere du grand maître de l'artillerie Saxonne, aimable, instruit, enclin de bonne ou de mauvaise foi aux rêveries des visionnaires, peu militaire, mais voulant profiter de la circonstance pour entrer dans cette carriere à pas de géant, demande d'être fait lieutenant-général dès son début, chose inouie dans l'armée Prussienne, & qui fera infiniment de mécontens.

On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres de change, & cela est très-sage en théorie, mais accompagné de grands inconvéniens dans la pratique locale. La banque où le Roi faisant l'intérêt à deux & demi pour cent des dix-sept millions d'écus environ qui s'y trouvent en capitaux, & de l'argent qu'on y apporte, dans un pays où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds, la banque n'a de moyens de payer ces deux & demi pour cent, sans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change; & désormais elle le pourra d'autant moins, que la société maritime, fondée comme je vous le disois sur cette base insensée, qu'elle doit donner au moins dix pour cent de bénéfice à ses actionnaires, du moment où on lui coupera quelques-uns de ses privileges exclusifs les plus

rapportans, celui du bois, par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle le cinq pour cent de tout l'argent que la société maritime y prend, les sources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu'ici.

1.er *P. S.* Le ministre Schulembourg a donné sa démission. Elle n'est pas encore acceptée.

Le Roi a soupé hier chez sa fille avec mademoiselle de Vierey, intime amie de mademoiselle de Voss, placée de sa main depuis l'avénement au trône, & la bien-aimée. Cela, ce me semble, avoisine beaucoup la conclusion du roman.

Il est plus sûr que jamais que le Roi ne travaille point, & qu'il est avide de plaisirs jusqu'à la fureur. Les secrets de l'intérieur à cet égard ne se gardent point du tout, & rien ne prouve mieux à mon avis que le maître est foible & peu imposant autant que mal entouré.

2e *P. S.* Le Roi est si effrayé de la clameur universelle élevée au sujet de la capitation, qu'il la retire. Des gens de son intérieur me parloient aujourd'hui des moyens de remplacement. Mais qu'attendre d'un prince avare & foible que deux jours de clameurs font reculer, & à qui l'on ne peut que dire: imposez les terres nobles, & sacrifiez quelques millions à aller chercher les intérêts que paient les nations emprunteuses.

LETTRE XLIX.

Du 21 *Novembre* 1786.

Il devient plus ſoupçonnable chaque jour qu'il ſe trame quelque choſe entre l'Empereur & la Pruſſe, ou que tout au moins il y a des propoſitions, ſoit de la part du premier, ſoit réciproques, ſur leſquelles on délibere. Je n'ai ni l'argent ni les moyens néceſſaires pour découvrir les détails. Un miniſtre peut tout en ce genre, & tout impunément. Mais quand j'aurois moi le grand reſſort de la corruption, que ne riſquerois - je pas à tenter de le mettre en œuvre? Je ne ſuis avoué ni directement ni indirectement. Un coup d'autorité peut diſpoſer de moi & de mes papiers en un inſtant, & je ſerois perdu ici & là pour avoir eu un zele inconſidéré. Aiguillonnez donc votre miniſtre, ou hâtez-vous d'oppoſer à cette coalition puiſſante à laquelle rien ne réſiſtera, du moins juſqu'au Rhin, le ſyſtême d'union avec l'Angleterre, dont vous venez d'ébaucher les baſes, & qui ſera le ſauveur du monde. Penſez à la Pologne, je vous en conjure. Ce qu'ils ont fait là (s'ils n'ont pas acquis davantage, c'eſt en vérité qu'ils ne l'ont pas voulu) ils le feront encore, & cela même ſans l'intervention de la Ruſſie, de ce géant qui dort, & dont le reveil peut changer la face du globe.

A la vérité, c'eſt la froideur des deux cours

Impériales qui confirme le plus les ſoupçons d'un nouveau ſyſtême. Tout ce que je puis ſoupçonner de ſes baſes, c'eſt que le prétexte en eſt l'élection d'un Roi des Romains, & le but, une alliance intime qui détruiroit la confédération Germanique. Comme cette confédération eſt l'ouvrage du Roi, prince de Pruſſe, ou du moins comme il veut le croire & la regarde comme un coup de maître, il eſt douteux que l'Empereur réuſſiſſe ; mais ſi la nouvelle d'hier ſe confirme, c'eſt un grand acheminement à un ſuccès. On mande que l'Electrice Palatine eſt ſans eſpérance. Si elle meurt, l'Electeur ſe remarie le lendemain, & ſans doute un nouvel ordre de choſes peut & doit s'ouvrir. Il me ſemble qu'il eſt difficile d'y réfléchir trop ſérieuſement. Pour moi, tant qu'on n'étendra pas mes inſtructions, mes moyens, je ne puis qu'obſerver de mon mieux l'intérieur du pays & de la cour.

La raiſon pour laquelle le comte de Schulembourg, miniſtre d'état, a demandé ſa retraite, vient en partie de ce qu'on l'a chargé d'exécuter le projet de la capitation qu'il n'a ni conçu ni approuvé, & qu'il regarde avec raiſon comme une commiſſion fort défavorable, ſi ce n'eſt très-odieuſe. Ce miniſtre, homme d'eſprit, & qui ſeroit redevenu maître des affaires, ſi au premier dégoût il eût ſu donner ſa démiſſion, eſt infiniment déſagréable aux agens intérieurs. Sa longue faveur, ſa fortune rapide & ſa perſpicacité ſurveillante ont révolté ou inquiété tous ſes émules & ſes rivaux. Il n'eſt pas d'ailleurs un de ces inſtrumens de

elles qu'on peut assouplir à tous les systêmes. L'incapacité de la plupart des autres ministres lui donne un prétexte de s'opiniâtrer dans les siens. Les ridicules des entours du Roi, pour ne pas dire leurs extravagantes foiblesses, l'enhardissent à rendre avec usure un mépris dont la réputation de ses talens émousse pour lui les traits; car que n'éponge pas cette réputation, surtout dans les pays où les hommes sont si rares? Mais si, comme on le dit (je n'ai pas encore été à même de le vérifier), il y a coalition entre Struensée & Welner, Schulembourg est perdu, car on n'aura plus besoin de lui. Au reste, comme il avoit donné sa maladie pour prétexte, le Roi dans une lettre fort aimable n'a accepté que par *interim* & sous la condition que la signature du ministre sanctionneroit tout ce qu'on feroit pour lui.

En attendant, le systême aulique, celui des visions & de la faveur des visionnaires se soutient, ou plutôt ne fait que croître & embellir. Le duc de Weimar est arrivé ici hier au soir; il loge au château dans les appartemens du duc de Brunswick. Ce prince, grand apôtre de la secte à la mode, & dont je vous ai parlé dans mes dépêches de Brunswick & de Magdebourg, n'avoit passé long-temps que pour un *arbiter elegantiarum*, promoteur zélé des lettres & des arts, économiste par systême, & mauvais économe par passion. Il y a déja quelques mois que je le soupçonnois de verve guerriere; le voici qui l'avoue. Il vient pour entrer au service Prussien. Jamais de tels généraux ne recommenceront une guerre de sept ans.

Tout va d'ailleurs sur le même pied. Le Roi a demandé à souper au prince Henri ; il y soupe aujourd'hui. Le prince qui continue ses gaucheries, tout en étouffant de rage concentrée, a fait dire aux ministres étrangers que sa maison seroit ouverte tous les lundis, & que s'ils vouloient y venir pour le jeu, il les verroit avec plaisir. Il veut changer l'usage qui a jusqu'ici interdit à tout ce qui tient au corps diplomatique, de manger avec les princes de la maison, & insensiblement les inviter à souper. Son crédit est toujours au plus bas ; cependant je crois toujours que s'il persévéroit à se taire, que s'il s'abstenoit de montrer des prétentions, de l'impatience, de l'avidité du pouvoir, il embarrasseroit le parti qui veut l'éloigner, & finiroit par en triompher. On commence à murmurer généralement contre les agens obscurs du cabinet, & la noblesse oubliée pour les Saxons aimera mieux voir un prince dans les affaires, que des commis qui ne peuvent s'élever à une haute fortune avouée que par de grandes révolutions. Or l'aristocratie qui ne tient pas à cette gente subalterne ne les redoute guere.

Le duc de Courlande arrive sous peu de jours ; comme il faut lui rembourser des sommes considérables, il est à présumer qu'à cette époque on payera la totalité des dettes du prince de Prusse, qu'il n'est pas de la décence d'avoir laissé subsister plusieurs mois sous son regne. Ce fait combiné avec les soupers d'entremetteuses qui se multiplient chez la princesse Frédérique sont évidemment l'unique motif de la mai-

ſion qui lui a été accordée, entachent ſérieuſement le caractere moral du Roi

Madame de F** qui n'a pas voulu partir pour Warſovie, ſans tenter l'aventure, a eu hier une audience du Roi très-gaie, très-anecdotique, où il s'eſt plaint de ſon *ennuyeux métier*, l'a fort engagée à venir s'établir ici; lui a reproché de lui avoir volé le portrait de Suck; lui a porté des plaintes des impoliteſſes & des étourderies du Prince de P** qui a trouvé laide & mauſſade juſqu'à ſa fille (la Princeſſe Fréderique). Cela a duré une heure, & probablement ſi cette femme fut venue avec plus de précautions & pour plus de temps, elle auroit eu ici quelque ſuccès. Mais c'eſt un être ſi cupide, ſi pervers, ſi dangereux qu'il eſt peut-être bon qu'elle aille porter ailleurs ſes talens; chez nous, par exemple, où elle eſt connue, où elle n'augmentera point la corruption, & n'aura jamais d'influence importante; au lieu qu'admiſe au conſeil privé des Rois, elle mettroit en feu l'Europe, pour gagner de l'argent, & même pour ſe divertir. J'ai profité du moment où elle s'eſt écartée de la marche que je lui conſeillois, pour lui réiterer mon avis, que ſes démarches pourroient avoir pour elle des conſéquences plus ſérieuſes que celles de l'amour-propre bleſſé, & lui déclarer que je retirois mon enjeu: 1°. parce qu'il ne me convient pas de me compromettre dans une partie que je ne conduis pas; & 2°. parce que l'ambition des dames n'a, ni ne peut avoir les mêmes motifs, les mêmes principes, la même marche, le même but

que

que celle d'un homme qui se respecte. Au reste, si, par impossible, elle réussissoit, je la tiens par trop de côtés pour ne pas influer sur elle.

P. S. Milord Dalrymple, homme d'honneur & de sens, ennuyeux quelquefois, parce qu'il est toujours ennuyé, mais doué de plus d'esprit que ne sauroient le croire ceux qui ne l'ont pas soigneusement observé, & même d'une morale sûre, généreuse, libérale; Dalrymple qu'il faut tâcher de se faire donner, si l'on adopte jamais sincérement un plan de coalition pacifique, Dalrymple est rappellé, dit-on, & Ewart reste chargé d'affaires sans ministre au dessous de lui. Je crois bien que le cabinet de Saint-James trouve commode d'avoir ici un espion ami intime d'un ministre & beau-fils d'un autre; mais quelles sortes de vues peuvent excuser dans le cabinet de Berlin la tolérance d'une telle convenance? Au reste, ceci n'est qu'un bruit public qui m'est suspect.

On prend goût aux commissions. On vient d'en nommer une pour l'examen du monopole des sucres. Les Hambourgeois offrent de le livrer à quatre gros, il en coûte huit & même neuf.

Idem, pour la fabrique des draps.

Idem, pour le bois qui va être réduit à la moitié de son prix actuel, (indépendamment de la suppression de la compagnie chargée de le fournir); mais comment & par où? Ce n'est pas que ce changement ne soit assurément un des plus urgens & des plus profitables pour le pays. Mais le retrait de tous ces monopoles (le sucre excepté, qui appartient à un particulier), suppose la destruction de la société maritime, de cette compagnie bizarre, qui a promis à ses actionnaires un gain de

de dix pour cent, indépendant de toutes circonstances, mais qu'une main très-adroite peut seule démolir sans risquer de faire du mal avec les décombres. Aussi dans la lettre au ministre de Schulembourg, le Roi se défend-il de ce projet, & ordonne-t-il qu'il soit contredit dans les papiers publics. Quelle fluctuation de plans, d'ordres, de volontés! Quelle disette de force & de moyens!

LETTRE L.

24 *Novembre* 1786.

M. de Hertzberg a fait une nouvelle tentative pour rentrer dans les affaires de Hollande, dont le Roi lui avoit interdit la connoissance, & il a présenté un mémoire à ce sujet. Il prétend avoir prouvé dans cet écrit, que des têtes couronnées étoient déja plusieurs fois intervenues comme médiatrices entre les Etats & le Stathouder, & que la réponse insidieuse de la France mettoit en fait ce qui est en question. Le prince Henri croit que ce mémoire a fait quelque sensation; j'ai des raisons de ne pas penser de même; cependant je lui ai dit que s'il pouvoit me le procurer, ce mémoire seroit bientôt détruit: je doute, au reste, qu'il ait même ce pouvoir. Notons à ce propos que nous sommes raccommodés: deux soupers dont j'ai consécutivement refusé d'être, lui ayant donné à penser, il m'a fait des avances de tout genre, auxquelles il étoit décent que je me prêtasse.

Il est bien constant que le voyage du duc de Weimar n'a d'autre but que son admission au service Prussien, qui doit cimenter l'élévation & la gloire de la confédération Germanique. La vérité est que ce Prince protége vivement le systême de ceux qui trouvent dans la profondeur de leurs connoissances mystiques de quoi conduire les affaires d'état. La faveur pour ces systêmes va toujours en s'échauffant, ou plutôt en se démasquant, car elle ne s'est jamais réfroidie. Le frere du Margrave de Baden, fort imbu des opinions à la mode, a un fils naturel auquel il veut donner un état : c'est cette grande affaire qu'il est venu traiter en personne, & il a été reçu à miracles.

Les affaires ne le sont pas si bien : il regne une telle confusion dans l'intérieur de la maison du Roi, qu'on ne donne que des à compte aux divers officiers. Au reste, il est décidé que l'on payera toutes les dettes du Prince de Prusse ; que le Prince Royal aura une maison & une table de dix couverts ; que la Princesse Frédérique aura une maison comme celle de la Reine ; & l'époque où ces arrangemens se réaliseront, est fixée après la formation des états de dépense.

L'armée est mécontente, 1°. parce qu'on ne voit le Roi à la parade qu'une fois en huit jours ; 2°. parce qu'on multiplie les grades de majors & de lieutenant-colonels jusqu'à satiété (par exemple, tous les capitaines qui ont fait la guerre, ont franchi ce pas : c'est le second chapitre des titres & des ennoblissemens par masse), grâce qui ne s'accordoit autrefois, pas même à la sollicitation des plus grands princes ; 3°. parce qu'on annonce beaucoup, & qu'on ne fait rien ; qu'on punit peu ;

qu'on exige peu; qu'en un mot l'armée n'absorbe pas, comme autrefois, l'attention du souverain. Il paroît que Manstein ne diminue point le crédit de l'aide-de-camp Goltz, devenu comte, & qui, du moins pour la partie militaire, influe évidemment plus que ses rivaux. Il a plus de talent, sans avoir tout celui qui seroit nécessaire à cette place, qui, dans le vrai, équivaut à celle de ministre de la guerre.

Un sujet d'étonnement pour le petit nombre d'observateurs attentifs à tout ce qui peut leur faire deviner le caractere moral du nouveau Roi, c'est sa froideur pour celui de ses aides-de-camp nommé Bowlet, dont je vous ai parlé plusieurs fois. C'est un réfugié François, esprit médiocre, honnête homme, peu ambitieux, ingénieur très-ordinaire; mais distingué ici où il n'y en a point. Depuis vingt ans il est attaché à ce prince, & n'a jamais été admis dans les plaisirs secrets, presque nécessaires alors pour supporter la solitude de Potsdam & la haine du feu Roi; il n'augmente ni ne diminue en faveur, & son influence est presque nulle. C'est une énigme que cette espece de répugnance pour un homme dans son genre, & qui ne peut ni l'offusquer ni le dégoûter.

Quant au civil, il est presque sûr que l'on retirera le projet de la capitation. Cet expédient précipité n'auroit pas pourvu aux besoins de remplacemens. Mais vous sentez combien toutes ces variations diminuent la confiance dans les administrateurs subalternes & cachés qui opérent à la place de ministres, & comme tout marche à la nécessité d'un ministre principal. Il paroît qu'il n'y a d'arrêté que l'envie de changer, mais qu'on

n'a ni syſtême, car je ne ſaurois appéller ainſi le déſir vague de ſoulager le peuple, ni plans déterminés d'après connoiſſance méditée des détails.

On n'avoit, par exemple, prévu aucune des difficultés qu'entraînoit la ſuppreſſion de l'établiſſement & de l'adminiſtration du tabac, qui fourniſſoit un aſyle à douze cent invalides bas-officiers & même lieutenans. Il faut que ces gens-là vivent, & ils retombent à la charge du Roi. Ce n'eſt pas tout, les actions du tabac coûtoient originairement mille écus: elles rapporterent cent dix écus. Dès-lors elles monterent à quatorze cents écus. Le contrat du feu Roi emportoit juſqu'à l'année 1793. Si le Roi rembourſe les actions à raiſon de mille écus, c'eſt une injuſtice, puiſqu'on les a achetées quatorze cent ſur la foi d'un contrat qui ne devoit finir que dans ſept ans. Si le Roi tient compte de l'intérêt à raiſon de huit pour cent juſqu'en 1793, c'eſt une mauvaiſe opération pour lui. Dès que le remplacement amiable n'étoit pas prêt, n'auroit-il pas été plus ſimple de ne faire de changement qu'à l'époque où s'éteignoient les actions? La valeur repréſentative du capital conſiſte en uſtenciles, magaſins, maiſons, voitures &c. &c., & l'on ne ſe défera de tout cela qu'avec perte: nouvelle charge pour le Roi. Cette partie étoit grevée de penſions pour des perſonnes qui les avoient méritées, ou, ſi l'on veut, obtenues pour cette même affaire qui payoit ces penſions: il faut aujourd'hui les aſſigner ſur une autre caiſſe, &c. &c.

A Dieu ne plaiſe que je prétends que des embarras de ce genre doivent arrêter! on ne feroit jamais de réformes; mais ils doivent être prévus,

& ils ne l'ont pas été, de ſorte que le public ne voit dans cette ſuppreſſion qu'un mal réel pour un bien qu'on ne demandoit pas. Cette rage de déjouer la contrebande ou de la détruire coûtera, ſi l'on n'y prend garde, bien plus cher au peuple que la contrebande ne peut nuire à l'Etat. La guerre à la contrebande ne doit jamais être que le fruit d'un ſyſtème uniforme & général; & c'eſt une vue courte que de vouloir corriger par partie des abus qui tiennent aux vices généraux de l'adminiſtration. Les rafineries de ſucre, les fabriques d'armes, de ſoie, de gaze, de petites étoffes, les manufactures de drap, tout en un mot ce qui tient à l'induſtrie, eſt dirigé par des réglemens meurtriers du commerce: faut-il que tout cela diſparoiſſe d'un ſeul acte de volonté? Cela eſt impoſſible ſans convulſions, & c'eſt ainſi qu'on décrédite la vérité & la bienfaiſance même, & qu'on décourage les Rois. Malheur à qui bouleverſe ſans préparations!

Les principes des deux Rois ſur leur dignité perſonnelle paroiſſent différer à un point qui doit donner à penſer à ce pays. Lorſque Frédéric II établit le monopole du café, les habitans de Potſdam oſerent charger une charette de cafetieres & de moulins à café, la promenerent dans la ville, & finirent par la renverſer dans la riviere. Frédéric, témoin de cette burleſque cérémonie, ouvrit ſa fenêtre & rit aux éclats. Voilà pour celui qu'on appelle le Tibere de la Pruſſe; voici pour ſon Titus. Avant-hier on a fait empriſonner le commis d'un marchand, nommé Oiler, & ce n'eſt que le lendemain matin qu'il a appris que la cauſe de ſa détention étoit un propos léger tenu

ſur le compte du Roi, & qu'en cas de récidive le cachot feroit juſtice de lui. Tel eſt le premier fruit intérieur de la ténébreuſe adminiſtration que l'amour-propre du Roi, combiné avec ſa pareſſe, a néceſſité. Quel pronoſtic de tyrannie, ſoit royale, ſoit, ce qui eſt pis, ſubalterne! eh! dans quelles circonſtances, dans quel pays? Là où le maître, qui a un amour-propre ſi iraſcible, veut paſſer pour bon; & où ſon pouvoir n'a nulle eſpece de contrepoids dans l'opinion publique qu'il n'exiſte pas.

La commiſſion ſur Launay garde toujours le ſilence, le traîne en longueur, compulſe ou recherche des faits, & ne décide rien. Du Boſc travaille beaucoup. Il eſt arrivé deux négocians de chaque province, qui doivent donner leur avis ſur la meilleure maniere de faire proſpérer le commerce. On ne ſait pas encore ici que s'il ne faut jamais confier l'exécution des détails d'un plan de commerce qu'à des négocians, il ne faut jamais les conſulter ſur le ſyſtême général à établir, parce qu'ils n'ont que des vues & des intérêts partiels. Un d'eux a pourtant ouvert un avis fort ſage, du moins dans le mauvais ordre de choſes actuelles: c'eſt de défendre aux manufactures de ſoie, toutes pour le compte du Roi, de faire d'autres étoffes que de l'uni. Si l'on prend ce parti, le Roi de Pruſſe pourra fournir la Suede, la Pologne & une partie de la Ruſſie.

La princeſſe Eliſabeth, femme divorcée du Roi, a demandé un château à cinq milles de Berlin, avec priere au Roi de nommer les dames & les cavaliers qui demeureroient auprès d'elle. On croit que les mouvemens que ſe donne cette princeſſe

lui font suggérés par un officier adroit & intrigant ; mais ce n'est pas elle, ce me semble, qui peut devenir redoutable à la Reine, & en vérité je n'oserois pas en dire autant de mademoiselle de Voss. Encore une fois ; quel sera le sort du pays que vont se partager les prêtres, les visionnaires & les catins ?

Quelque diligence que j'apporte à tâcher de deviner ce qui se traite avec la cour de Vienne, je suis réduit aux conjectures. Cependant, quand je pense qu'ils ont là bas un homme incapable, le comte Podewils, & que rien n'est changé à la marche du prince Reuss, le ministre de l'Empereur ; que le prince Henri, mal-instruit en général (tandis que par la seule force de l'instruction, si les vingt quarts de volonté dont il est composé, & qui n'en font pas une, lui permettoient d'y mettre de l'argent & de la suite, il prendroit un fort grand ascendant dans le cabinet,) sauroit pourtant quelque chose de positif, s'il y avoit une telle manœuvre, & n'a que des soupçons vagues. J'ai peine à croire qu'il s'agisse d'une révolution bien importante ou bien probable.

Mais ne se délivrera-t-on donc pas de toute cette complication de craintes, en changeant une fois notre système de politique extérieure, & renversant la seule barriere qui s'y oppose ; je veux dire en étouffant par des arrangemens respectables & des avances sinceres, cette jalousie de commerce, mere de l'animosité nationale, qui a fait taire le bon sens & prédire avec éclat, à l'appui des sophismes dictés par la cupidité des négocians, que la ruine de tout, soit pour la France, pour l'Angleterre, seroit la suite de la balance dé-

favorable que la liberté du commerce ne manqueroit pas de faire naître? Est-il donc si difficile de démontrer que le commerce de la France pourroit être beaucoup plus avantageux à la Grande-Bretagne que celui d'aucun autre pays, & *vice versâ?* Eh! qui n'en voit la raison, pour peu qu'il ouvre les yeux? Elle est dans la volonté de la nature, qui a rapproché ces monarchies plus que tous autres pays, les retours du commerce, qui se feroit entre la côte méridionale de l'Angleterre, & les côtes septentrionales du nord-ouest de la France, pourroient avoir lieu cinq ou six fois l'an, comme dans le commerce le plus intérieur. Le capital employé à ce commerce pourroit donc, dans l'un & l'autre pays, alimenter cinq ou six fois la même quantité d'industrie, & procurer de l'emploi & des moyens de subsistance à six fois autant d'habitans, qu'un capital de même valeur pourroit le faire dans la plus grande partie des autres branches du commerce étranger entre les parties de la France & de la Grande-Bretagne les plus éloignées les unes des autres; les retours auroient lieu au moins une fois par an, & seroient par conséquent trois fois plus avantageux que le commerce autrefois si vanté avec l'Amérique septentrionale, dans lequel les retours n'avoient lieu communément qu'au bout de trois années, & ne se faisoient communément qu'entre quatre ou cinq. „ D'ailleurs, dit le sage Smith, la France, si l'on „ considere sa population, ses besoins, sa richesse, „ n'est-elle pas un marché pour le moins huit fois „ plus étendu, & à raison des retours multipliés, „ vingt-quatre fois plus avantageux que n'a jamais „ été celui des Colonies Angloises de l'Amérique

„ septentrionale? „ Il n'est pas moins clair, & il l'est davantage, que le commerce avec la Grande-Bretagne seroit dans le même degré utile à la France, & en proportion de la richesse, de la population & de la proximité des deux pays; il auroit évidemment la même supériorité sur celui que la France a fait avec ses propres Colonies. O folie humaine! que de peines nous nous donnons pour dessécher les bienfaits de la nature! Quelle prodigieuse différence entre le commerce que la politique des deux nations a cru devoir décourager, & celui qu'elle a le plus favorisé! .. Il me semble qu'un livre qui développeroit ces idées, & qui commencent à ne point paroître monstrueuses en Angleterre, seroit très-utile, & ne seroit être confié à de trop habiles mains.

P. S. *J'ai preuve topique que le Roi travaille moins que jamais. On répond aux lettres après huit, dix jours; & d'une maniere plus longue & plus soignée que sous le feu Roi, ce qui prouve assez qu'il entre plus du secrétaire en cette affaire. Que dire d'ailleurs d'un cabinet où le Roi ne travaillant point du tout, il est impossible de citer un ministre dont l'influence ait fait telle ou telle chose, même dans le directoire général assemblé deux fois par semaine, & où le Roi n'assiste jamais? Et ce Roi veut changer le régime fiscal! Ah! un Hercule seul peut nettoyer les étables d'Augias!*

LETTRE LI.

Du 28 Novembre 1786.

On n'eſt pas d'accord ſur le genre de ſervices que peut rendre au gouvernement le comité des marchands convoqués des différentes Provinces. Ces bonnes gens ſont fort étonnés de ſe trouver conſultés dans les affaires d'état; car il y a auſſi loin d'eux au Mont-Audouin & aux Prémores, que des miniſtres Pruſſiens aux Sully & aux Colbert. La vérité eſt que c'eſt le ſyſtème général & fondamental qu'il s'agiroit de détruire, & qu'on ne veut que pallier. Le ſang eſt infecté: au lieu de l'épurer, on ne penſe qu'à fermer tel ou tel ulcere; on exaltera le virus & gare la gangrene.

On s'agite beaucoup pour les fabriques; mais, bon Dieu! eſt-ce par là qu'il faudroit commencer? Et quand on auroit bien nettement déterminé celles qu'il faut conſerver & celles qu'il faut laiſſer périr, ne devroit-on pas, avant de réglementailler, prendre pour point de départ, que la place des fabriques n'eſt point à Berlin, où réuniſſant la cherté de la main-d'œuvre à tous les inconvéniens locaux, nationaux &c. &c., elles deviennent une déſaſtreuſe extravagance: auſſi les fabricans eux-mêmes font-ils la contrebande, & vendent-ils des étoffes françoiſes pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la contrebande, rien de plus aiſé; ils portent aux

foires de Francfort une partie de leurs marchandises, la vendent ou ne la vendent pas, achetent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, & les font entrer sans autre précaution, ni le moindre risque, puisque les commis des barrieres, qui sont de vieux soldats ou de vieux domestiques de cour, ne distinguent pas si ce qu'ils voient est taffetas ou satin; à plus forte raison un ouvrage tissu à Lyon ou à Berlin. Il n'y a dans cette ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour soudoyer tout cela; il faut encore un siecle & je ne sais combien de révolutions aux Allemands pour imiter ce luxe de décoration qu'ils sont assez fous pour envier. Les opérations que tentent maintenant des hommes incapables de choisir entre ce qui est possible & convenable, ou chimérique & nuisible, sans moyens, sans principes, sans systême, uniquement pressés de faire par ce qu'on veut faire, & que leur existence éphémere tient à faire leurs opérations, dis-je, n'auront d'effet que donner à croire au Roi d'abord, aux esprits vulgaires & routiniers ensuite, que le mal est irréparable.

Une affaire assez importante pour les suites qu'elle pourroit avoir, du moins en d'autres mains, c'est l'héritage du Margraviat de Schwedt. Le Margrave touche à sa fin. Après le partage de la Pologne, le feu Roi écrivit à son frere le prince Henri, qu'il vouloit lui donner une marque éclatante de son amitié & de sa reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'état. Frédéric croyoit se tirer d'affaire avec une statue; mais on lui fit dire sous main que l'on se reposoit de ce

foin fur la poftérité, & que pour le moment on ne vouloit qu'être plus riche. Peu de mois après, le Margrave de Schwedt, frere du Margrave actuel meurt. Alors le feu Roi faifit cette occafion pour dégager fa parole. A un long terme & dans une patente bien authentique, il donne au prince Henri l'expectance du Margraviat, à la condition par lui de remplir les charges dont ce grand fief eft grévé. Frédéric meurt. Son fucceffeur déclare que toutes furvivances, donations *à futuro* &c., font nulles, & qu'il ne confirme rien. Le prince Henri fe trouve dans le cas de tous ceux qui avoient des expectances; il eft peu vraifemblable qu'on lui laiffe les terres; la queftion eft de favoir s'il recevra, ou s'il ne recevra pas des compenfations.

Le prince Henri a certainement des prétextes pour crier à l'ingratitude, & il criera, voilà tout. Attaqué aujourd'hui d'un accès de ragemue, la rage bavarde viendra à fon fecours, & lui fauvera la vie; car il n'y a que les douleurs muettes de dangereufes; mais ceux-là même qui ne font pas fes partifans, obferveront ce procédé, avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il commence à fe manifefter que même les promeffes perfonnelles du Roi font fufceptibles de quelques vacillations. Je vous avois parlé dans une de mes dépêches de la reftitution de quelques bailliages au duc de Mecklembourg; elle avoit été promife au miniftre de ce prince par le Roi même. Il a depuis retiré ou du moins fufpendu fa parole. Cette facilité à revenir fur des engagemens récens, combinés avec les clameurs des hommes; contrats exclufifs que l'on foule aux pieds fans mé-

nagemens, a paru d'un augure sinistre. Il a, par exemple, été mis *par ordre* dans les papiers publics que le Roi déclaroit à tous les fournisseurs de l'armée, que pour tous les motifs paternels qu'on n'a pas manqué d'énoncer avec emphase, & que vous trouverez dans toutes les gazettes, le Roi annulloit leurs contrats & même ceux qui auroient été récemment confirmés; clause d'autant plus gratuitement odieuse, d'autant plus absurde qu'il n'en a confirmé aucun, & qu'ainsi ce n'étoit pas la peine d'avertir solemnellement qu'il pourroit très-bien au besoin manquer à sa parole.

Le Roi me parloit avant hier de la manufacture des draps. Je tâchois de lui faire entendre qu'avant de démolir sa maison, il falloit savoir où coucher quand elle seroit découverte, où poser les décombres, où rebâtir; il me répondit en riant: „ *Ah!* „ *Schmits est votre banquier* (c'est l'entrepreneur „ de cette manufacture): *vraiment oui*, lui dis-je, „ *Sire; mais il ne m'a pas encore fait présent de* „ *l'argent que j'ai touché par ses mains.* Ceci doit vous montrer quels ressorts on fait jouer auprès de lui pour m'éloigner. Voici un fait plus topique à cet égard.

J'ai été six jours malade & très-souffrant sans paroître dans le monde, & d'autant plus qu'au fond les grandes sociétés n'apprennent rien. Avant hier le Roi dit à son lotto: *Où est donc le comte de ...? Il y a mille ans que je ne l'ai vu. Sire*, lui dit quelqu'un de l'intérieur, *cela n'est pas étonnant, il passe sa vie chez Struensée avec MM. Biester & Nicolaï.* Vous noterez que Biester & Nicolaï sont deux savans Allemands, qui ont

beaucoup écrit contre Lavater & les visionnaires ; qu'ils ne mettent jamais les pieds chez Struensée, & qu'ils ne le connoissent pas même personnellement, à ce que je crois. Il ne falloit que réveiller dans l'idée du Roi que j'étois anti-visionnaire.

La nomination du comte Charles de Brühl à la place du gouverneur du prince royal ; a fait triompher plus que jamais leur parti. C'est au mérite d'appartenir à cette honorable secte, qu'un comte Leppel, le plus incapable & le plus ridicule des hommes, doit la mission en Suede ; un baron de Doernberg, des graces de tout genre ; un prince Frédéric, son intimité ; un duc de Weimar, un frere du Margrave de Baden, un prince de Dessau, leurs succès, les entours les plus influens, leur faveur. Il semble que ce soit une confédération tacite, & qu'on ne veuille mettre dans l'administration que des sectaires éprouvés & fervens. Personne n'ose les combattre ; tout le monde ploie la tête ; les esclaves de cour & de ville qui n'ont pas pris les devans, murmurent à voix basse, & peu-à-peu ils se rangeront du parti dominant.

Au reste, personne n'est assez adulateur pour excuser cette prostitution d'ennoblissemens, de titres, de cordons, de places académiques, de grades militaires qui s'aggrave chaque jour. On a fait, par exemple, dix-sept majors, uniquement pour acquitter des paroles vagues, inconsidérées, & paroître à peu de frais se souvenir de ce que l'on avoit promis, quand on avoit besoin de tout le monde.

Le Roi se montre trop, pour ne parler que de billevesées. Il ne faut pas, ce me semble, qu'au commencement d'un regne, un Monarque de

Prusse trouve le temps d'avoir tous les jours un triste concert ou un plus triste lotto, sur-tout quand on connoît les riens, si ce n'est pis, qui remplissent sa matinée. C'est au reste tous les jours davantage qu'il se constitue le réparateur des torts de son oncle; les colonels ou généraux que celui-ci avoit renvoyés, rentrant dans l'armée avec des grades ou des appointemens qui les dédommagent. Les conseillers jadis cassés pour l'affaire du meûnier Arnold, ont été réintégrés dans leurs fonctions; & à dire vrai, le sort qu'ils avoient éprouvé, étoit une des plus criantes iniquités de Frédéric II; mais sa principale victime, le chancelier de Furst, est oublié jusqu'ici. Son grand âge ne lui permet pas sans doute d'occuper une place, mais une marque solemnelle de bienveillance, une réparation flatteuse & d'étroite justice, tandis qu'on accorde tant de dédommagemens qui ne sont que des faveurs douteuses & même défavorables, étoit-elle donc impossible?

Les mines dépendoient uniquement sous le dernier regne, du ministre chargé de ce département. On vient de faire un arrangement, par lequel quatre tribunaux distribués dans les provinces, moderent beaucoup son autorité, & cela peut être nécessaire dans un pays où le droit public des mines est d'une tyrannie révoltante. Au reste, cette opération n'annonce pas la disgrace de M. de Heinitz (il a été au contraire depuis quinze jours chargé de plusieurs nouveaux départemens, & nommément de quelques démembremens de M. de Schulembourg); elle entre dans le plan de tout remettre, comme l'avoit laissé Frédéric-Guillaume

en

en 1740. Cette critique du dernier regne peut devenir une vengeance bien chere. Mais au moins faudroit-il être conséquent, & puisque le grand directoire a été remis sur le pied de son institution, ne pas le laisser dans une oisiveté & une ininfluence tout-à-fait humiliantes. Il est déja question d'éloigner le ministre de Gaudi, l'homme de qui le gouvernement retireroit le plus de ressources, s'il étoit mis en œuvre. Cette conspiration contre la capacité, l'intelligence, le talent, alarme à bon droit ceux qui connoissent les faiseurs de prédilection.

Il me semble qu'il y auroit ici en ce moment une acquisition digne du Roi de France, & que M. de Calonne est fait pour lui proposer. L'illustre la Grange, le premier géometre qui ait paru depuis Newton, & qui, sous tous les rapports de l'esprit & du génie, est l'homme de l'Europe qui m'a le plus étonné, la Grange, le plus sage, & peut-être le seul philosophe vraiment pratique qui ait jamais existé, recommandable par son imperturbable sagesse, ses mœurs, sa conduite de tout genre, en un mot l'objet du plus tendre respect du petit nombre d'hommes dont il se laisse approcher, est depuis vingt ans à Berlin, où fut appellé dans sa premiere jeunesse par le feu Roi, pour remplacer Euler, qui l'avoit désigné lui-même comme le seul homme capable de marcher sur sa ligne. Il est très-mécontent; il l'est en silence, mais il l'est irrémédiablement, parce que c'est du mépris que sont nés ses dégoûts. Les fougues, les brutalités, les folles jactances de M. de Hertzberg, l'af-

ſociation de tant d'hommes auprès deſquels la Grange ne peut avec pudeur reſter aſſis, la crainte très-ſage de ſe trouver preſſé entre le repos philoſophique qu'il regarde comme le premier des biens, & le juſte ſentiment du reſpect de lui-même, qu'il ne laiſſera pas bleſſer, tout le convie à ſe retirer d'un pays où rien n'abſout du crime d'être étranger, & où il ne ſupportera pas de n'être pour ainſi dire qu'un objet de tolérance. Dans cette conjecture, il n'eſt pas douteux qu'il n'échangeât volontiers le ſoleil & l'argent de Pruſſe pour le ſoleil & l'argent de France, du ſeul pays de la terre où l'on ſache rendre un culte au génie des ſciences & des arts, & faire les réputations durables; du ſeul pays où la Grange, petit-fils d'un François, & qui ſe ſouvient avec reconnoiſſance que nous l'avons fait connoître à l'Europe, puiſſe aimer à vivre, s'il lui faut renoncer à ſes habitudes. Le prince Cardito de Laffredo, miniſtre de Naples à Coppenhague, lui a offert les plus belles conditions de la part de ſon ſouverain. Le Grand-Duc, le Roi de Sardaigne l'invitent vivement : mais toutes leurs propoſitions ſeront aiſément oubliées pour la nôtre. (Eh! quel homme d'un mérite conſtaté en Europe, le Roi de France n'attirera-il pas de même, à l'aide d'un bon controleur général, le jour où il voudra exercer cet empire des bienfaits qui ne peut appartenir qu'à lui?) La Grange a ici ſix mille livres de penſion. Le Roi de France ne peut-il donc pas conſacrer cette ſomme au premier géometre de l'Europe & de ce ſiecle? Eſt-il au-deſſous de Louis

XVI de retirer d'une académie miſérable, un grand homme qu'on y méconnoît, qu'on y méſallie, & de tuer ainſi, par la plus noble des guerres, le ſeul corps littéraire qui ait lutté contre les ſiens ? N'eſt-ce pas auſſi une généroſité mieux entendue que tant d'autres ? La France a ſi impolitiquement ſervi d'aſyle à tant de princes, qui ne pouvoient que lui coûter ! Pourquoi ne recueilleroit-elle pas un grand homme qui ne peut que lui valoir ? Elle a ſi long-temps enrichi les autres de ſes pertes ; pourquoi ne s'enrichiroit-il pas des fautes des autres ? Enfin, & pour parler du miniſtre que j'aime, un de Boynes a donné dix huit mille livres de rente, pour une place inutile, à un Boſcowich, mépriſé de toute l'Europe ſavante, comme un charlatan aſſez médiocre : pourquoi M. de Calonne ne feroit-il pas donner une penſion de deux mille écus au premier homme que l'Europe ait dans le même genre, & probablement au dernier grand génie qu'auront les ſciences exactes, dont la paſſion diminue avec les difficultés exceſſives, & le nombre infiniment petit des places qui reſtent à y prendre ? Je ſuis très-attaché à cette idée, parce que je la crois noble, & que j'aime tendrement l'homme qui en eſt l'objet. Je ſupplie qu'on me réponde le plutôt poſſible, car j'avoue que j'ai ſuſpendu la délibération de M. de la Grange ſur les propoſitions qui lui ſont faites (on ſent bien que lui qui eſt dans l'antre ne peut en faire d'aucune eſpece) pour attendre les nôtres.

LETTRE LII.

Du 2 Décembre 1786.

HIER 29, entre une & deux heures, un homme qui vient de Courlande arrive chez moi, & y demande le Baron de N**. Il dit avoir une commiſſion ſecrette; lui remet une lettre de M. de Rummel, ſon beaufrere, ſyndic de la nobleſſe, & cinquante louis de Pruſſe. La lettre prévient N** d'ajouter foi à ce que lui dira le porteur; lui apprend que la régence de la république veut lui conférer la place d'aſſeſſeur, s'il ſe rend en Courlande pour cette nomination qui ſe fait au commencement de l'année. Le porteur de cette lettre dit avoir vu N** enfant, & lui a paru être un avocat ou un notaire dont il avoit quelque idée confuſe; il n'a dit ni ſon nom, ni où il loge, ni comment il voyage, ni depuis quand il eſt à Berlin, ni où il va. Hambourg, Lubeck, Vienne, Munick, &c. ſont des points où il a touché, ou bien où il touchera. Sa marche a été très-couverte, très-énigmatique, très-myſtérieuſe: tout ce qu'il a fait entendre, c'eſt que les plus grands changemens vont éclorre en Courlande; que M. de Woronzow y jouera un très-grand rôle; & cela a été dit de maniere à faire ſoupçonner qu'il pourra devenir Duc. Voilà les points capitaux de cette bizarre entrevue.

Il faut les combiner avec le retour du duc, arrivé depuis trois jours, & une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agite ou se prépare une révolution en Courlande. Le Duc est dans la consternation. On ne se le dit qu'à l'oreille; mais il paroît constant que les états du pays ont arrêté ses revenus, parce qu'il ne les dépense pas chez eux, & c'est-là le moindre grief que l'on ait à Pétersbourg contre cet homme abhorré. Il est certain qu'il envoie à Mitau, où il n'ose pas retourner, sa femme très-avancée dans sa grossesse, espérant qu'elle accouchera d'un garçon; & que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays.

Ajoutez à ceci, que le baron de N** appartient à une des premieres maisons de la Courlande; que son oncle le chambellan Howen, tête forte & intrigante, est actuellement ministre suprême ou land-maréchal; qu'il y fait toutes les affaires, & jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement cette belle & malheureuse province, laquelle cependant, si tous ces voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir que de se donner, plutôt que de se laisser prendre. Il est très-possible que la famille de N**, qui sait combien ce studieux jeune homme auroit toujours préféré la carriere civile à la carriere militaire, n'ait pensé qu'à le placer avantageusement pour lui (ce poste d'assesseur, qui vaut 4 à 5000 l. annuelles du pays, mene à tout); mais il l'est aussi, & même, vu les combinaisons subsidiaires, il

eſt probable qu'on veut s'aider de lui dans une révolution.

Le jeune homme a de l'honneur, de l'intelligence, des connoiſſances, un grand reſpect pour les droits des hommes, une grande haine pour les Ruſſes, un vif déſir de donner ſon pays à tout autre Souverain. Balotté par le ſort depuis qu'il eſt au monde, ruiné par des malheurs de tout genre qui tous ont une ſource honnête, dégoûté du triſte ſervice d'officier ſubalterne qui le dérange de l'étude, modéré dans ſes déſirs, il accepteroit une place qui lui donneroit *otium cum dignitate*; mais il ne veut pas être eſclave Ruſſe; il aime la France, il m'eſt attaché, il croit me devoir; il voudroit être utile à ſon pays, au cabinet de Verſailles, à moi. Son indéciſion a dû être cruelle, ſur-tout dans une circonſtance où, travaillant depuis ſix mois comme un forçat, & ſurement d'une maniere plus utile que s'il montoit la garde, vous avez négligé juſqu'à la prolongation de ſon congé; on ſeroit perplexe à moins. . . . . . J'ai décidé pour lui.

Me faiſant fort pour cette prolongation qu'il y auroit tant d'iniquité à refuſer, & qu'on accorderoit, ne fût-ce que pour moi à qui ce co-opérateur eſt néceſſaire; penſant qu'il eſt toujours le maître de retourner en Courlande en envoyant ſa démiſſion, ou même ſans l'envoyer & laiſſant nommer à ſa place; convaincu que nul ne peut nous informer plus exactement de la ſituation du pays où il a tant de rélations; perſuadé que cela eſt important, pour pluſieurs raiſons dont j'expoſerai tout-à-

l'heure les principales, mais ne croyant pas, indépendamment de la dépense d'un voyage de plus de quatre cents lieues, pouvoir m'absenter sans un ordre exprès; sûr de l'honneur de ce sensible jeune homme, soit à raison de ceux qui me l'ont recommandé & qui le connoissent infiniment, soit par ce que j'ai vu de sa conduite & de ses principes; plus certain encore qu'on fait tout des gens d'honneur par la confiance, j'ai cru que le plus sage étoit de le faire partir sur le champ, sur sa parole de m'informer de tout, & de revenir sous deux mois à Berlin. Il m'a semblé que ce parti concilioit son intérêt & le nôtre, celui-ci parce que nous serons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (& l'on y peut savoir beaucoup de choses); qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays; & qu'un simple titre de consul, ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique, nous assure là un homme de mérite, s'il prend le parti d'accepter les offres de la Régence; celui-là parce que M. de N** s'assurera dans son voyage du degré de stabilité & du bien-être de l'établissement qu'on lui propose, & que s'il n'est pas content, il se retrouvera ce qu'il est chez nous avec les avances d'un nouveau service rendu & d'une forte preuve de zele donnée; que s'il est content de la place offerte & qu'il l'accepte, nous pouvons améliorer son sort, & augmenter là bas sa considération & sa sûreté par notre uniforme &c. &c. Somme tout, ce jeune homme, qui a fait les sieges

de Mahon & de Gibraltar; qui est estimé & aimé de ses chefs; qui depuis six mois travaille sous ma direction avec un zele rare & une assiduité non moins grande, mériteroit assurément une marque de faveur, quand ce seroit pour son compte uniquement qu'il iroit en Courlande; & la vérité est que je l'y envoie; parce que la circonstance m'y invite fortement, & que je suis convaincu de ces deux choses: la premiere c'est que, fût-ce uniquement pour connoître à fond cette partie des projets de la Russie, il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur & le fort, aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays, vedette naturelle (indépendamment de toute circonstance intérieure) de la Pologne & de la mer Baltique, où la Suede, notre bras du nord, est si sérieusement menacée; la seconde, que le baron de N** est l'homme le plus propre à voir à cet égard & à dire la vérité. Pourquoi ne pas aider, ne pas conserver de tels hommes?

Vous avez dû voir, mais vous n'avez pas remarqué peut-être, dans le trente-deuxieme précis des gazettes, que M. de Spring-Porten, ci-devant colonel au service de Suede, vient d'entrer au service de Russie comme major-général; que c'est l'homme qui connoît le mieux toute la Finlande; que l'impératrice lui a accordé trois mille rubles pour son équipement, une terre de six cents paysans dans la Russie blanche, & la clef de chambellan; qu'il va faire incessamment un voyage dans la Crimée &c. &c. . . . . . . Si c'est en acquérant

de tels hommes, & les connoiſſances & les relations qu'ils apportent avec eux, qu'on ſe prépare l'exécution des plus grands projets, c'eſt par la même méthode qu'on les fait avorter.

On n'eut pas le temps de chiffrer la derniere fois le *poſt ſcriptum* qui contient un fait curieux, ſur lequel P **** aſſeiera peut-être une combinaiſon.

Je vous ai dit, nº XLVIII: „ On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres „ de change &c. „ Ce fait ne s'eſt pas vérifié; les négocians l'ont demandé à la vérité, mais cela n'eſt pas accordé, & Struenſée s'y oppoſe. Paſſons aux détails du jour.

Il y a deux verſions ſur Mlle de Voſſ: toutes deux de très-bonne ſource; & probablement la véritable eſt celle qu'on peut compoſer des deux.

Premiere. Il n'y aura point de mariage. La demoiſelle partira dans un mois pour je ne ſais où, & de là ſe rendre à Potsdam. „ Je ſens, „ dit-elle, que je me déshonore. Toute la com- „ penſation que j'exige, c'eſt de ne voir per- „ ſonne. Laiſſez-moi dans ma ſolitude profonde, „ je ne veux ni fortune ni éclat. „ (Et il eſt certain que ſi elle peut le tenir ainſi, elle le conduira beaucoup plus loin.)

Deuxieme. Le mercredi, 22 du mois dont nous ſortons, fut le jour remarquable où mademoiſelle de Voſſ accepta la main du Roi, & lui promit la ſienne. Il fut réſolu qu'on feroit agréer à la Reine le plan d'un mariage du côté gauche, comme une néceſſité, ſi elle s'obſtinoit à y montrer trop de répugnance. Il eſt ſingulier

qu'on ait attendu le moment où le duc de Saxe-Weimar, beau-frere de la Reine, fût ici, pour consommer cette rare opération. Le Roi se trouvera ainsi quatre sortes d'enfans. Les prêtres consultés sur la maniere de concilier les droits du ciel avec les plaisirs de la terre, ont décidé qu'il valoit mieux concentrer ses jouissances dans un mariage extraordinaire, que d'errer sans cesse de foiblesses en foiblesses. Il ne transpire encore rien de la maniere dont on fera part de cet arrangement aux oncles, du nom que portera la nouvelle Princesse, de son état futur, &c. &c. Ce qui paroît vraisemblable, c'est qu'elle n'est pas éloignée de se mêler des affaires; & que si elle y entre, le crédit de Bishopswerder diminuera: elle n'aime ni lui ni ses filles. Son parti d'ailleurs est tout-à-fait opposé à celui des illuminés qui gagne du terrein de la maniere la plus effrayante. Je vais vous révéler, à cet égard, une anecdote encore récente (elle est des derniers mois de Frédéric II,) qu'il est infiniment important, du moins, pour ma sûreté, aussi longtemps que je suis ici, de tenir secret, de l'authenticité irrévocable de laquelle vous jugerez vous-même, & qui vous montrera où mene cette prétendue théorie des visionnaires liés aux francs-maçons Rose-Croix, que chez nous les uns regardent en pitié, & dont les autres ne font qu'un objet d'amusement.

. . . .

Il se répand un bruit sourd qui consterne les honnêtes gens, & qui vrai ou faux est un terrible indice de l'opinion publique. On assure

que le prince Henri, le duc de Brunſwick & le général Mœllendorf veulent quitter l'armée. Les deux premiers n'y penſent probablement point encore. Quant au dernier, il eſt inconteſtablement le plus mécontent des trois; riche par lui-même, loyal, ſimple, ferme, & d'une vertu qui feroit honneur à un ſol plus fécond en ce genre. Il eſt certain qu'on ne l'a traité, ni comme il s'y attendoit, ni comme les honnêtes gens le déſiroient. A la vérité on a voulu le faire comte; mais qu'avoit-il beſoin dans la foule? Auſſi cet homme reſpectable a-t-il répondu *qu'ai-je fait?* Et ce mot noble & ſimple étoit une critique ſi amere de la tourbe de nobles & de titres qu'a fait éclorre le ſouffle de la munificence royale, qu'il n'a pas dû plaire. Son exiſtence modeſte & chevalereſque eſt dévenue un reproche pour la cour. Cependant la ſeule opération vraiment bienfaiſante & unanimément approuvée, qui ait été faite ſous ce regne, eſt de lui: c'eſt la réforme de l'inique contribution appellée *le verd*, qui mettoit vraiment au pillage le plat pays pendant trois mois de l'année, ſous le prétexte de tenir la cavalerie dans l'habitude du fourrage de campagne. Il n'a depuis été conſulté ſur rien, du moins il n'a eu aucune influence; je ne ſerois point étonné qu'il ſe retirât ſur ſes terres, & il eſt impoſſible de s'exagérer le tort que cette profeſſion de foi tacite feroit au Roi & à ſon gouvernement.

Encore trois mois d'un pareil régime & il n'aura plus rien à perdre en fait de conſidération du moins intérieure. Tous les ſymptômes de la putridité ſe manifeſtent; Rietz eſcroc, cu-

pide, conſeiller Bonneau, giton avoué au point que le Roi étant prince de Pruſſe alloit coucher avec lui chez ſa femme (c'eſt-à-dire chez ſa maîtreſſe à lui prince de Pruſſe;) Rietz en un mot le plus vil & le plus corrompu des hommes, conduit la maiſon du Roi & a grande part à la faveur aulique; ſur quoi il faut noter qu'il eſt très-ſuſceptible d'être acheté; mais il coûteroit cher, car il eſt avide & prodigue, & ſa fortune eſt à faire, ſi jamais la France avoit beſoin de diriger le cabinet de Berlin; auſſi long-temps que le Roi y fera quelque choſe, Rietz & le Prince Frédéric de Brunſwick ſont les deux hommes qui ſe laiſſeront amorcer.

Une anecdote du très-bas genre, mais caractériſtique pour qui connoît le pays, eſt celle-ci. On a donné ordre aux danſeurs Italiens & François de danſer deux fois la ſemaine au théatre Allemand. Le but de cette injonction bizarre étoit de dégoûter cette eſpece de gens aſſez chers, & d'avoir un prétexte pour les renvoyer. Ils ont été bien conſeillés, & ils danſeront. Mais voilà l'eſprit d'aſtuce qui préſide à l'adminiſtration. Elle traite les affaires comme le théatre.

J'apprends à ce moment que M. de Heinitz, miniſtre d'état, homme médiocre, mais laborieux, a écrit au Roi une lettre dont voici à peu près le ſens. „Etranger, ne poſſédant point de terres „ dans vos états, mon zele ne peut être ſuſpect „ à Votre Majeſté. En conſéquence je dois lui „ déclarer que la capitation projettée lui alié- „ nera le cœur de ſes ſujets, & prouve que „ les nouveaux régiſſeurs de ſes finances ſont „ encore bien peu verſés dans la choſe publi-

que. » Le Roi lui a dit deux jours après ; *je vous remercie*, & n'eſt entré dans aucun détail. Les demies volontés n'excluent pas l'opiniâtreté ; mais l'opiniâtreté eſt loin d'être la volonté. Je ne ſerois pas étonné que l'on laiſſât la compagnie du tabac telle qu'elle étoit. La conſidération du gouvernement deviendra ce qu'elle pourra.

C'eſt une tentative du même genre que celle de M. Heinitz, qui a produit la derniere promotion militaire & la défaveur du général Mœllendorf. Il a écrit avec une dignité reſpectueuſe, mais ferme contre la nomination du comte de Brühl, & a prié le Roi de marquer moins d'indifférence pour l'armée ; remerciement vague, accompagné de ces mots : *J'ai promis cette place depuis un an & demi* ; & le ſurlendemain dix-ſept majors. Mais c'eſt depuis que la froideur pour le général a pris quelques nuances de plus, & que les égards ont été mis à la place de la confiance. Au reſte la lettre n'eſt pas approuvée ; on trouve qu'il falloit réſerver ce coup de vigueur pour une occaſion où il ne parût pas perſonnellement intéreſſé : or c'eſt lui que ſembloit regarder la place de gouverneur.

Le duc de Weimar va faire une chaſſe de loup très-faſtueuſe ſur les frontieres de la Pologne. On ne concilie pas les préparatifs de cette partie de plaiſir avec les projets & les rites d'économie. Douze cens payſans ſont commandés ; on a envoyé ſoixante chevaux, huit voitures ou fourgons, les maîtres des forêts, des gentilshommes, des chaſſeurs, des cuiſiniers pour cette courſe qui doit durer ſix jours.

Au reste, je suis maintenant à peu près sûr & que ma seconde version relativement à mademoiselle de Voss est la vraie, & que la Reine s'est amadouée. Le Roi ne fut jamais mieux avec elle; il la voit beaucoup depuis huit jours; il paie ses dettes; il lui a donné un concert; probablement elle a fait de nécessité vertu. Il paroît clair que cette liaison du Roi dérange beaucoup le plan des administrateurs visionnaires. La famille de mademoiselle de Voss veut profiter de son élévation, & ses conseils n'ont rien de commun avec les favoris actuels. Bishopswerder, bien loin de gagner du terrein dans son esprit, en perd. En un mot la révolution peut venir de là. La chose publique y gagneroit-elle? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne peut que tourner de ce côté le télescope, ou plutôt le microscope; car en vérité nous sommes dans le regne & le pays des infiniment petits.

Post scriptum annoncé dans le corps de la lettre.

L'adoption des monnoies en Pologne étoit ci-devant comme il suit. Le marc, poids de Cologne d'argent fin, se monnoyoit à 13-3 r. ou 80 fl. de Pologne.

Quant aux monnoies d'or, il n'y avoit que le ducat de Hollande qui avoit une valeur dénommée: savoir:

Aux caisses royales ils étoient pris pour 16 3ſ 4 k.

Dans le public pour 18 k., l'un & l'autre taux stipulés par décrets des diètes.

A la diète de 1786, le ducat a généralement été élevé à 18 k. piece.

Le taux de l'argent ne peut par conséquent plus se soutenir, & l'on assure qu'il a été résolu qu'on monnoieroit à l'avenir le marc fin à 14 r. ou 84 fl.

Mais ceci ne pourra pas se soutenir davantage; car si Berlin monnoie à 14 r., la Pologne sera obligée de supporter à valeur égale de plus grands frais de transport.

Dans les conjonctures actuelles, on pourroit donc tirer avec avantage des ducats à 3 r. de la Pologne, si le taux de l'argent est à 14 r.

Mais si la valeur relative de l'or baissoit, comparativement à celle de l'argent, on pourroit y acheter avec bénéfice de l'argent.

En général il me semble que les opérations récentes sur l'or doivent faire penser à l'argent, sur-tout en Espagne, si elle persiste dans la folie qu'elle partage avec presque toute l'Europe, de vouloir avoir deux monnoies & retirer son or.

2e *P. S.* Le roi suivi d'un seul laquais, & très-enveloppé, s'est rendu au magasin de bled & à celui des pailles; il s'est enquis des soldats qui y travaillent, de ce qu'ils gagnoient. — Cinq gros. — Un moment après il fait la même question aux préposés: six gros. — Trois soldats en confrontation, & la fraude prouvée, un bas-officier & trois soldats ont été chargés de conduire ces deux hommes à Spandaw. Prison civile, & leur procès; le fait seroit très-louable. Il sort le soir presque seul, & s'adonne à des

minuties de commiſſaire de quartier. Voilà du moins trois fois que cela lui arrive. Quelques entours croient qu'il veut imiter l'Empereur. Après ce qui s'eſt paſſé entr'eux, ce ſeroit peut-être là le ſymptome le plus critique d'incapacité abſolue.

LETTRE LIII.

Du 5 Décembre 1786.

LA nouvelle des intrigues que veut réveiller l'Empereur aux Deux-Ponts, & que notre cabinet a donné ici, paroît avoir produit un très-bon effet ſur le Roi malgré ceux qui s'écrient: *ne crede Teucris*, adage devenu le mot de ralliement du parti Anglois, Hollandois, anti-François, &c., &c.... Eh! puiſſions-nous nous conduire toujours de maniere à ce qu'ils n'aient jamais que cette injure à nous dire! Quoi qu'il en ſoit, cette découverte déjouera probablement l'Empereur ici & là. Il eſt bien mal-adroit à lui de ne pas avoir laiſſé aggraver davantage la torpeur qui ſera le produit infaillible de l'ennui du travail, ou du cahos du rien faire. Mais je laiſſe ces branches extérieures à vos miniſtres qui en ont le fil; comme je n'ai ſu cette nouvelle que par la voie qui m'apprend toutes les autres, que M. d'Eſt** ne m'en a pas dit un mot; qu'il

qu'il eût été mal adroit & peu décent de questionner beaucoup sur une chose que je devois savoir, & qu'ainsi je me suis contenté de l'annotation vague de notre loyauté, je ne la sais, & je ne la saurai probablement pas dans tous ses détails. Vous sentirez peut-être, à cette occasion, combien il seroit important que je fusse mieux instruit de chez vous. Mais au moins conviendrez-vous que je donne tout ce que je puis & dois donner, quand je trace la carte intérieure du pays, puisque je n'ai pas la clef de la politique extérieure, qu'assurément je ne néglige pas, lorsque le hazard m'offre des chances.

Crantz, faiseur de libelles, & chassé du pays par Frédéric II, pour avoir volé une caisse, & vendu un cheval trois fois, est rappellé avec huit cent écus de pension. Le Roi écrit à M. de Hertzberg pour le placer. Ce ministre répond que cet homme est plein de talens, & fort estimable; mais qu'il est trop peu discret pour pouvoir être employé dans les affaires étrangeres. Le Roi le propose au ministre de Werder qui répond que cet homme est très-intelligent, très-capable; mais que chez lui se trouvent des caisses, & qu'ainsi Crantz n'y peut entrer. Enfin le Roi place l'illustre Crantz, par-tout loué & par-tout refusé, auprès des états du pays, qui lui donnent huit cens écus pour ne rien faire.

Le ministre de Schulembourg, après avoir demandé deux fois sa démission, l'a enfin obtenue, & sans pension; cela est dur; mais cet

exministre est adroit. C'est à la premiere branche qui a été retranchée de son département, qu'il a remis tout le fardeau. S'il a un moyen de revenir, c'est bien celui-là. Vous savez au reste ce que c'est que cet homme: de l'esprit, de la facilité, de la sagacité pour le choix de ses coopérateurs, indifférent sur les moyens, vain dans la prospérité, hors de lui dans l'infortune qui le déjoue à son gré, serviable, susceptible d'affection, croyant aux amis, après avoir été quinze ans ministre de Frédéric II; il s'étoit regardé comme inébranlable, parce qu'il étoit nécessaire; il espere que la force des choses surmontera l'intrigue qui est parvenue à l'écarter. Peut-être se trompe-t-il: car enfin on trouve long-temps des faiseurs, quand on n'est pas difficile sur le choix, & que la chose n'est pas de soi-même hors de la portée commune. Si les Rois vouloient un Newton, il faudroit bien qu'ils prissent Newton, ou que la place fût vuide; mais qui ne se croit pas capable d'être ministre, & de qui peut-on démontrer qu'il en est incapable?

On m'assure de bon lieu que le comte de Hertzberg regagne de la confiance. Il a plié devant les nouveaux agens qui ont eu la foiblesse de réchauffer le Roi, parce qu'enfin mademoiselle de Voss est la niece du comte Finch, & que sa famille ne pouvant tirer parti de son élévation, qu'en culbutant ceux qui entourent le Roi, & qui n'ignorent pas que la belle les déteste, il faut bien lui opposer quelqu'un. Encore une fois, si la demoiselle a de l'étoffe,

c'eſt de là que viendra la révolution que plus ou moins d'adreſſe hâtera ou reculera. Quoi qu'il en ſoit, M. de Hertzberg a conſeillé au comte de Gœrtz de ſe ranger du côté de M. de Renneval; de la prudence duquel il a fait au Roi le plus grand éloge.

Nouvelle bévue dans le régime militaire. Tous les premiers lieutenants ſont faits capitaines, & les capitaines, ſoit en pied, ſoit en ſecond du régiment des gardes, ſont nommés majors. Je ne vois que la chancellerie de guerre qui gagnera à cet arrangement. On diſoit que le Roi veut payer ſes dettes perſonnelles (dont, par parenthеſe, on élude plus que jamais la liquidation,) avec le produit des patentes d'officiers; & les diplômes de comtes, de barons, de chambellans, &c.

On avoit préſenté au roi le projet de la capitation, comme une eſpece d'abonnement volontaire, au devant duquel le peuple iroit de lui-même. Mais, averti de la ſenſation qu'avoit occaſionné ce projet, ébranlé de la rumeur, échauffé par la lettre de M. Heinitz, il a dit à M. de Werder: *il ne faut pas ſe mêler de ce qu'on n'entend pas* (notez bien que c'eſt à ſon miniſtre des finances qu'il parle;) *il falloit conſulter Launay* (dans les liens d'une commiſſion.) M. de Werder s'eſt excuſé comme il a pu, en diſant que le plan n'étoit pas de lui (en effet il eſt de Beyer,) comme s'il ne ſe l'étoit pas approprié en l'approuvant.

Le directoire général, cette eſpece de conſeil d'état, où le Roi n'aſſiſte jamais, a projetté des

remontrances ſur l'inactivité humiliante dans laquelle on le tient; mais M. de Welner s'y eſt oppoſé, laiſſant entrevoir l'invincible répugnance de Sa Majeſté pour toute eſpece de conſeils. Elle naît de l'idée bizarre que ceux qui lui en donnent, ont ſans doute adopté le ſentiment de ſon oncle ſur ſa capacité. Il ne ſait pas qu'on ne hazarde de conſeiller, parmi les grands, que ceux qu'on eſtime.

En attendant, toujours même faveur aux illuminés, dont la conſpiration a été dénoncée par le grand perſonnage que je vous indiquai dans ma derniere au général Mœllendorf, intime ami du frere de mademoiſelle de Voſſ (homme eſtimé par ſon caractere moral, obſcur d'ailleurs, du moins juſqu'ici, mais qui probablement jouera bientôt un rôle,) afin qu'il effraie ſa ſœur, & par elle le maître, ſur les attentats d'une ſecte qui ſacrifiera qui elle ne dominera pas. Bieſter, le même qui a reçu tout au moins l'inſinuation d'épargner les viſionnaires, a, relativement à eux, un procès qu'il perdra, dit-on. Il a accuſé de catholiciſme un M. Starck, profeſſeur de Jena, perſonnage célebre par le don de perſuader autant que par l'eſprit & les connoiſſances; né Luthérien, miniſtre Luthérien, & profeſſant à découvert le catholiciſme. Il n'en intente pas moins une action criminelle à Bieſter pour l'avoir dit, & le ſomme de prouver ſa calomnieuſe aſſertion. Sous Frédéric II on n'auroit jamais entendu parler d'un ſemblable procès. Au reſte, le Starck a publié récemment un livre intitulé *Nicaiſe*, dans lequel il attaque la franc-

maçonnerie. Elle réplique par un ouvrage intitulé *anti-Nicaiſe*, où l'on trouve des lettres authenthiques de pluſieurs princes, entr'autres du prince Charles de Heſſe-Caſſel & du prince Ferdinand de Brunſwick, qui prouvent très-bien ce qu'on ſauroit quand on a cauſé avec lui, ne connût-on pas d'ailleurs ſes faiſeurs Bauer & Weſtfall, qu'un grand général ou plutôt un général renommé, peut être un bien petit homme.

Ses états de dépenſe ſont enfin dreſſés. Il en réſulte que le Roi pourra augmenter ſon tréſor de deux millions d'écus, & réſerver encore une ſomme aſſez conſidérable pour ſes plaiſirs ou ſes affections. On ſuppoſe au reſte dans ce calcul que la recette rendra, comme les années précédentes; ce qui eſt au moins douteux. Une opération paternelle eſt d'avoir déchargé les gens de la campagne du logement gratuit de la cavalerie, & de la néceſſité de fournir les fourrages à très-bas prix. Cette opération coûte au Roi deux cent ſoixante-dix mille écus annuels; mais elle étoit de premiere néceſſité; c'eſt une ſuite du plan Mœllendorf pour l'abolition du *verd*.

Les manuſcrits du feu Roi ont pour éditeur un M. Moulinès, dont je vous ai donné autrefois le ſignalement politique, & qui, littérairement parlant, eſt ſans goût, ſans tact, ſans connoiſſance approfondie de la langue; mais il eſt ami de Welner, de ce Welner à qui le Roi envoie le matin à ſept heures les lettres & requêtes de la veille, & qui va en rendre compte, ou plutôt en décider avec le Roi à quatre heures; car les

ministres reçoivent les ordres & ne donnent pas de conseils; de ce Welner qui a le bon esprit de refuser le titre de ministre, & qui ne veut être que directeur des bâtimens, mais dont toute la cour leche déja les traces. Ces manuscrits vont être imprimés en dix-huit volumes in-8°. Les deux morceaux les plus curieux sont *l'histoire de la guerre de sept ans* & *mémoires de mon temps*. Dans le premier écrit, Frédéric a plutôt raconté ce qu'il auroit dû faire, que ce qu'il a fait, & cela même est un trait de génie; il loue ou excuse à peu près tout le monde, & ne critique que lui.

Le marquis de Lucchesini, qui avoit été, non l'ami, non le favori de Frédéric, mais son écouteur, est très-piqué, sans le dire, du choix de Moulinès. Il a demandé un congé de six mois pour voyager chez lui, & sans doute ne reviendra pas. Comment n'a-t-il pas senti que sa considération personnelle devenoit immense, s'il eût quitté la Prusse huit jours après la mort du Roi, avec cette unique réponse à toutes les offres qui alors lui auroient été faites : „ Je „ n'ai ambitionné qu'une place que tous les „ Rois de la terre ne peuvent ni m'ôter ni me „ rendre : celle d'ami de Frédéric II?

On a donné deux successeurs au comte de Schulembourg; car le Roi de France a quatre ministres; il en faut vingt à celui de Prusse. L'un est M. de Moschwitz, homme de justice, dont on ne dit ni bien ni mal; l'autre est un comte de Schulembourg de Blumbert, beau-fils du comte Finch. Il a des connoissances, une am-

bition sombre & ardente, un caractere moral suspect; studieux, intelligent, appliqué, c'est assurément un sujet capable; mais on le soupçonne de manquer d'ordre, d'avoir plus de chaleur de tête que d'activité, plus d'idées à lui que de dextérité pour les amalgamer à celles des autres & les faire réussir: il n'a d'ailleurs aucun usage des affaires, & est absolument étranger aux spéculations de banque & de commerce, c'est-à-dire aux principales branches de son département.

1er. *P. S.* Le Roi, qui paie les dettes de son pere, a accordé vingt mille écus pour l'entretien & les menus plaisirs de ses deux fils ainés; leur maison est défrayée à part.

2^ee^. *P. S.* Je ne croyois pas être si bon prophete. Le frere de mademoiselle de Voss a la place du président de Moschwitz: c'est le pied à l'étrier.

Le cours sur Amsterdam est si extraordinairement haut, que nulle opération de finance ou de commerce n'expliquant cette crise, je ne doute pas que l'on n'y fasse des remises pour les dettes personnelles du Roi. C'est l'avis de Struensée, qui d'ailleurs ne sait rien de positif à cet égard.

LETTRE LIV.

8 *Décembre* 1786.

Vous pouvez compter que trois nuances forment le caractere du Roi: la fausseté, qu'il croit habileté ; un amour-propre irascible à la plus légere représentation ; le culte de l'or, qui chez lui n'est pas tant avarice que passion de posséder. Le premier de ces vices lui donne de la défiance, car qui trompe par système, croit toujours être trompé. Le second lui fait préférer les gens médiocres ou bas. Le dernier contribue à lui faire mener une vie obscure & solitaire qui renforce les deux autres. Violent dans son intérieur ; impénétrable en public ; au fond peu sensible à la gloire, & la faisant consister presque entiere à ne pas passer pour être gouverné ; rarement occupé de la politique extérieure. Militaire, par raison & non par goût ; inclinant pour les visionnaires, non d'après conviction, mais parce qu'il croit pénétrer par eux les consciences & sonder les cœurs... Voilà l'esquisse de l'homme.

Ses dettes seront payées avec les résidus des caisses. Il y avoit annuellement une somme assez considérable que le feu Roi ne faisoit pas entrer dans le trésor ; elle étoit destinée à lever de nouveaux régimens, ou à augmenter l'artillerie, ou aux réparations des forteresses. Or l'artillerie n'étoit pas augmentée, on ne levoit pas de régimens nouveaux, les forteresses n'étoient pas réparées, & l'argent s'accumuloit ; il est employé à la liquidation.

Les revenus font au-delà de vingt-fept millions d'écus, y compris la régie, ou environ cent huit millions de notre monnoie. L'armée coûte douze millions & demi d'écus ; l'état civil deux millions trois cent mille ; la maifon du Roi, de la Reine & des Princes, un million deux cent mille ; les penfions, cent trente mille. Je ne connois pas en détail toutes les autres dépenfes, mais quand on fait, par exemple, que la caiffe des légations n'abforbe que foixante-quinze mille écus, & que les fupplémens ne vont, l'un portant l'autre, qu'à vingt-cinq mille écus, (fur quoi je remarquerai que le même objet en Dannemark coûte trois millions d'écus ; en Ruffie, ce pays prefque étranger à la plus grande partie de l'Europe trois cent mille roubles), il eft aifé de comprendre que le réfultat de l'excédent annuel de la recette fur la dépenfe, eft d'environ trois millions & demi d'écus.

Les manufacturiers ont préfenté une requête, pour fupplier qu'on les avertit, fi l'on méditoit quelques changemens dans les privileges accordés par le feu Roi ou fes prédéceffeurs, afin qu'ils ne fuffent pas expofés à faire des approvifionnemens ou à contracter des marchés qu'ils ne pourroient pas remplir. Frédéric-Guillaume a répondu par fa parole d'honneur de ne rien changer encore à cet état de chofes.

J'ai déja dit que le Roi a voulu faire miniftre M. Welner. On affure que celui-ci a refufé. C'eft un coup de maître fous beaucoup de rapports, & il n'y perd rien ; car on vient de lui accorder une augmentation de trois mille écus, afin qu'il ait la même penfion

que les ministres d'état. Non-seulement le Roi est sans confiance pour ceux-ci, mais il affecte de ne jamais leur parler, si ce n'est au comte Finch, oncle de la bien-aimée, ou au comte d'Arnim, mêlé dans les négociations du mariage tant désiré, & trop étranger encore aux affaires pour être soupçonné d'un système. Passer pour en avoir un, sera du moins, pendant quelque temps, l'écueil du nouveau Schulembourg qui est au reste étayé d'un caractere très-fort & d'une ambition fort ardente pour le nouveau président, à qui l'on cherche déja des profondeurs de vue que probablement il n'eut jamais; je le crois peu propre à jouer un grand rôle.

Le sieur du Bosc devenu conseiller des finances & du commerce, voudroit bien aussi entrer en scene. Il a demandé d'être attaché à la régie, & l'a encore obtenu, mais sans une augmentation d'égard. Des spéculateurs joignent cet indice à quelques autres, pour en conclure quelque diminution dans le crédit de Bishopswerder son protecteur : cependant le parti des visionnaires ne fait plus que croître & embellir. A dire vrai, la multitude des concurrens pourra nuire aux individus. Un des membres les plus zélés (Dernthal) est arrivé récemment ; on n'a plus trouvé de places pour lui chez le Roi; mais on l'a mis, en attendant, chez la princesse Amélie, en qualité de maréchal de cour, avec la promesse de n'être pas oublié à la mort de cette princesse déja finie.

Un tableau qui peut avancer la connoissance du nouveau Souverain, est celui des gens dif-

tingués à sa cour. Un vieux comte (Lendorf) doux comme Philinte, serviable comme Bonneau, flatteur déhonté, rapporteur infidele & calomniateur au besoin. Un prince écolier (Holsteinbeck) fumant sa pipe, buvant de l'eau-de-vie, ne sachant jamais ce qu'il dit, disant toujours plus qu'il ne sait, incessamment prêt à courir à l'exercice, à la chasse, à l'église, au bordel, à souper chez un lieutenant, un laquais, ou la Bietz. Un autre prince (Frédéric de Brunswick) connu par les soins qu'il prit pour déshonorer sa sœur & sur-tout son beau-frere aujourd'hui Roi; libertin sous celui qu'on disoit athée; illuminé sous celui qu'on croit dévot, stipendiaire des loges maçoniques (il en reçoit annuellement six mille écus), déraisonnant par systême, & rendant, pour les secrets qu'il arrache, un amas de demies confidences, moitié inventées, moitié inutiles. Une espece de capitan insensé (Grothaus) qui a tout vu, tout eu, tout fait, tout connu, ami intime du prince de Galles, favori du Roi d'Angleterre, appellé par le congrès pour en être président, sous la condition de conquérir le Canada, maître à volonté du Cap de Bonne-Espérance, seul en mesure pour arranger les affaires de la Hollande, auteur, danseur, voltigeur, coureur, agronome, botaniste, médecin, chymiste, & par état lieutenant-colonel Prussien avec sept-cents écus d'appointemens. Un ministre (le comte d'Arnim) qui rêve au lieu de penser, sourit au lieu de répondre, discute au lieu de décider, regrette le soir la liberté qu'il a sacrifiée le matin, & voudroit être tout à la fois paresseux dans ses

terres & ministre en réputation. Un prince régnant (le duc de Weimar) qui se croit de l'esprit, parce qu'il rencontre des rebus; fin, parce qu'il fait semblant d'étouffer des saillies; philosophe, parce qu'il a trois poëtes à sa cour: maniere de héros, parce qu'il court à bride abbatue contre les loups & les sangliers. D'après de pareils favoris, jugez de l'homme.

Voulez-vous apprécier son goût par ses divertissemens ? Mardi est le grand jour où il a été goûter les plaisirs de l'esprit au spectacle Allemand. Il y a reçu en grande pompe un compliment dramatique, qui finit par ces mots: „ Que la bonne providence qui récompense „ tout, les grandes & bonnes actions, bénisse „ & conserve notre très-gracieux Roi, cet auguste pere du peuple, bénisse & conserve „ toute la maison Royale; bénisse & conserve „ nous tous. *Amen* „. Le Roi a été si vivement enchanté de cette tournure dramatique, qu'il a ajouté mille écus aux cinq mille qu'il donnoit à l'entrepreneur, & lui a fait présent de quatre lustres & de douze glaces, pour orner les loges. Des sarcasmes sans nombre sur le théâtre français ont accompagné cette générosité.

Graces militaires. Trois cents écus de pension au capitaine Colas, renfermé pendant vingt-huit ans dans la citadelle de Magdebourg. Grade de lieutenant-général à M. de Borck, gouverneur du Roi, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Graces de cour. Clef de chambellan, envoyée à cet extravagant baron de Bagge qui véritablement a remis cent louis à Bietz, & quarante à celui qui lui a présenté ce don de la munificence royale.

On a insinué à Sa Majesté qu'elle avoit mécontenté la bourgeoisie à son retour de la Prusse ; l'armée, depuis le premier jour de son regne ; le directoire général, en le rendant nul ; sa famille, en étant poli sans confiance ; les prêtres, par le projet d'un troisieme mariage ; les stipendiés, par la suppression de la régie du tabac ; la cour, par la confusion ou le retard des états de dépense ; & qu'ainsi il seroit peut-être imprudent, quant à présent, d'accepter la statue proposée par la ville de Kœnigsberg, dans un moment d'effervescence.

Voulez-vous un indice de ce que devient la considération extérieure? Les Polonois ont refusé passage aux chevaux de remonte, venans de l'Ukraine ; vous imaginez bien que ce refus n'a jamais eu lieu sous Fréderic II.

M. de Hertzberg a prétendu avoir reçu des lettres écrites en France contre lui, par le prince Henri. Il les a montrées au Roi qui n'a rien répondu. J'ai de la peine à croire qu'il n'y ait pas là une fraude quelconque. Je sais à quelles personnes le prince écrit en France ; &, indépendamment de toute bonne foi, M. de Hertzberg ne les intéresse assurément pas. Quoi qu'il en soit, on murmure que MM. de Hertzberg & de Blumenthal vont obtenir leur retraite ; que le dernier sera remplacé par M. de Voss, & le premier, qui s'est cru trop nécessaire pour être pris au mot, *par un homme qui étonnera tout le monde* (c'est à ce qu'on assure la phrase du Roi). Hertzberg a des connoissances de plubiciste & d'archiviste, parce qu'il a une mémoire prodigieuse ; il sait un peu

d'agriculture publique ; d'ailleurs violent, fougueux, plein de vanité, s'énonçant comme il conçoit, c'est-à-dire avec peine & confusion ; désireux & non capable de faire le bien qui donne de la réputation, vindicatif, plus que haineux, sujet aux préventions, & même alors aux tours d'adresse pour desservir ; sans dignité, sans séduction, sans moyens. Blumenthal est un caissier fidele, un ministre ignorant, ambitieux par réminiscence, & pour plaire à sa famille, plein de respect pour le trésor qu'il met fort au dessous de l'Etat, & d'indifférence pour le Roi qu'il a plus que négligé, lorsqu'il étoit prince de Prusse.

On a ôté un impôt sur la bierre qui rendoit cinq cents cinquante mille écus ; il sera suppléé, dit-on, par une augmentation sur les vins ; mais les vins sont déja trop chargés, & ne sauroient porter un tel surcroît. Les frais de cette partie de la régie se montent à vingt mille écus : soixante-neuf employés sont congédiés, & gardent leurs appointemens jusqu'à ce qu'ils soient remplacés.

1. *P. S.* Le comte de Tottleben (Saxon) nommé major dans le régiment d'Eben, y a été précédé par une lettre qui porte qu'on l'y envoie pour *apprendre le service.* L'équivoque est plus sensible en allemand qu'en françois. Le régiment a écrit en corps au Roi, *si c'est pour nous instruire qu'on nous envoie M. de Tottleben, nous n'avons pas mérité, & nous n'endurerons pas cette humiliation ; si c'est pour s'instruire, il ne peut pas servir comme major.* Les uns prétendent que l'affaire est déja arrangée ; les autres qu'elle aura des suites.

Le capitaine Forcade, qui étoit autrefois un favori du prince de Prusse, ayant été rappellé, il y a un mois, au souvenir du Roi, celui-ci lui a dit: *Qu'il m'écrive ce qu'il désire.* Forcade a demandé le bonheur d'être à sa suite; le Roi a répondu: *je n'ai pas besoin d'officiers inutiles; ils ne servent qu'à faire de la poussiere.*

2°. *P. S.* Je vous ai envoyé, le dernier courrier, quelques combinaisons monétaires sur la Pologne; en voici de plus absurdes encore relativement au Dannemarck.

Le Dannemarck a adopté, suivant sa loi, le titre de ses monnoies à 11 $\frac{1}{3}$ écu pour le marc fin de Cologne, & paie cependant depuis plusieurs années le marc fin 13 jusqu'à 14 écus; donc il n'existe en Dannemarck aucune piece de monnoie d'argent, & toutes les affaires se traitent en notes de banque, dont la valeur n'est jamais à réaliser.

Lorsque le mal commença à paroître, Schimmelman voulut y remédier; il fit frapper des écus especes, dont 9 $\frac{1}{4}$ pieces contenoient un marc fin, & calcula qu'un écu espece faisoit autant qu'un écu 9 $\frac{37}{100}$ sols courans *lubs*; le fait eût été certain, si l'argent courant avoit existé à 11 $\frac{1}{3}$ pour marc; comme il ne s'en trouvoit point, chacun prenoit volontiers les écus especes à un écu 9 sols courans; mais personne ne voulant donner un écu espece, pour l'écu 9 sols courans, il en résulta que tous ces beaux écus especes furent fondus.

Actuellement que le mal est très-grand, on veut répéter cette même opération de la maniere suivante.

1°. On frappe des écus especes, d'un marc fin 9 ¼ piece.

2°. On crée des notes de banque qui doivent représenter les écus especes, & qui doivent être réalisées en especes.

3°. On veut fixer par une ordonnance la valeur de ces écus especes en courant; & comme on n'a pu se tirer d'affaire au taux de l'écu 9 sols, on a l'intention de hausser le prix.

Si donc le courant actuel du Dannemarck, c'est-à-dire, les notes de banque n'ont point de valeur réelle, mais que leur valeur consiste dans la balance de paiement de ce royaume, suivant qu'elle est pour ou contre le Dannemarck, cette opération est aussi absurde que la précédente; car si la banque donne ses especes contre la valeur idéale du courant, elle se défait de ses écus especes, lesquels passent au creuset, & l'ancienne confusion demeure telle qu'elle a existé, ou devient peut-être encore plus extravagante par la nouvelle création des notes de banque en especes, qui ne pourront également pas être réalisées en peu de mois.

4°. *P. S.* Le nouvel établissement de la banque d'espece paroit encore obscur. On veut frapper 1,400,000 écus en especes, pour lesquels l'argent doit être à Altona.

Il y a eu de grands débats dans le conseil d'état entre le prince d'Augustembourg & le ministre d'état, Rosencrantz; le premier veut que l'espece soit frappée à Altona, & le dernier en demande la fabrication à Coppenhague. On dit que le ministre veut pour ce sujet donner sa démission.

Il

Il doit être créé des notes de banque pour la valeur de ce 1.400,000 écus. Cette banque doit échanger les vieilles notes de banque Danoises, contre ces nouvelles notes de banque, suivant un taux déterminé.

Si ce taux, comme il est vraisemblable, se trouve au dessous du cours de change, ce seroit un joli jeu d'acheter actuellement des notes de banque pour les convertir ensuite en especes.

LETTRE LV.

Du 12 Décembre 1786.

LA véritable raison pour laquelle le duc de Weimar est si fêté, c'est qu'il s'est chargé de faire agréer à la Reine le mariage de mademoiselle de Voss. La Reine en rit & dit ; "On aura mon con„ sentement, mais on ne l'aura pas pour rien, & „ même il coûtera cher". En effet on paie ses dettes, qui passent cent mille écus, & je crois qu'elle ne se bornera pas là. Pendant que le Roi de Prusse dirige toutes ses pensées vers ce mariage, il me paroît clair que l'Empereur, s'il est capable d'un plan raisonnable, convoite deux femmes, la Baviere & la Silésie ; oui, la Silésie ! car je ne pense pas que tous les mouvemens du Danube soient autre chose que le domino de cette mascarade ; mais ce n'est pas là où il commencera. Tout me démontre (& croyez que je commence à connoître cette partie de l'Allemagne) qu'il se tien-

dra ſur la défenſive du côté de la Pruſſe, & la laiſſera s'épuiſer en efforts, tandis qu'il pouſſera librement du côté de la Baviere: ce n'eſt probablement qu'après cette immenſe acquiſition qu'il s'occupera des moyens de ravoir la Siléſie.

Je dis qu'il pouſſera ſa pointe librement; car, de bonne foi, que ferons-nous? Omettons les cent mille & une raiſons d'inaction ou d'impuiſſance que je pourrois alléguer, & ſuppoſons-nous agiſſans, nous prendrons les Pays-Bas, & lui la Baviere; le Milanez, & lui l'Etat de Veniſe. Quoi de tout cela ſauvera la Siléſie? Et bientôt après la puiſſance Pruſſienne.... Les fautes de tous ſes voiſins la ſauveront. Il croulera, ce grand édifice de féerie; il croulera, ou ſon gouvernement ſubira une révolution!

Au reſte, le Roi paroît fort tranquille ſur les futurs contingens. Il fait bâtir près du nouveau Sans-Souci, ou plutôt réparer & meubler une jolie maiſon qui appartenoit autrefois à milord Maréchal. Elle eſt deſtinée à mademoiſelle de Voſſ. La princeſſe de Brunſwick a demandé une maiſon à Potsdam; le Roi lui donne celle qu'il habitoit comme Prince Royal, & la fait meubler à ſes frais. Il eſt clair que cette princeſſe moribonde, criblée de la maladie de David, & conſumée d'ennui, ſera la dame d'honneur de mademoiſelle de Voſſ.

D'un autre côté, on a payé les dettes de la Reine douairiere, de la Reine régnante, du Prince Royal devenu Roi, de quelques complaiſans & complaiſantes; & ſi l'on ajoute à ces ſommes les penſions données, les maiſons montées, les charges recréées, cela ne laiſſe pas que d'aller haut.

Voilà comme on peut être prodigue ſans ſe montrer généreux ! Ajoutez à cet article que le Roi a donné à MM. de Blumenthal, de Gaudi & de Heinitz, miniſtres d'Etat, chacun un bailliage. C'eſt une maniere de faire un préſent d'un millier de louis. A propos du dernier de ces miniſtres, le Roi a répondu à pluſieurs employés au département des mines, qui ſe ſont plaints de paſſe-droits, que dorénavant il n'y aura plus de rang d'ancienneté.

Il a terminé l'affaire du duc de Mecklenbourg, avec quelques légeres modifications.

Il a reçu à miracles le général comte de Kalckreuth, celui qui a été l'aide-de-camp & le principal faiſeur du prince Henri, qui s'eſt brouillé avec lui à outrance pour la princeſſe, & que Frédéric II tenoit éloigné pour ne pas trop rompre en viſiere à ſon frere. C'eſt un homme de très-grand mérite & un officier de premiere ligne ; mais l'affectation avec laquelle le Roi l'a diſtingué, me paroit dirigée contre ſon oncle. Peut-être y entre-t-il auſſi de l'envie de ſe raccommoder avec l'armée. Mais ſi M. de Brühl perſiſte à prendre non-ſeulement ſon grade qui lui eſt accordé, mais ſon rang d'ancienneté qui recule tous les généraux, & Mœllendorf à la tête, je crois que le mécontentement eſt irrémédiable. Tout cela eſt à peu près égal pendant la paix, & peut-être même cela le ſeroit-il d'ici à un an à la guerre ; mais dans un plus long eſpace de tems, on recueillera ce qu'on a ſemé. C'eſt un étrange calcul que de mécontenter une excellente armée, par des faveurs & des diſtinctions militaires, pour une race d'hommes toujours ſi médiocre à la guerre. . .

. . . .

. . . . Aussi n'ai-je pas prétendu dire qu'il n'y eut pas quelques officiers braves & intelligens au service de Saxe. Il en est deux fort distingués, par exemple, M. Thielcke, capitaine d'artillerie, que Frédéric a voulu & n'a pas pu attirer, en lui offrant une place de lieutenant-colonel, & deux mille écus d'appointemens ; & le comte de Bellegarde qui passe pour un des plus habiles officiers du monde. Mais ce ne sont pas ceux-là qu'on attire : on n'a consulté jusqu'ici dans toutes les préférences saxones, que le noble mérite du dévouement à la secte, ou la recommandation de Bishopswerder.

P. S. *J'ai oublié de vous dire que M. d'Est** avoit, à ma priere, adressé à M. de Vergennes la proposition d'appeller M. de la Grange. Il sera bien digne de M. de Calonne de lever les difficultés d'argent que ne manquera pas de faire M. de Br**.*

LETTRE LVI.

Du 16 *Décembre* 1786.

LA faveur du général comte de Kalkreuth continue. C'est un objet d'observation, car si elle est durable, si l'on tire parti de cet homme profondément habile, si on lui destine quelque place importante, le Roi n'est donc pas ennemi de l'esprit ; il n'est donc pas jaloux de toute réputation ; il ne prétend donc pas éloigner tout homme d'un mérite constaté. Les visionnaires n'ont donc pas

le privilege exclusif de sa faveur & de sa confiance. Toutes ces inductions sont je crois au moins prématurées ; & bien que Kalkreuth ait été jusqu'ici le seul officier de l'armée aussi distingué, bien que lui-même en ait conçu des espérances, bien qu'il soit en premiere ligne, Mœllendorf s'étant mis à la tête des frondeurs, ce que ne lui pardonnera pas le Roi ; Pritwitz n'étant qu'un soldat brave & inconsidéré, ridicule écho de Moellendorf; Anhalt un insensé ; Gaudi à peu près impuissant par sa grosseur, & terni d'ailleurs par son défaut de valeur personnelle qui avoit fait dire à Fréderic II : *c'est un bon professeur ; mais lorsqu'il faut que les enfans répétent la leçon, il ne s'y trouve jamais ;* ses autres émules, trop jeunes & trop peu expérimentés pour être ses rivaux ; malgré tout cela, dis-je, j'ai peine à croire que le principal ressort des distinctions du Roi, n'ait pas été l'envie d'humilier le prince Henri. Du moins je suis lié avec Kalkreuth que j'ai passablement conquis aux revues de Magdebourg ; j'ai lieu de croire que je sais tout ce qui s'est passé entre le Roi & lui ; & je n'y vois non-seulement rien de concluant, mais rien qui promette beaucoup.

Le Roi maintient sa capitation. Elle sera fixée, dit-on, suivant le tarif suivant. Un lieutenant-général ou un ministre, ou veuve d'iceux, douze écus ou environ, quarante-huit livres de notre monnoie ; un général-major, ou un conseiller privé, dix écus ; un chambellan, ou colonel, huit ; un gentilhomme, six ; un paysan possessionné dans les bons cantons, trois ; un demi paysan (le paysan possessionné à trente arpens ; le demi paysan, dix), un écu douze gros ; dans les con-

trées pauvres, un payfan, deux écus; le demi payfan, un. Le café ne paiera déformais qu'un gros la livre, & le tabac autant. Au refte, le directoire général a reçu à cet égard un mémoire fi fort de chofes, que, bien qu'anonyme, la lecture légale en a été faite; après quoi il a été *protocolé* pour être envoyé à l'adminiftration du tabac, afin d'en vérifier certains faits. Cette démarche a paru fi hardie, que quatre miniftres feulement ont figné le protocole, MM. de Hertzberg, Arnim, Heinitz & Schulembourg de Blumberg.

Les marchands députés de la ville de Koenigfberg ont écrit que fi le fel demeuroit entre les mains de la compagnie maritime, il étoit inutile qu'ils vinffent à Berlin; car ils ne pourroient que porter des doléances, fans favoir que propofer: on affure, en conféquence, que la fociété maritime perdra le monopole du fel. Cette nouvelle eft au moins très-prématurée. C'eft un article bien important que celui des fels, & Struenfée, qui a employé tout fon talent à fe l'affurer, y a fi parfaitement réuffi, qu'il débite jufqu'à cinq milliers de lafts de fel (vingt-huit muids font neuf lafts).

. . . .

Encore une fois, comment, fi l'on ôte à la fociété maritime fes plus fructueux monopoles, donnera-t-elle le dix pour cent d'un capital de douze cents mille écus? Quand un édifice dont le faîte eft fi haut & la bafe fi étroite fe trouve élevé, il faut, avant que d'en démolir une partie, bien avifer aux étais que l'on s'eft ménagés. Au refte, le Roi a déclaré qu'il rendroit tout le commerce parfaitement libre, fi l'on trouvoit une

maniere de ne lui faire perdre aucun revenu. Ne voilà-t-il pas un plaisant bienfait? Je crois entendre dire à un homme couvert d'ulceres, " je consens à recouvrer la santé, pourvu que vous ne m'appliquiez aucun remede, & que vous ne m'astreigniez à aucun régime ".

C'est une magnificence à peu près pareille que celle qui rendra la liberté aux marchandises de France, en leur faisant payer de très-gros droits, dont le produit sera appliqué à l'encouragement des manufactures que l'on croira susceptibles de rivaliser avec les étrangers. J'ignore si le Roi croit accorder par-là un grand bienfait au commerce; mais je sais que d'un bout de l'Europe à l'autre, la contrebande est devenue un simple commerce d'assurance, à plus ou moins modique prix, selon les circonstances locales, & qu'ainsi un gros droit équivaut à une prohibition.

Le Roi a ordonné un dénombrement de ses sujets, non-seulement pour connoître leur nombre, mais leur âge & leur sexe. C'est probablement sur ce dénombrement que porteront les changemens projettés dans le militaire; mais on sait combien dans tous les pays du monde les dénombremens sont fautifs. Une opération tout autrement délicate & qui suppose un plan général & une grande fermeté, c'est celle d'imposer les terres nobles. On commence à en laisser transpirer le projet, & les conseillers provinciaux ont reçu ordre de donner des éclaircissemens qui paroissent tendre à ce but; je croirai à une telle révolution quand je la verrai.

Les faits isolés sont moins importans pour vous que la connoissance intime de celui qui gouverne.

Tous les caracteres de foiblesse se réunissent à ceux que je vous ai décrits tant de fois. Déjà l'on emploie l'espionnage, on accueille les délateurs, on se courrouce contre les désapprobateurs, on éloigne, on repousse les hommes vrais. Les femmes seules conservent le droit de tout dire. Il y avoit derniérement un concert particulier où assistoit, derriere un paravent, sa Henck ou Riez; (vous savez que c'est une seule & même personne). On entend du bruit à la porte; un valet-de chambre l'entr'ouvre: il y trouve la princesse Frédérique de Prusse, & mademoiselle de Voss. La premiere fait signe de ne rien dire; le valet-de-chambre désobéit; à l'instant le Roi se leve & fait entrer les deux dames. Quelques minutes après, on entend assez de bruit derriere le paravent. Le Roi paroît embarrassé. Mll. de Voss demande ce que c'est: son royal amant répond: *ce sont mes gens*. Cependant les deux dames avoient quitté le jeu de la Reine pour cette belle équipée. Le Roi en plaisantoit le lendemain devant une dame du palais, qui dit: *la chose est vraie, Sire; mais il seroit à désirer qu'elle ne le fut pas.* Une autre lui disoit l'autre jour à table: *mais, Sire, pourquoi donc ouvre-t-on toutes les lettres à la poste? Cela est très-ridicule & très-odieux.*

On lui disoit encore que la comédie allemande qu'il protége beaucoup, n'étoit pas bonne. " D'ac„ cord, a-t-il répondu; mais cela vaut mieux „ qu'un spectacle françois qui rempliroit Berlin de „ coquines, & corromproit les mœurs ". Vous conclurez de-là sans doute que les comédiennes Allemandes sont des Lucreces, & sur-tout vous admirerez la morale de protecteur des mœurs.

qui va ſouper dans la maiſon de ſon ancienne maîtreſſe, avec trois femmes, & fait de ſa fille une complaiſante.

Il ne s'occupe pas plus de politique extérieure que s'il ne pouvoit lui ſurvenir aucun orage. Il parle avec éloge de l'Empereur; des François, toujours en ricanant; des Anglois, avec reſpect. Le fait eſt que cet homme paroît rien, moins que rien, & j'ai peur qu'on ne s'exagere les diverſions qu'on peut faire en ſa faveur. Je noterai à ce propos que le duc de Deux Ponts nous échappe, mais il ſe reſſerre à la ligue Germanique, qui eſt tellement exaltée, qu'elle croit en vérité pouvoir ſe paſſer de nous. Dieu ſait ſous l'étendard de quel chef ils ont acquis cette préſomption!

Une anecdote dont vous ne ſentirez pas toute la force, faute de connoître le pays, eſt pour moi vraiment prophétique. Le prince Ferdinand a touché les cinquante mille écus qui lui revenoient par le teſtament du Roi, ſur une ſimple ordonnance de Welner, conçue ainſi: " Sa Majeſté m'a „ donné ordre de bouche de faire compter à Votre „ Alteſſe Royale cinquante mille écus qui ſeront „ payés à elle ou à ſon ordre, ſur telle caiſſe, „ à vue de ce mandat. WELNER. " Un acquit comptant de cinquante mille écus, ſigné d'un autre que du Roi, eſt une monſtruoſité dans l'ordre politique Pruſſien!

Soyez béni ſi vous faites la banque, car c'eſt la ſeule reſſource de finance qui ne ſoit pas horriblement onéreuſe; c'eſt la ſeule machine à argent qui fera recevoir au lieu d'emprunter difficilement & chérement; c'eſt le ſeul pilotis ſur lequel le miniſtre des finances puiſſe, dans les circonſtan-

ces actuelles, baser son existence. Struensée, qui est plus sur ses étriers que jamais, parce qu'il faut bien qu'il soit le professeur du nouveau ministre, me charge de vous dire que probablement le Roi acquerra pour plusieurs millions d'actions, si on veut envoyer à lui Struensée une note sur l'organisation de la banque, d'après laquelle il puisse faire son rapport & sa proposition.

A propos de Struensée, avec qui je suis tous les jours plus lié, il me charge de vous dire que le changement à Paris de la commandite pour l'extraction des piastres fera vigoureusement baisser votre change, & voici son raisonnement pour le prouver.

„ Les représentations de la banque de Saint „ Charles, pour conserver les fournitures de la „ cour, sur le pied d'une commission de dix pour „ cent, ont échoué entiérement. Elle n'a pu les „ conserver que sur le pied d'une entreprise, & „ aux conditions proposées par les *gremios*, c'est-„ à-dire à un intérêt de six pour cent pour l'avan-„ ce des fonds.

„ Cette même banque vient de changer de „ commandite à Paris, pour l'extraction des „ piastres; elle a substitué la maison le Normand „ à celle de le Couteulx. Comme la premiere ne „ jouit pas encore d'un crédit aussi étendu que „ cette derniere, bien des gens prévoient que la „ banque Espagnole sera dans la nécessité d'y ver-„ ser plus de fonds.

„ En attendant, celle-ci s'est trouvée dans une „ détresse extrême. Voulant liquider ses comptes „ avec la maison le Couteulx & d'autres maisons

„ de France, elle avoit besoin d'une somme de
„ trois millions de livres de France. Pour y satis-
„ faire, elle s'est adressée au gouvernement, &
„ a réclamé soixante millions de réaux qui lui
„ étoient dûs. Celui-ci ayant décliné sous différens
„ prétextes de payer, la banque a déclaré qu'elle
„ se trouvoit insolvable, & qu'elle alloit rendre
„ sa situation publique. Ce moyen a eu son effet;
„ le gouvernement est venu à son secours, & il
„ a donné des assignations pour vingt millions
„ de réaux, payables chaque année."

LETTRE LVII.

Du 29 Décembre 1789.

Le spectacle que le prince Henri avoit promis de donner les lundi, a été enfin représenté hier au soir pour la premiere fois. Le Roi y est venu, contre l'attente du Prince, & s'y est beaucoup amusé. Je l'ai fort observé, comme vous pouvez croire. C'est incontestablement la coupe de Circé qu'il faut lui présenter pour le séduire, mais plutôt remplie de bierre que de tokai. Une remarque assez curieuse, c'est que le prince Henri s'amusoit pour son compte personnel, & n'avoit pas la plus légere distraction, soit d'attention, soit de politique. Tous les ministres diplomatiques y étoient, mais j'y ai soupé seul d'étrangers; & le Roi qui, en tout, le spectacle fini, a été fort guindé, si ce n'est lorsque les *gueulées*

du prince Frédéric de Brunswick lui ont arraché un éclat de rire, m'a fait une mine plus que froide. On l'échauffe sans cesse de propos que l'on me prête, & mes liaisons les plus simples lui sont présentées comme offensives pour lui. Certes j'en suis tout consolé. Je ne le note que pour décrire au juste & sans charlatanisme mon état de situation.

Il est vrai que M. de Hertzberg a pensé quitter sa place: en voici l'occasion. Il avoit annoncé l'arrangement promis au duc de Mecklenbourg, & cependant rien ne s'expédioit. Impatienté, & l'impatience est chez lui toujours brutale, il dit un jour au directoire général: " Messieurs, il „ faut aller plus vite; ce n'est pas ainsi que les „ affaires s'expédient. Cet Etat ne peut marcher „ qu'avec de l'activité. " On a rendu compte au Roi de cette apostrophe véhémente; il a vivement grondé son ministre, qui lui a mis le marché à la main. M. de Blumenthal a raccommodé les choses, dit-on.

A propos du duc de Mecklenbourg, le Roi, en recevant ses remerciemens sur la restitution de ses bailliages, lui a dit: *Je n'ai fait que mon devoir; lisez la devise de mon ordre, suum cuique.* (Les Polonois avoient mis au-dessous, sur le poteau des limites, *rapuit.* Je doute que Frédéric-Guillaume donne jamais lieu à une pareille épigramme.)

Un fait très-remarquable au reste pour l'histoire du cœur humain, c'est qu'à propos de divers retranchemens faits à ce duc, sur tout ce qui lui avoit été promis, quelqu'un représentant au Roi qu'il ne seroit pas content, *eh bien!* a dit

celui-ci, *il faut lui donner encore le cordon jaune*; & en effet on le lui a donné hier. De ce moment le glorieux duc a trouvé parfaitement bien l'arrangement des bailliages, & c'eſt en conſéquence qu'il a remercié.

Voulez-vous prendre une idée aſſez juſte de la maniere de vivre dans ce noble tripot appellé *la Cour de Berlin*: Faites quelque attention aux traits ſuivans, & ſongez que j'en pourrois accumuler quatre cent de cette eſpece. — La princeſſe Frédérique de Pruſſe a dix-neuf ans; ſon appartement eſt ouvert à onze heures du matin. Les ducs de Weimar, de Holſtein, de Mecklenbourg, tous libertins mal élevés, y entrent & en ſortent deux ou trois fois dans la matinée. — Le duc de Mecklenbourg racontoit je ne ſais quoi au Roi. Le prince de Brunſwick marche aſſez gauchement ſur le pied à un témoin, pour lui faire appercevoir ce qu'il croyoit ridicule. Le duc s'interrompt. „ Je crois, Monſieur, que vous vous „ moquez de moi; — & il continue ſon diſ„ cours au Roi; puis il s'interrompt encore. — „ Je connois, Monſieur, depuis long-temps, vo„ tre langue de vipere. Dites devant moi ce que „ vous avez à dire de moi, je répondrai; " autres propos interrompus; puis .... „ lorſque je „ ſerai parti, Sire, le Prince m'habillera joliment. „ Je prie Votre Majeſté de ſe rappeller de ce „ qu'elle vient d'entendre. " Ce même prince Frédéric eſt, comme je vous l'ai tant répété, un chef d'illuminés. Il en diſoit des horreurs au baron de Knyphauſen. „ Mais, Monſeigneur, lui „ répond celui-ci, vous paſſez pour le Pape de „ cette égliſe. — Cela eſt faux. — J'ai trop bonne

„ opinion de vôtre altesse, pour la croire d'une „ secte qu'elle désavoue ; ainsi je lui promets de „ dire par-tout qu'elle méprise trop les illuminés, „ pour en être, & cela rétablira sa réputation... Le Prince bat la campagne & détourne les chiens. — Un courtisan, un grand maréchal d'une cour demande une place promise à cinq aspirans, je lui dis : *mais si l'on a des engagemens ? — Cela ne fait rien aujourd'hui*, reprend-il gravement ; *on commence depuis un mois à ne plus tenir les paroles données.* — M. Welner, véritable auteur de la disgrace de M. de Schulembourg, va le voir, le plaint & lui dit : „ vous avez trop de „ mérite pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis :.. „ moi, Monseigneur, dit l'ex-ministre, je ne m'en „ connois que trois : le prince Frédéric, parce „ que je n'ai pas voulu placer son chasseur ; M. „ de Bishopswerder, parce que j'ai renvoyé un „ de ses protégés ; & vous, je ne sais pourquoi"... Welner se met à pleurer, & lui jure que la calomnie s'acharne contre lui de toutes parts. „ Les „ pleurs, lui dit M. de Schulembourg, ne con- „ viennent pas entre hommes, & je ne puis „ vous en remercier..... " En un mot, tout est descendu au petit, comme tout étoit monté au grand...

On assure que l'on rend la liberté du commerce du sel & de la cire aux marchands de Prusse. Je ne puis pas vérifier ce fait aujourd'hui, Struensée sera trop occupé pour son courrier ; mais si cela est, la société maritime qui perd en même temps le café, le tabac, & probablement le bois, ne peut pas soutenir plus long-temps un fardeau de dix-huit pour cent au moins, qu'aucun commerce

suivi ne donne, & que M. de Schulembourg n'a probablement soulevé lui-même avec des priviléges exclusifs si fructueux, qu'en brouillant les caisses; de sorte que les bénéfices d'un objet couvroient le déficit de l'autre.

Quant aux manufactures de soie que l'on parle de jetter à bas, je n'y vois pas le plus léger inconvénient. La gratification annuelle de quarante mille rixdallers (ou cent cinquante mille livres) répandue sur les entrepreneurs de Berlin, jointe à la prohibition des marchandises étrangeres, ne leur suffira jamais pour soutenir la concurrence; & comme je vous l'ai expliqué ailleurs, les manufacturiers eux-mêmes font la contrebande, laquelle fournit plus d'un tiers des étoffes consommées même dans le pays; car il est aisé de comprendre qu'on préfere les étoffes plus belles, moins claires & meilleures, à celles que le monopole veut contraindre d'acheter. Ce n'est pas que les matieres premieres coûtent plus cher au Berlinois qu'au Lyonnois. Il les tire de la même source, & ne paie point le six pour cent d'entrée auquel le Lyonnois est assujetti. D'un autre côté, l'ouvrier Allemand travaille avec plus d'attention que l'ouvrier François, & sa main-d'œuvre n'est guere plus chere que celle du Lyonnois: celui-ci reçoit seize sols de façon pour une aune de taffetas, de celui-là dix-sept sols six deniers pour une pareille longueur de même étoffe, ce qui fait à peine un & demi pour cent sur prix de l'étoffe évaluée à cinq livres l'aune de France. Le manufacturier de Berlin a de plus, par une foule de combinaisons locales de commerce que j'ai sévérement calculées, un avan-

tage de trente pour cent sur le manufacturier de Lyon à la foire de Frankfort sur l'Oder; & cependant il ne peut soutenir la concurrence, soit par la faute du gouvernement, soit par celle de l'ouvrier indigene, ou de l'entrepreneur ignorant. A quoi donc servent ces atteliers ruineux? car enfin il n'y a pas moins de mille six cent cinquante métiers, tant à Berlin qu'à Potsdam, Francfort & Kœpnic. Mais il s'en faut bien que le produit de ces métiers équivaille au produit d'un même nombre de métiers à Lyon. Un ouvrier Berlinois fait tout au plus annuellement les deux tiers de l'ouvrage que fait l'ouvrier Lyonnois. Sur ces 1650 métiers, on peut en compter environ 1200 de taffetas, étoffes brochées, velours &c.: le reste appartient aux fabriques de gazes, qui produisent annuellement environ 980000 aunes de Berlin (l'aune de France est un trois quarts de celle de Berlin.) Les 1200 métiers d'étoffes ne produisent environ que 960000 aunes, ce qui fait en tout 1940000 aunes. Tous les métiers réunis consomment environ 114000 livres de soie grége à 16 onces la livre (vous savez que 76000 livres pesant d'étoffes emportent 114000 livres pesant de soie brute.) Il se fabrique encore à Berlin 28000 paires de bas de soie, ce qui consomme environ 5000 liv. de soie grége. C'est principalement à fabriquer des bas qu'on emploie la soie du pays, qui est réellement d'une qualité supérieure à celle du Levant; mais dans les états Prussiens on connoît si peu l'art de la filer, qu'elle ne peut être employée que difficilement dans les étoffes. Au reste, les fabricans de bas

s'en

s'en servent avec d'autant plus d'avantage, qu'étant à bon marché, & d'une qualité forte, elle forme des bas qui méritent la préférence sur ceux de Nismes & de Lyon, attendu que dans ces villes on ne se sert que de soie de rebut pour cet objet. On fait annuellement dans les états Prussiens de huit à douze mille livres de soie; & il s'y trouve assez de mûriers pour en faire trente mille livres. Il n'y a pas là de quoi établir une concurrence redoutable au Roi de Sardaigne.

La commission a écrit à de Launay qu'elle n'avoit plus rien à lui demander; en conséquence il s'est adressé au Roi pour avoir la permission de partir, & le Roi lui a répondu: „ Je vous „ ai dit de demeurer ici jusqu'à la fin de la „ commission. „ Il y a là de part ou d'autre astuce ou tyrannie.

LETTRE LVIII.

Du 23 Décembre 1786.

MADEMOISELLE Hencke ou madame Rietz, comme on voudra la nommer, a demandé au Roi de vouloir bien enfin fixer son sort, & de lui donner une terre où elle pût se retirer. Le Roi lui a offert une maison de campagne à quelques lieues de Potsdam: refus décidé de la belle; & le Roi à son tour ne veut pas entendre parler de la terre. Il est difficile de dire quel incident produira ce conflit de cupidité & d'avarice. En attendant, la pastorale continue dans

toute sa force, on a donné plusieurs fois *Inés de Castro* au théatre allemand (d'après la piece angloise, & non d'après la nôtre.) Au quatrieme acte le Prince répete avec ardeur tous les sermens de fidélité à la dame d'honneur. C'est à chaque représentation le moment qu'a choisi la Reine pour quitter le spectacle. Est-ce l'effet du hazard? Est-ce intention marquée? C'est ce qu'on ne peut déterminer d'après le caractere turbulent & versatile, mais non pas très-foible de cette Princesse.

Lorsque son beaufrere, le duc de Weimar, est arrivé, le Roi lui a fait l'accueil le plus gracieux, & peu-à-peu il se réfroidit jusqu'à la glace. On conjecture qu'il a mis de la tiédeur ou de la mal-adresse dans sa négociation avec la Reine au sujet du mariage, lequel, au reste, n'est rien moins que décidé. On achete à Potsdam deux maisons de particuliers; on les meuble avec toute sorte de magnificence. A quoi bon, si l'on doit épouser? Ne peut-on pas loger sa femme dans son château? Notez, à propos de ces arrangemens, que le Roi envoie en France un sieur Paris, son valet-de-chambre, pour y payer ses dettes & y faire les emplettes nécessaires à ces maisons nouvellement acquises & consacrées à l'amour.

Au reste, la famille de mademoiselle de Voss, qui la pressoit il y a quatre mois de partir, & d'aller épouser, en Silésie, un gentilhomme qui la demandoit, est aujourd'hui la premiere à dire que l'hymen royal projetté seroit ridicule, & même absurde. En effet, les suites peuvent en être fort dangereuses: car si le dégoût suc-

cédoit à la jouissance (ce qui s'est vu quelquefois,) mademoiselle de Voss partiroit avec une pension ; au lieu que dans sa qualité de favorite, elle peut faire rapidement sa fortune, celle de sa famille, & du bien à ses créatures.

Quoi qu'il en soit, c'est à projetter des bergeries pour le séjour de Potsdam que se passe le temps, & l'on pourroit adresser, sinon comme la Hire à Charles VII, ces mots „ *Je dis, Sire,* „ *qu'il est impossible de perdre un royaume plus* „ *gaiement* ; du moins ceux-ci : *il est impossible de le risquer plus tendrement.* Mais quelque tranquillité qu'on affecte, il est des démarches & des projets qui, sans alarmer, car le Roi certainement est valeureux, occupent. Le voyage de l'Empereur à Cherson, la déclaration très-brusque & très-formelle de la Russie à la Ville de Dantzig, le camp de quatre-vingt mille hommes projetté en Boheme pour amuser le Roi de Naples, sont au moins des objets de distraction, si ce n'est d'observation : on doute d'ailleurs que l'impératrice aille en Crimée, Potemkin ne voulant pas la rendre témoin de l'incroyable misere du peuple & de l'armée, dans ce jardin nouvellement acquis.

Le découragement du ministere de Berlin va toujours en croissant. Depuis deux mois le Roi n'a pas travaillé avec un seul ministre. Cela augmente leur torpeur & leur pusillanimité. La décadence de M. de Hertzberg s'achemine, & celle de M. de Werder commence. Le Roi s'étourdit sur tout cela ; jamais on ne porta plus loin la manie de regner par soi-même, sans rien

faire. On parle de ſubſtituer une taxe ſur les maiſons, à la capitation ; je commence à croire que ni l'un ni l'autre de ces impôts n'aura lieu. On veut ſe rétracter avec honneur, s'il eſt poſſible, & les avis des préſidens de province en fourniront le prétexte. Il eſt d'autant plus extraordinaire que l'on ſe ſoit acharné à cette capitation, que ſous le Roi Frédéric-Guillaume I. on en fit l'eſſai, & qu'il fallut y renoncer dès la ſeconde année.

L'armée Pruſſienne fait une nouvelle acquiſition, dans le genre de celles dont on l'enrichit depuis quatre mois : c'eſt le prince Eugene de Wirtemberg. Il a commencé par un libertinage exceſſif; il s'eſt diſtingué enſuite dans le métier de *caporal ſchlag*, & en portant la ſévérité de la diſcipline juſqu'à la férocité. Tout cela ne lui faiſoit pas une grande réputation : il fut à Paris, & ſe précipita dans le baquet de Meſmer, profeſſa enſuite le ſomnambuliſme, & continua par une pratique ſuivie des accouchemens. Ces différentes maſcarades accompagnoient & couvroient le véritable objet de ſon ambition & de ſa ferveur, qui eſt d'accréditer la ſecte des illuminés, dont il eſt un des chefs les plus enthouſiaſtes. On vient de lui donner un régiment qui le rapproche de Berlin. Sa fortune ne lui permet pas d'y vivre tout-à-fait ; mais ſa poſition lui permettra d'y faire des courſes, & il ſera utile aux peres de la nouvelle égliſe. Ardent, ſingulier, actif, il parle comme une pythoniſſe ; il entraîne par une élocution forte & extatifique ; des yeux quelquefois hagards, toujours enflam-

més, une physionomie profondément émue; c'est en un mot un de ces hommes que les hypocrites & les jongleurs mettent en avant avec succès.

23, à midi.

Je viens d'avoir une conversation très à fond & presque sentimentale avec le prince Henri. . . . . Il en est au découragement le plus complet, soit pour lui, soit pour son pays. Il m'a confirmé tout ce que je vous ai mandé, tout ce que je vous mande. Torpeur dans les opérations; tristesse à la cour; stupéfaction des ministres; mécontentement universel. On projette peu; l'on exécute moins encore. Quand on dit que les affaires languissent, on donne gravement pour raison que le Roi est amoureux, & que la vigueur de l'administration tient à la foiblesse de mademoiselle de Voss; qu'il est bien ridicule de suspendre ainsi les affaires de tout un royaume, &c. &c.

Le directoire général, qui devroit être un conseil d'Etat, n'est qu'un bureau d'expéditionnaires pour le courant. Si les ministres font une proposition, on ne leur répond pas; s'ils représentent, on leur donne des dégoûts. Ce qu'ils devroient faire est si loin de ce qu'ils font, que l'avilissement de leur dignité occasionne des réflexions désagréables. Jamais on ne produisit plus vîte une opinion publique que Frédéric-Guillaume, dans un pays où il paroissoit n'en pas exister le germe. Le prince Henri ne voit

nul remede aux vices de l'intérieur; mais il n'est pas inquiet pour le dehors, parce que le Roi est aujourd'hui tout-à-fait décidé pour la France, & plus encore sans confiance pour les fauteurs du parti Anglois.... Prenez bien garde que ceci est la version du prince, à laquelle au reste je ne suis pas éloigné de croire, si nous ne gâtons pas nos propres chances.

Au reste, ce que les papiers publics annoncent de voyages du prince Henri est sans fondement. Quelques velléités pour Spa & la France; nul projet arrêté. Une espérance vague qui ne peut mourir, malgré les coups qu'on lui porte, le retiendra à Rheinsberg; les années se succéderont; le moment du repos viendra; l'habitude l'enchaînera dans son glacial château, qu'il vient d'augmenter & de rendre plus commode. Joignez à ces différentes causes un caractere nul, une volonté instable comme les nuages, des incommodités fréquentes, & une chaleur d'imagination qui l'épuise. Ce qu'on désire sans succès tourmente plus que ce qu'on exécute avec peine.

On va nommer un second ministre en Silésie. Un seul est une espece de Vice-Roi; il est dangereux, dit-on, de voir par les yeux d'un seul. *Divide & impera.* C'est encore à cela qu'ils en sont en politique.

Le prince Frédéric de Brunswick intrigue prodigieusement contre le prince Henri & le duc son frere; on ne sait ce qu'il veut, mais il veut, & cela lui donne une certaine importance envers cette tourbe si nombreuse qui ne conçoit pas qu'un prince méprisable l'est plus

qu'un autre homme. Il ne peut être, ni durablement utile, ni le moins du monde, soit agréable, soit estimable; mais dans telle circonstance donnée, il pourroit être un espion nécessaire.

LETTRE LIX.

Berlin, 26 *Décembre* 1786.

On parle d'une grande promotion dans laquelle seront compris le prince Henri & le duc de Brunswick, comme feld-maréchaux; mais le premier dit qu'il ne veut pas être feld-maréchal. Il s'est toujours opposé à ce que le duc le fût sous Frédéric II, qui ne vouloit pas conférer ce grade aux princes de son sang. Cette alternative de hauteur & de vanité, aidée même de sa ridicule comédie, ne le menera pas loin. Il compte partir au mois de septembre pour les eaux du Spa; visiter ensuite nos provinces méridionales, & de-là se rendre à Paris où il passera l'hiver. Tels sont ses projets actuels, & c'est une assez grande probabilité qu'il ne fera rien de tout cela.

Le Roi a déclaré qu'il ne placeroit personne qui eut déja des fonctions chez les princes. C'est là probablement ce qui a fait sortir le comte Nostitz de chez le prince Henri. Ce comte est une espece fort étrange.

D'abord envoyé en Suede où il fit le chef de quelques ministres du second ordre; mécontent des loix séveres de l'étiquette, il vécut maussadement dans une place qu'il exerça sans talens,

A son retour il se fit nommer l'un des gentils-hommes pour accompagner le Prince Royal en Russie, & oublia de demander son agrément. On le regarda comme un surveillant incommode; on le produisit avec économie; de-là humeur, plaintes, murmures. Le feu Roi l'envoya en Espagne où il acheva de dissiper son bien. Les négocians d'Embden & de Kœnigsberg demandent que les Espagnols diminuent les droits sur je ne sais quelles marchandises. Le comte Nostitz sollicite, négocie & bientôt écrit *que le nouveau tarif est tout à l'avantage des sujets Prussiens.* Le roi fait remercier la cour d'Espagne. Heureusement le comte Finck qui n'avoit pas reçu le tarif, suspend les remerciemens. Le tarif arrive. Les négocians Prussiens étoient plus chargés qu'auparavant. Fureur du Roi, rappel subit de Nostitz; il arrive à Berlin sans son bien qu'il avoit dissipé, sans sa considération qu'il avoit perdue, sans espoir pour l'avenir. Le prince Henri le recueille dans son palais, asyle ouvert à tous les mécontens; il y reste dix-huit mois, & s'y montre ce qu'il avoit été partout ailleurs: esprit de travers, immoral, plein de disgraces, ne sachant point écrire, ne voulant point lire; vain comme un sot, colere comme un dindon, étranger à toute espece de place, parce qu'il n'a ni principes, ni séduction, ni lumieres. Tel que le voilà, cet insipide mortel, véritable héros de la Dunciade, sera nommé dans quelques jours ministre pour l'électorat de Hanovre. On dit, pour excuser ce choix bisarre, qu'il n'y a rien à faire dans ce poste; mais pourquoi envoyer un homme là où il n'y a rien à faire?

Madame Rietz, celle des maîtresses qui a résisté le mieux à l'inconstance des hommes & aux intrigues de la garde-robe, a demandé modestement au Roi le margraviat de Schwedt pour retraite, & quatre gentilshommes pour faire voyager son fils, comme un fils de Souverain. Cette hardiesse n'a pas déplu au Roi qui avoit été blessé de la demande d'une terre. Il a trouvé sans doute qu'on le respectoit beaucoup, puisqu'on lui faisoit des propositions si honorables.

Ses anciens amis ne peuvent plus obtenir une minute d'audience; les portes sont d'airain pour eux. Mais un comédien appellé Marron, maintenant aubergiste à Verviers, est venu solliciter sa protection. Il a choisi le moment où le Roi montoit en voiture. Sa Majesté lui a dit : *plus tard*, *plus tard*. Il attend, le Roi revient, le fait monter dans ses appartemens, cause avec lui un quart d'heure, prend sa requête & lui promet ce qu'il demande..... Non jamais, jamais le goût des petites gens ne s'émoussera, & les valets feront tout. Aussi donne-t-on publiquement à Welner le sobriquet de *Vice-Roi*, ou de *petit Roi*.

Le véritable a écrit au général de la gendarmerie (de Pritwitz) que plusieurs de ses officiers jouoient les jeux de hazard; que ces jeux étoient défendus; qu'il renouvelloit les défenses, sous peine, la premiere fois d'aller à la forteresse, la seconde d'être cassés. L'avis & la menace étoient pour le général lui-même, qui a perdu beaucoup d'argent avec le duc de Mecklenbourg.

On assure que le duc de Brunswick sera ici du 8 au 15 janvier. Mais Archimede lui-même demandoit un point d'appui, & je n'en vois à Berlin d'aucune espece. On y a des velléités & pas une volonté, & les velléités même y sont incohérentes, contradictoires, précipitées. On n'y sait pas, on n'y saura pas délier un chaînon après l'autre, ni surtout mettre la coignée au pied de l'arbre parasite & vorace; car c'est l'agriculture qu'il faut encourager, surtout dès que l'on renonce à pressurer le commerce, dont l'oppression a jusqu'ici fait venir de l'or, grace à la situation des états Prussiens; & comment encourager l'agriculture dans un pays où la moitié des paysans est attachée à la glebe, comme en Poméranie, en Prusse & ailleurs.

Une grande opération seroit de diviser les domaines royaux en petites fermes, comme ont fait en Angleterre depuis si long-temps les seigneurs terriers. Ce sont là de ces choses qui importent beaucoup plus que tous les réglemens de commerce; mais il y a tant d'intéressés au contraire & une si forte habitude de servage, qu'il faudroit des têtes, une énergie & une suite dont je ne vois pas même le germe ici, pour essayer de ce régime. Il y faudroit aussi plus de lumieres qu'il n'y en aura de long-temps, pour croire qu'il n'y a point de ville, point de province qui ne consentît de grand cœur à payer au Roi beaucoup plus que ce qu'il en retire de revenu net, s'il vouloit la laisser se cotiser pour cet effet, en surveillant pourtant toujours la maniere dont se fe-

troit cette cotisation, pour que les magistrats & la noblesse n'opprimassent pas le peuple, & qu'alors tous les sujets gagneroient les trois quarts des frais de perception, & l'affranchissement de toutes les gênes indignes que la législation fiscale d'à présent leur impose. Encore faut-il bien penser que ce n'est pas ici comme chez nous, où le fond, la masse de la richesse nationale est si grande, graces à l'excellence du sol & du climat, à la correspondance des parties, &c. &c., qu'on peut faucher d'aussi près que l'on veut, pourvu que l'on ne fasse pas des fourneaux pour brûler la terre, qu'il ne faut que diminuer les frais de perception; qu'aucun autre allégement n'est nécessaire; que même on peut prodigieusement imposer encore, pourvu que l'on impose bien..... Ici, & sauf deux ou trois provinces au plus, la base est si étroite, le sol si infécond, si noyé, si avarié, que c'est à l'autorité tutélaire à faire la plus grande partie de tout ce que peut réconcilier la nature avec cet enfant disgracié; il n'y a pas jusqu'à la division des domaines, cette opération si féconde en ressources de tout genre, qui exigeroit les plus fortes avances; car les attéliers de l'agriculture sont peut-être ceux de tous à qui les bras suffisent le moins: indépendamment de ce grand point de vue, LA FORCE MILITAIRE, qu'il faut considérer ici où l'on n'a pas des Pyrenées, des Alpes, des fleuves, des mers pour remparts, & où avec six millions de sujets on veut & l'on doit à un certain point avoir deux cents mille hommes

armés. Or il n'y a plus à la guerre que le courage, de l'obéissance, & l'obéissance est une idée innée chez le paysan serf; de sorte que la plus grande force de cette armée est peut-être que le lien féodal concourt avec le lien militaire. Indépendamment de cette considération vaste que je développerai ailleurs, ce n'est donc pas le tout que de faire comme tel ou tel seigneur Russe & Polonois, & de dire *je vous affranchis*; car les serfs diroient ici comme là: *grand merci de votre affranchissement, nous n'en voulons pas*, ou même de leur distribuer des terres gratuitement, car ils diroient: *que voulez-vous que nous en fassions?* On ne peut établir des propriétaires & des propriétés que par des avances, & des avances coûtent, & puisqu'il y a si peu de gouvernement qui sache semer pour recueillir, celui-ci ne commencera pas. Il ne paroît pas probable que l'aurore de la saine économie politique luise ici.

Il est à peu près public maintenant que M. le comte d'Est** part au mois d'avril pour la France. Je laisse à votre délicatesse & à votre justice à prononcer, si je puis rester ici le surveillant d'un chargé d'affaires. On pourroit m'en donner en son absence les fonctions, que je n'accepterois assurément pas sous un ministre par interim, & cela n'exigeroit même que la simple précaution d'accréditer secrétement, mais comme on ne le fera pas, vous sentez que c'est une nouvelle & très-forte raison pour partir vers ce temps-là. Ils se connoissent mal en hommes, ceux qui voudroient ne faire de moi qu'un nouvelliste, & surtout ceux qui es-

péreroient m'y faire consentir tacitement ou non.

P. S. Le comte de Masanne, fervent illuminé, est grand-maître de la maison de la Reine. Welner a soupé avant hier avec elle, à la place d'honneur, c'est-à-dire vis-à-vis d'elle. S'il se livre aux désirs de cette indécente vanité, il sera bientôt perdu.

LETTRE LX.

Du 28 Décembre 1786.

LA journée d'hier est mémorable pour un observateur. Le comte de Brühl, étranger catholique, prenant son rang dans l'armée Prussienne, a été installé dans la place de gouverneur, & la capitation a été intimée. Cette capitation si hautement respuée, maintenue avec tant d'opiniâtreté, démontrée vicieuse dans le principe, impossible dans l'exécution, stérile dans le produit, annonce tout à la fois la honteuse nullité du directoire général qui s'y est opposé hautement, & le souverain crédit d'un subalterne qui a résisté à ses chefs. Comment supposer que le Roi a été trompé sur l'opinion publique, dans une opération si universellement blâmée ? Comment l'excuser, puisque ses ministres même l'ont averti qu'il alloit éloigner, peut-être pour jamais, dès les premiers mois de son avénement, le

titre de *Bien-Aimé*, qu'il a tant désiré? Voilà tout au moins la douteuse aurore d'un regne nébuleux!

La reine n'est pas contente de ce choix de M. de Brühl. Elle ne l'est pas davantage de l'économie de sa maison ; aussi recommence-t-elle à faire des dettes. Elle n'a, pour toutes ses dépenses quelconques, que cinquante-un mille écus. Il est difficile qu'avec une somme aussi modique, elle concilie ses besoins réels, ses goûts généreux & ses nombreux caprices. Ses yeux fermés sur les amours du Roi, sont ouverts sur le désordre de son intérieur. Avant hier il n'y avoit point de bois pour les cheminées de ses appartemens. L'intendant de sa maison pria celui de la maison du Roi de venir à son secours. Le dernier s'excusa sur la petite quantité qui lui en restoit. D'où vient cet indécent désordre ? De ce que l'état de consommation arrêté par le feu Roi, suppose la Reine & ses enfans à Potsdam. Depuis sa mort, personne n'a pensé au supplément nécessaire. Ces anecdotes si futiles en elles-mêmes, prouvent assez bien à quel point est porté la nonchalance & le défaut de combinaison.

On attendoit le comte de Brühl, pour monter la maison des Princes. Comme il est criblé de dettes, & ruiné en sa qualité de noble Saxon, il a fallu que le Roi fît payer une somme de vingt mille écus à Dresde, pour satisfaire à ses dettes criardes. On est fort partagé sur son compte. La seule chose dont on convienne unanimément, c'est qu'il est du trou-

peau des élus (visionnaires), & qu'il joue très-bien du violon. Ceux qui l'ont connu il y a quinze ans, s'extasent sur son amabilité. Ceux qui le connoissent de plus fraîche date se taisent. Ceux qui ne le connoissent point du tout, disent que c'est le plus aimable des hommes. Son éleve sourit quand on le vante.... Au reste; c'est, assure-t-on, le grand duc de Russie qui l'a donné, & qui compte le prendre aussi-tôt qu'il pourra.

Le Prince Royal vaudra bientôt la peine d'être observé. Ce n'est pas seulement, parce que son grand oncle a tiré son horoscope dans ces termes: *il me recommencera*; car il ne vouloit peut-être que signaler son mépris pour le Roi actuel. C'est par tout ce qu'on annonce en lui du caractere beau, mais disgracieux; gauche, mais doué de physionomie; impoli, mais vrai; il demande le pourquoi de tout; il ne se rend jamais qu'à un pourquoi raisonnable; il est dur & tenace jusqu'à la férocité: & cependant il n'est pas incapable d'affection & de sensibilité. Il fait déja estimer & mépriser. Son dédain pour son pere tient de la haine, & il le dissimule assez peu. Sa vénération pour le feu Roi tient de l'idolâtrie, & il l'affiche: peut-être ce jeune homme a-t-il de grandes destinées; & quand il seroit le pivot de quelque révolution mémorable, les hommes qui voient de loin n'en seroient pas surpris.

Launay part enfin, & je crois, graces uniquement à la peur qu'ont les ministres, ou plutôt Welner, que le Roi, dans un moment d'ennui ou d'embarras, ne le reprenne. On ne

lui a donné son congé qu'à condition qu'il abandonneroit vingt-cinq mille écus d'arrérages qui lui sont dûs sur son traitement. C'est une escroquerie honteuse. On exige son serment qu'il n'emporte aucuns papiers rélatifs à l'État. C'est là de la pitoyable foiblesse ; car que vaut un tel serment ? Il peut vous donner des notes utiles ou plutôt curieuses ; cet homme est d'ailleurs rien ; moins que rien ; il ne se doute pas des élémens de son métier ; il a l'élocution embrouillée, les idées confuses ; en un mot, il ne pouvoit jouer un rôle que dans un pays où il n'avoit ni juges, ni rivaux. Ce n'est pas, au reste, un homme méchant, comme on le dit ; c'est un homme très-foible & très-vain, voilà tout. Il a fait le métier de bourreau, sans-doute ; quel financier ne le fait pas ? Mais où est la justice de demander compte des tortures que le bourreau a exercées en vertu des arrêts dont il étoit l'exécuteur ?

Il vous prédira des *déficit* dans les revenus, & il n'aura pas tort ; mais ce qu'il ne vous dira pas peut-être, & ce que je crois très-vrai, c'est que les principes d'économie, conservateurs de ce pays, sont déja sensiblement altérés. Le service est plus cher, les maisons des princes plus nombreuses, l'écurie mieux montée, les pensions plus multipliées, les arrangemens plus coûteux, les appointemens des ministres étrangers à peu près doublés, les mœurs plus élégantes, &c. La plûpart de ces dépenses étoient nécessaires. Le mal est qu'on ne songe pas à augmenter en proportion le revenu, par les moyens lents,

lents ; mais vraiment productifs, & qu'on paroît ne pas tabler sur les *déficit*, ce qui fera en dernière analyse un mécompte immense ; de sorte que sans guerre, un long regne qui suivroit le régime actuel, pourroit venir à bout du trésor. Ce n'est point une prodigalité fastueuse qui exciteroit des murmures, & contraste avec l'avarice personnelle du Roi, que l'on doit craindre ; c'est un écoulement insensible, mais continuel. Jusqu'ici le mal est peu considérable, & ne frappe personne sans doute ; mais je commence à avoir l'ensemble du pays dans la tête, & je vois cela plus distinctement que je ne puis dire.

Le feu Roi étoit dans l'usage de donner tous les ans, le 24 décembre, des présens à ses freres & sœurs ; cela formoit en masse une somme d'à peu près vingt mille écus ; le Roi neveu les a supprimés. Une habitude de quarante ans avoit accoutumé les oncles à considérer ces dons gratuits, comme une rente ; ils ne s'attendoient pas à donner les premiers l'exemple de l'économie, ou plutôt à en servir. Au reste, fidele à sa maniere de faire des présens, le Roi a gratifié du cordon jaune le duc de Courlande. Il est difficile de prostituer plus indignement son ordre.

A cette lésinerie du métal, à cette prostitution de la monnoie morale, on peut opposer des exemples d'une facilité assez prodigue. La maison du juif Ephraim avoit fait payer à Constantinople deux cens mille écus pour le compte du Roi, pendant la guerre de sept ans. Cet argent étoit destiné à corrompre quelques Turcs, & le but fut manqué. Frédéric II a toujours remis le paiement

de cette somme. Son successeur l'a fait rembourser hier aux héritiers Ephraim.

Un Sellier, créancier de trente ans du feu Roi, qui n'a jamais voulu payer ses dettes de Prince Royal, demande au Roi actuel une somme de trois mille écus. Il met au bas de la requête: *payez à l'instant à six pour cent.*

Le duc de Holstein-beck va enfin à Kœnigsberg commander un bataillon de grenadiers. J'ai peint ailleurs ce prince insignifiant, qui sera jeune homme à soixante ans, & ne fera jamais ni mal aux ennemis de l'Etat, ni bien à ses amis particuliers.

LETTRE LXI.

Du 1 *Janvier* 1787.

Le Roi vient de donner son ordre à quatre de ses sujets. L'un est le garde de son trésor (M. de Blumenthal), ministre fidele, mais obtus; l'autre est son grand écuyer (M. de Schwerin) plat bouffon sous le feu Roi, homme nul toute sa vie, brouillon, inepte, auquel on a commencé, sous le nouveau regne, par ôter le soin des écuries; le troisieme est son gouverneur âgé de quatre-vingt ans, éloigné depuis dix-huit; sans talens, sans services, sans dignité, sans estime pour son éléve; & c'est peut-être la premiere marque d'un sens droit qu'il ait donné; le dernier qui n'est pas encore déclaré, est le comte de Brühl, récompensé ainsi par des décorations, à la suite de

dons plus effectifs, avant d'être entré en exercice. Quelle prostitution d'honneurs ! quelle prostitution, dis-je, car la prodigalité seule est une prostitution !

Parmi les autres graces, on distingue un prêtre visionnaire, prédicant, effronté, couché sur l'état des gratifications pour deux mille écus : le baron de Boden, renvoyé de Cassel, espion de police à Paris, connu à Berlin pour voleur, filou, faussaire, capable de tout, excepté de ce qui est honnête, & dont le Roi lui-même a dit : *C'est un coquin*, décoré de la clef de chambellan ; des pensions sans nombre à des êtres obscurs ou infames ; les académiciens Welner & Moulinès, nommés directeurs des finances de l'académie. . . . . . Toutes ces faveurs annoncent un prince sans tact, sans délicatesse, sans estime de lui-même ni de ses dons, sans soin de sa gloire, sans égard pour l'opinion, aussi propre à décourager ceux qui font quelque chose, qu'à enhardir ceux qui ne font rien, ou pis que rien.

Le mépris public est le digne salaire de toutes ces œuvres. Il point tous les jours davantage. On n'en est déja plus à cette espece de stupeur qui le précéde. On étoit d'abord étonné de voir le Roi fidéle à la comédie, fidele au concert, fidele à son ancienne maîtresse, fidele à la nouvelle, trouvant des heures pour voir des estampes, des meubles, des boutiques de marchands, pour jouer du violoncelle, pour s'instruire des tracasseries des dames du palais, & cherchant des minutes pour écouter les ministres qui agitent sous ses yeux les intérêts de l'état. Maintenant on s'étonne si quelque sottise d'un genre neuf, ou

quelque péché d'habitude n'a pas consumé une de ses journées.

Aujourd'hui ont paru les nouveaux uniformes inventés par le Roi. Cet enfantillage militaire, préparé pour le jour où les hommes ont le ridicule usage de se donner en spectacle, confirme l'opinion que le Souverain qui y attache tant d'importance, a ce genre d'esprit qui fait croire que les parades sont quelque chose. Le cœur vaut-il mieux que l'esprit? On commence à en douter.

Le comte Alexandre de Wartensleben, ancien favori du Roi actuel, mis pour lui à Spandaw, appellé du fond de la Prusse à Berlin, pour commander les gardes, vient d'être placé à la tête d'un régiment à Brandebourg, & perd à cet arrangement cent louis de pension que lui faisoit le Roi, étant Prince Royal. Cet officier franc & véridique est étranger à la secte en faveur; & après avoir langui dans une espece d'oubli, finit ainsi par un traitement qui n'est ni disgrace, ni récompense. On prend assez généralement cela pour une preuve déplorable, que le Roi ne sait du moins ni aimer, ni haïr.

On a persuadé à mademoiselle de Voss qu'il étoit plus généreux de défendre une sottise à son amant, que d'en profiter. C'est ainsi qu'on nommoit publiquement ce mariage, qui fût devenu le sujet d'un reproche éternel, lorsque l'ivresse de la passion auroit été amortie. La belle deviendra donc riche, comtesse, souveraine peut-être des volontés de son amant, mais non pas son épouse: son influence au reste peut amener de grands changemens; &, dans un autre pays, rendroit le comte de Schulembourg (gendre du comte

Finck) miniſtre principal. Il ſe conduit très-habilement pour s'attacher Struenſée qui lui apprend ſon métier avec une ſi grande clarté, que le comte croit le ſavoir. Il a d'ailleurs l'eſprit exercé, de l'aptitude au travail, de l'ardeur, de la ſuite & de l'énergie: aidé de ſon faiſeur, il ne trouvera de difficultés à rien; & c'eſt là ce qu'il faut à ce Roi ci dont l'ame eſt foible & lâche, comme il le falloit à l'autre toujours inſpiré par le ſentiment de ſa ſupériorité: il n'en faut pas tant pour regner ſur des Topinamboux.

Le mémoire contre la capitation qu'ont ſigné MM. de Hertzberg, de Heinitz, d'Arnim & de Schulembourg, finit par ces mots: „ cette opé„ ration qui alarme toutes les claſſes de vos ſu„ jets, efface dans leurs cœurs le ſurnom de „ *Bien-Aimé*, & glace le courage de ceux que „ vous avez appellés dans votre conſeil.“ Struenſée a de ſon côté fait parvenir deux pages de chiffres qui démontrent les mécomptes qui ſe trouveront infailliblement dans la perception. MM. de Werder, Gaudi, & probablement Welner, s'obſtinent, & le Roi qui n'a ni la force de réſiſter au grand nombre, ni celle de reculer, n'oſe pas encore prononcer.

Il part le 15 février pour Potsdam, où il ſe propoſe de demeurer le reſte de l'année, excepté le temps des voyages en Siléſie & en Pruſſe.

P. S. Le ſoir. Le Roi a nommé aujourd'hui à l'ordre, le duc de Brunſwick, feld-maréchal. C'eſt aſſurément le premier de ſes choix qui lui ait fait honneur, & tout le monde a approuvé qu'on eût fait une promotion pour ce prince ſeul.

2 *Janvier.*

L'envoyé de Hollande m'a jetté dans un grand embarras, & un étonnement qui n'est pas moindre. Il m'a demandé nettement, si j'approuverois que l'on travaillât à me faire accréditer pour traiter avec madame la princesse d'Orange à Nimègue. Si me tromper pouvoit le conduire à quelque chose, j'aurois pu croire qu'il vouloit me faire parler. Mais cette phrase a été accompagnée de tant de détails, tous vrais & de bonne foi, de tant de confidences de tout genre, d'une série d'anecdotes si raisonnées & si décisives, que j'ai pu être embarrassé à expliquer cette espece de lubie, mais non pas douter de la candeur du ministre. Après cette premiere considération, j'ai hésité si je vous en parlerois, dans la crainte que l'on ne m'imputât la présomption d'avoir voulu rivaliser avec M. de R....; mais outre que mon chiffre passe sous les yeux de mon sage ami, avant de tomber dans les mains du Roi ou de ses ministres, & qu'ainsi je suis sûr qu'il ne laisseroit pas ce qui pourroit me compromettre inutilement, je n'ai pas cru qu'il pût être de mon devoir de passer sous silence une ouverture d'un genre si singulier. Ce que je dois ajouter, me référant d'ailleurs à de plus grands détails, après la longue conférence que j'aurai avec lui demain matin, c'est que si la France n'a pas d'arriere pensée, & ne veut qu'affoiblir le Stathouder, de maniere à ce que son influence ne puisse plus servir les Anglois, les patriotes ne sont pas à beaucoup près aussi simples dans leurs intentions. J'ai la preuve que de 1784 à la fin de 1785, ils ont été en correspondance secrette avec le baron de Reedel, & qu'ils ont cessé précisément au moment

où le baron leur a écrit : *Faites vos propositions ; j'ai carte blanche de la Princesse ; à ce prix, le Roi de Prusse vous répondra du Prince.* Que M. de R.. ne puisse pas réussir, que ce soit une affaire échouée *tant qu'on négociera au lieu d'arbitrer* (ce sont ses mots, & ils me paroissent remarquables) ; que l'implacable vengeance du duc de la V.... vienne de ce qu'il a osé être amoureux de la Princesse, & en a été éconduit...... c'est ce que je laisse à ceux qui peuvent juger de la vérité de ces allégations, mais je dois répéter mot pour mot cette phrase du baron de Reede : *M. de Calonne est contre nous, & son ennemi nous tend les bras ; cependant que veut-il, M. de Calonne ? être ministre des affaires étrangeres ? Un succès de pacification en Hollande fera mieux pour lui dans ce cas que la continuation des troubles, qui peuvent allumer un grand incendie. Je demande cathégoriquement réponse à la question suivante : si l'on prouve à M. de Calonne que le Stathouder est revenu de bonne foi à la France, ou, ce qui est la même chose, qu'on l'y liera de force, ne sera-t-il plus contre nous ? ou a-t-il quelque intérêt particulier que nous heurtions ? & ne peut-il pas s'en expliquer ? Assurément il a quinze & bisque sur M. de Bre..., que nous avons toujours haï & méprisé. Pourquoi veut-il gâter sa partie ?*

J'ai répondu à tout cela nécessairement un peu dans le vague ; je lui ai dit que M. de Calonne suivoit certainement dans les affaires étrangeres la ligne de M. de Vergennes ; que le premier, bien loin de convoiter la place du second, le soutiendroit de toutes ses forces, si par impossible, il en avoit besoin ; qu'un contrôleur-général ne pouvoit jamais désirer que la paix & la politique calme &

tranquille ; que j'ignorois si M. de Calonne avoit en Hollande des faiseurs particuliers, (c'est un fait que m'a assuré positivement le baron de Reede, & c'est probablement là ce qui lui a fait venir l'idée de me substituer à leur place), mais qu'il me croiroit fol si je lui parlois de telle chose, & qu'ainsi, dans le cas très-invraisemblable où madame la princesse d'Orange, sur sa parole à lui Reede, seroit susceptible de prendre en moi quelque confiance, il falloit qu'elle le fit dire par une voie tout-à-fait étrangere à moi, par la Prusse par exemple ; mais qu'il étoit loin de toute probabilité que l'on pût vouloir substituer un homme inconnu dans cette carriere à ce que nous avions de plus réputé. Le baron de Reede a persévéré, ajoutant au reste, qu'outre que M. de R.... ne pouvoit pas rester long-temps là, dans tous les cas on s'entendroit mieux quand la Princesse parleroit avec confiance ; que la confiance étoit un sentiment qui ne se commandoit pas ; & qu'elle n'auroit jamais pour ce négociateur... Enfin, il m'a demandé, sous le plus grand secret, une conférence que je n'ai pas dû refuser, ce me semble, & toute sa conversation m'a démontré bien des choses ; la premiere, qu'ils croient M. de Calonne entiérement tourné contr'eux & le ministre, influent dans cette rixe politique ; la seconde qu'ils le croient trompé. Je me persuade d'autant plus que cet apperçu est vrai, qu'il a fort insisté pour que, lors même que je ne recevrois pas des ordres pour me rendre en Hollande, je passasse par Nimègue en retournant à Paris, afin qu'aidé des seuls gages de confiance que je recevrai de lui, je pénetre assez dans celle de la princesse pour pouvoir rapporter à M. de Ca-

lonne le véritable état de situation & des bases pour une conciliation solide & sincere. Ce n'est donc pas tant un autre homme que M. de R.. qu'ils veulent, qu'un autre C..., ou affidé particulier quelconque de M. de Calonne. Je finirai par deux remarques peut-être importantes. 1°. Mes sentimens & mes principes de liberté sont si connus, qu'on ne peut pas me regarder comme Stathoudérien ; on veut donc de bonne foi s'accommoder à Nimègue ; & le succès de cet accommodement ne vaudra-t-il pas mieux à M. de Calonne que les machinations de M. de Bre...? Pourquoi ne voudroit-il pas avoir le mérite de cette pacification si elle est néçessaire, & ne l'est-elle pas à un certain point, dans la situation politique de l'Europe?

2°. La province de Frise a toujours été anti-stathoudérienne ; elle commence à se rapprocher du Prince. Ne seroit-ce pas qu'on a eu la mal-adresse d'attaquer le Stathoudérat sur une ligne hostile, pour les provinces, où ni la noblesse ni les régences ne veulent, ni ne peuvent, vouloir le bouleversement absolu de la constitution? & ne se laisseroit-on pas entraîner trop loin par la province de Hollande?

Ces deux considérations, que je pourrois appuyer d'un grand nombre de détails confirmatifs, valent peut-être la peine d'être pesées. Je vous enverrai, le courrier prochain, le résultat de notre conférence ; mais si l'on a des ordres, ou des avis, ou des directions à me donner à cet égard, il est nécessaire de ne pas me faire languir, car ma position envers de Reede est embarrassante, puisque je n'ose ni rébuter ni accueillir des avances qu'assurément je ne provoquai jamais, & que, par

la situation bien constatée du cabinet de Potsdam, il étoit même impossible que je provoquasse, quand même j'en aurois eu la témérité.

N.. m'a déjà écrit plusieurs lettres de Courlande, & m'annonce pour le courrier prochain un chiffre important. Mais le résultat évident est qu'il est trop tard pour sauver la Courlande; que tout ce qu'il auroit fallu empêcher & prévenir, est fait, ou autant que fait, & que les meilleurs médecins ne peuvent que perdre leur temps en traitant des incurables. Le porteur de la lettre qui a fait partir N.. est un négociant de Liebau, nommé *Immermann*, qui a été chargé de négocier un emprunt d'argent en Hollande & ailleurs; mais qui, à ce que l'on dit, n'a eu aucun succès. On pense dans le pays que le Duc y a mis des obstacles. La diete de Courlande va commencer en Janvier. Il est à remarquer que depuis deux ans, il n'y a pas eu de délégué de Courlande à Warsovie.

On croit savoir de bonne part que quatre corps de troupes Russes se mettront en marche, pour se rapprocher seulement de la Crimée, dans le temps où l'Impératrice y sera; & ce n'est pas tant pour faire peur aux Turcs, que pour éloigner des environs de Petersbourg & des provinces septentrionales de la Russie, & sur-tout du Grand-Duc, la plus grande & formidable partie du militaire, afin de ne pas même s'exposer à la possibilité de quelques événemens fâcheux; car on redoute l'amour sans bornes du peuple Russe pour leur Grand-Duc. (Mais si on a ces terreurs, pourquoi donc ce voyage si inutile, qui coûtera sept à huit millions de roubles? Si inutile, dis-je, dans vos idées; car dans les miennes, l'Impératrice, croit aller

à Conftantinople, où elle ne partira pas.) Les troupes feront divifées en quatre corps de quarante mille hommes chacun. Les chefs de ces armées feront le feld-maréchal de Potemkin, qui aura le commandement immédiat d'un corps de quarante mille hommes, & la furveillance des autres, qui fous lui feront commandés par les généraux d'Elmpt, de Michel-Sohn & de Soltikow. Le prince Potemkin a, fous fon commandement particulier & indépendant, foixante mille hommes de troupes irrégulieres dans la Crimée. On fe dit à l'oreille qu'il a le projet de fe faire Roi de ce pays & d'une bonne partie de l'Ukraine.

LETTRE LXII.

Du 4 Janvier 1787.

J'AI eu ma conférence avec M. le baron de Reede; elle a duré trois heures & demie; & il ne peut pas me refter le plus léger doute fur fes intentions, après les confidences qu'il m'a faites & les pieces qu'il m'a montrées. Il paroît un bon citoyen, conftitutionnel par principes, ami de la liberté par inftinct; loyal & vrai par caractere & par habitude, ferviteur de madame la princeffe d'Orange par fes affections perfonnelles, plus qu'il ne l'eft de fon mari par état; qui voudroit finir fes tumultueux & inquiétans débats, parce qu'il y verroit, dans une pacification, le bien de fon

pays, & celui de la Princesse dont il a la confiance. C'est aussi un ministre passablement adroit, qui s'est abstenu de faire des avances, aussi long-temps qu'il a présumé que nos ménagemens politiques pour la cour de Prusse, donneroient un grand poids à l'intervention de cette cour, & qu'il parviendroit à la décider à parler ferme. Aujourd'hui qu'il sent bien que la considération du cabinet de Berlin est déchue, & sur-tout que le Roi est désintéressé sur les affaires stathoudériennes, parce qu'il l'est sur tout, il frappe directement à la Porte de la conciliation.

Vous pouvez tenir pour probable, 1°. que la Princesse qui, en derniere analyse, décidera du dénouement, du moins en très-grande partie, veut s'accommoder à un certain point, & se donner à la France, parce qu'elle craint enfin de jouer trop gros jeu pour sa famille; 2°. qu'elle croit M. de Calonne le ministre influent sur l'esprit du Roi, & l'ennemi personnel de sa maison; 3°, qu'on a réussi à lui donner les plus fortes préventions contre sa bonne-foi; 4°. qu'elle cherche cependant à s'en rapprocher, & qu'elle desire une correspondance, soit indirecte, soit directe avec lui, & un homme impartial & affidé, qui dans le pays ait sa confiance; 5°. que non-seulement rien n'est moins impossible que de toucher aux réglemens, sans les modifications desquels il est impossible de réprimer l'influence stathoudérienne; mais qu'ils s'y attendent, en reconnoissant intérieurement la justice, politiquement la nécessité; & que le baron de Reede, en sa qualité de citoyen & des premiers au premier rang, seroit fort fâché qu'on n'y touchât pas.

La raiſon du retour ſincere de la princeſſe d'Orange, qui au reſte n'a jamais été entiérement aliénée, c'eſt qu'elle déſeſpere ſérieuſement d'être ſervie efficacement à Berlin.

Celle de ſon opinion ſur l'inimitié de M. de Calonne, eſt uniquement fondée ſur ſon étroite liaiſon avec le Rhingrave Salm, qu'exagere celui-ci, & les propos inconſidérés de M. de C····, qui véritablement paſſent l'imagination, & que l'on croit l'affidé particulier de ce miniſtre.

Ses préventions contre M. de Calonne viennent en très-grande partie des calomnies d'un certain Vandermey qui avoit formé, je ne ſais qu'elle entrepriſe ſur Bergue, Saint-Vinox (pendant que ce miniſtre étoit intendant de la province,) où il a échoué de maniere à coûter plus de 160000 florins au Stathouder, près duquel il a, pour s'excuſer, tout rejetté ſur la défaveur de M. de Calonne. Ajoutez que toutes les cauſes de mécontentement, de méfiance & d'animoſité, ſont miſes en fermentation par un M. de P··, l'homme de M. de B··, lequel de P··· blâme également M. de Veirac; M. de C····, le Rhingrave de Salm, M. de R····, le C. de Vergennes... & tout ce qu'on a fait, & tout ce qu'on fait, & tout ce qu'on fera; mais ſur-tout M. de Calonne qu'il donne pour l'incendiaire des ſept provinces, qui ne peuvent être ſauvées, ainſi que l'Europe entiere, ſans la manſuétude de M. de Br., le doux, le poli, le pacificateur.

Quant au déſir de la Princeſſe de ſe rapprocher de M. de Calonne, cela m'eſt évident. Le baron de Reede eſt trop circonſpect & trop fin, pour avoir fait cette démarche auprès de moi ſans être autoriſé; & voici probablement la généalogie de ſes

idées, qui vous expliquera suffisamment peut-être tout cet épisode. Il a aisément su que j'écrivois en chiffres; il est intime ami de Hertzberg. Pour qui chiffrai-je? A qui connoît notre terrein & la marche de nos affaires, ce ne peut être que pour M. de Calonne. Dans quels principes? Le duc de Brunswick qui a eu force conférences avec lui, ne lui aura pas laissé ignorer que mes vues de ce côté étoient toutes pacificatrices. Alors tout-à-fait déjoué par l'ignorance du comte d'Est** qu'il assure être complette à cet égard, ce qui, comme de raison, redouble encore ceci sa morgue naturelle, par la lourdeur de F*** qui vient péniblement étudier sa leçon chez lui, & ne va pas toujours la répéter de bonne foi; bien convaincu que le crédit de M. de Hertzberg est nul, l'affection du Roi refroidie, l'influence de son cabinet médiocre, il aura proposé à la princesse de tâter cette voie.

Pour ce qui est du consentement, soit exprès, soit tacite, mais sérieusement arrêté de toucher aux réglemens, j'en ai vu la preuve dans les lettres de la Princesse, lues sur le déchiffré brut de la Princesse. (car il est bon de savoir qu'elle est très-laborieuse, chiffre, déchiffre elle-même, & fait de sa main des réponses à tous les écrits du parti contraire,) dans celles de Larrey *idem*, de Linden *idem*.

Je n'ai pas cru pouvoir négliger de pareilles ouvertures. Après avoir épuisé tout ce que j'ai su & trouvé de plus rassurant sur M. de Calonne, ses vues, ses projets, ses liaisons... (& je ne crois pas, je l'avoue, que mon dévouement m'ait laissé en ce moment sans adresse;) après avoir traité, comme je devois, la perfide duplicité de M. de

B*** & de ses agens ; après avoir dit ce que je pense sur la sagesse de M. de Vergennes, la délicate probité du Roi, la politique non douteuse de notre cabinet, qui est certainement de subordonner le Stathouder au bien public & à l'indépendance des Provinces-Unies, mais qui ne peut pas être de l'expulser ; je suis convenu que j'écrirois après demain, pour demander cathégoriquement, si M. de Calonne veut établir une correspondance, soit directe, soit indirecte avec la Princesse, & s'il consent qu'on lui propose des bases d'accommodement, sur lesquelles on recevroit sa parole personnelle de travailler de bonne foi, quand elles seront arrêtées, à une pacification honorable pour le Stathouder, convenable pour le Souverain.

De son côté, le baron de Reede qui est sensé, & qui a voulu paroître faire tout cela de son chef, écrit à la Princesse pour l'aviser qu'il a provoqué cette démarche, & lui demander son autorisation prompte & formelle. Nous devons nous rencontrer demain à cheval au parc, pour nous montrer réciproquement nos minutes, bien entendu qu'assurément nous ne nous montrerons l'un à l'autre que les minutes ostensibles que nous aurons préparées ; & tout cela partira samedi, parce que, dit-il, comme il ne lui faut que douze à treize jours pour avoir une réponse, il l'aura assez avant la vôtre, pour que nous puissions combiner le plan à proposer, du moins pour établir la confiance.

Voilà en précis l'analyse fidelle de notre conversation. Je n'ai qu'écouté quant aux propositions ; je n'ai qu'apologisé quant aux réflexions.

Si l'on étoit tenté de trouver que je me suis trop avancé en acceptant d'écrire, je prie que l'on pese l'occurrence & que l'on me dise comment il seroit possible, à six cent lieues de distance, d'avoir jamais un succès, si l'on ne prenoit rien sur soi. Eh! après tout, qu'ai-je appris à M. de Reede? Qui, dans les affaires diplomatiques, peut douter ici que je chiffre? & que chiffre-t-on? Est-ce de la philosophie, de la littérature ou de la politique? Je n'ai au reste nullement parlé du genre de mes relations; & le *je tâcherai de*, *je trouverai moyen de*, *je prendrai des moyens de faire savoir à M. de Calonne*, a toujours été ma formule.

Maintenant, donnez-moi bientôt des ordres, soit pour m'abstenir, soit pour pousser ma pointe, & des instructions dans ce dernier cas; car je ne puis jusqu'ici que deviner, & d'autant plus vaguement qu'ainsi que vous le sentirez aisément, il m'a fallu paroître à M. de Reede plus instruit que je ne suis, & par conséquent moins questionner que je n'aurois voulu. Demandez-vous à vous-même quels avantages j'aurois, si je n'étois pas obligé de tout tirer de mon pauvre fond.

Somme tout; quels gages voulez-vous de la bonne foi de la Princesse? Quel témoignage de bienveillance lui donnez-vous? Quelle caution vous faut-il de la bonne conduite du Stathouder? Quel genre de liens lui imposerez-vous? Ne vous départirez-vous en rien de ce qu'a statué la commission du 27 Février 1766? En quoi la modifierez vous? La médiation doit-elle nécessairement & formellement être acceptée? Ne faut-il pas avant tout, que la province de Gueldre & celle

d'Utrecht

d'Utrecht renvoient leurs troupes dans leurs quartiers respectifs? La province de Hollande retirera-t-elle alors son cordon? N'aura-t-on dans cette supposition rien à craindre alors de ses corps francs, & comment pourra-t-elle en répondre? Quelle sera la détermination des fonctions constitutionnelles du Stathouder? Quels seront ses rapports de subordination & d'influence envers les conseillers députés? Enfin sur quoi doit porter la réforme des réglemens? Tout cela & mille autres choses de ce genre m'importent, si je dois faire quelque chose en ceci; autrement je n'en ai pas besoin; mais ce qui m'est indispensable, c'est que vous me disiez incessamment & nettement ce que je dois faire & dire, jusqu'où je puis aller, où je dois m'arrêter.

Veuillez bien observer que l'on demande sur cette marche le plus grand secret envers M. le comte d'Est **, & que les intentions & les procédés du baron de Reede lui méritent du moins de n'être pas compromis.

Un fait curieux & très-remarquable, c'est que le duc de Brunswick est le premier qui ait parlé au baron de Reede d'un mouvement de troupes Prussiennes, en lui demandant quel effet il prévoyoit que feroit sur les affaires de Hollande la marche de quelques régimens de cavalerie, & au besoin d'un camp dans la principauté de Cleves, que l'on appelleroit camp de plaisance; à quoi le baron de Reede répondit que cette démarche étoit bien délicate, & ne pouvoit guere laisser le cabinet de Versailles spectateur indifférent. Le Duc vouloit-il être premier ministre, à tout prix, & m'a-t-il indignement trompé, ou

ne vouloit-il qu'apprendre du baron de Reede des raiſons locales qui l'aidaſſent à combattre la propoſition de M. de Hertzberg? Le miniſtre de Hollande a voulu me perſuader la premiere de ces choſes; j'imagine qu'il la croit, &, à dire vrai, le public feroit écho avec lui, car le Duc a une grande réputation de fauſſeté. Je dois y oppoſer le témoignage de M. de Hertzberg lui-même qui convient que cette idée eſt de lui, & qui a dit amérement plus d'une fois: *Ah! ſi le Duc ne m'avoit pas déſerté!* Toujours eſt-ce un grand avis pour ne ſe fier à ce prince ambitieux que ſous bonne caution. Il faudroit d'ailleurs avoir entendu & la choſe & l'accent, pour ſe faire à cet égard une opinion arrêtée, que l'on ôſât garantir juſqu'à un certain point.

5 *Janvier.*

J'ai trouvé le baron de Reede au rendez-vous dans les mêmes diſpoſitions, &, s'il ſe peut, plus ferventes encore & plus zélées; mais déſirant pour toute modification que je n'avertiſſe pas qu'il écrivoit, afin, dit-il, que ſi ces avances échouoient encore, il n'en réſultât pas du moins une plus grande animoſité. Il m'a raconté en exemple de ce genre le ſuccès d'une démarche confidencielle qu'il avoit faite il y a quelques années à M. de Gauſſin, chargé d'affaires alors de France à Berlin, & qui l'ayant préſentée avec trop d'ardeur, reçut une réponſe miniſtérielle de M. de Vergennes, remplie de graces & d'aménité, qui paſſant directement au Stathouder par le cabinet de Berlin, n'en fut pas reçue, à beaucoup près, comme on avoit lieu de s'y attendre, ce qui produiſit plus d'éloignement que jamais. Il eſt vrai

que le prince d'Orange n'avoit pas alors autant éprouvé ce qu'on pouvoit contre lui; mais ce prince eſt ſi emporté, & ſon eſprit tellement tortu, qu'il faut même à la Princeſſe les plus grandes précautions pour lui inſinuer quelque choſe. J'ai promis au baron de Reede ce qu'il a voulu à cet égard, & j'ai cru ne pas moins vous en devoir tout ce détail, bien ſûr qu'il n'y a que les gens de peu d'étendue dans l'eſprit qui ſe piquent en politique; que M. de Calonne ne ſauroit de tout cela que ce qu'il en devroit ſavoir; que dans tous les cas il ſembleroit n'avoir regardé cette ouverture que comme la ſimple tentative de deux hommes zélés, qui communiquent une idée à laquelle ils voient la grande probabilité de tous; & en effet, ſi le Stathouder a le plus grand intérêt à recouvrer la paix, notre alliance avec la Hollande ſera-t-elle jamais mieux cimentée que par l'adhéſion du Stathouder? Et quant aux intérêts particuliers de M. de Calonne, qui donc, ſi nous devons perdre M. de Vergennes, par l'âge ou les circonſtances de ſa ſanté, pourra lui diſputer une place pour laquelle il aura en avances le traité de commerce de la France avec l'Angleterre, & la pacification de la Hollande? En voilà bien long pour cette commiſſion que m'envoie le hazard. Paſſons à ce pays-ci.

6 Janvier.

Le lieutenant-colonel de Goltz étoit depuis long-temps en froid & même en rixe avec M. de Bishopswerder. Le Roi les avoit raccommodés une fois. Il ſentoit que le premier plus habile, plus ferme, plus entreprenant, avoit de grands

avantages pour l'exécution sur l'autre, plus courtisan, plus docile aux circonstances. Pour éviter ce scandale de l'intérieur, il a nommé aides-de-camp généraux, M. de Hanstein qui a de la représentation, ou plutôt de la hauteur ; & M. de Pritwitz, victime des caprices du feu Roi, & homme médiocre. Ainsi Bishopswerder après avoir fait ce qu'il a pu pour écarter d'auprès du Roi tout ce qui a plus d'esprit que lui; actuellement qu'il en est venu à bout, & qu'il a le Roi à lui tout seul, ne sait plus qu'en faire.

Le comte de Brühl n'a trouvé ni arrangemens faits, ni appartemens meublés, ni gens de service auprès du Prince Royal. Il a pris de l'humeur; visite à Welner; point reçu; visite rendue tard & par billet; mécontentement naissant, échauffé par Bishopswerder qui soupçonne Welner d'avoir molli pour la nomination des deux aides-de-camp généraux.

Un fait qui paroît très-probable, c'est que ce Welner, surnommé par le peuple, *petit Roi*, ne sait pas s'occuper de trois choses à la fois ; & comme il a bêtement cru qu'il pouvoit céder aux empressemens des spéculateurs, comme il a eu la petitesse de se livrer aux prévenantes bassesses de ceux qui le traitoient, il y a six mois, comme un laquais, les jours se sont consumés dans ces périlleux passe-temps de vanité ; les affaires se sont accumulées, tout est arriéré, & l'on présume que lorsqu'il aura été balotté par les intrigues des mécontens, l'ingratitude de ceux qu'il aura servis, l'astuce des gens de cour, les pieges des travailleurs sous lui, la tête lui tournera tout-à-fait.

La capitation est enfin décidément retirée ; re-

tirée après avoir été intimée! retirée sans conviction! retirée sans remplacement! quelle confusion! quel augure! en récapitulant un peu cette aurore de regne, que de démarches précipitées!

L'envoi d'un ministre à Londres qui n'a pas encore fait remercier!

L'envoi d'un ministre en Hollande qui n'a rien fait que compromettre le Roi, c'étoit assurément le cas ou de faire jusqu'au bout, ou de s'abstenir entiérement.

Commission pour l'examen de la régie qui n'a produit rien qu'injustices & duretés particulieres, sans le plus léger profit pour la chose publique.

Commission contre le général de Wartenberg, nommée avec éclat & suspendue à petit bruit.

Suppression de l'administration du tabac qu'il faut continuer.

Projet de capitation qu'il faut retirer au moment où l'exécution commence.

Convocation des principaux négocians de la Prusse & de la Silésie, qui n'a produit que des discussions propres à dévoiler l'ineptie des chefs & les malheurs du peuple.

Tant de faux-pas, tant de reculades ne supposent-ils pas des administrateurs peu réfléchis qui vont à tâtons, & qui ignorent les élémens du métier d'homme d'état?

Au milieu de cette série d'ineptie, il faut remarquer cependant une bonne opération & un vrai bienfait: la liberté illimitée du commerce des grains & une décharge annuelle pour cette misérable Prusse occidentale, dont je ne sais pas encore la quotité!

La fermentation intérieure du palais commence

à être telle que bien-tôt elle sera publique. L'agent des volontés, ou pour mieux dire des fantaisies secrettes, est en opposition avec Bishopswerder & Welner, lesquels sont en froid avec mademoiselle de Vofs, laquelle veut qu'on éloigne madame Rietz, qui veut qu'on fasse de mademoiselle de Vofs une maîtresse riche, mais non pas une femme. Dans cette foule de volontés en contradiction, où chacun, excepté le Roi, est pour sa part, se trouvent celles de M. de Reufs, chambellan du Roi, conseiller de mademoiselle de Vofs; du comte d'Arnim, pacificateur, entremetteur, consolateur, temporiseur, prédicateur. Le Roi louvoie comme il peut au milieu de ces révoltes naissantes. Le jouaillier Botson s'est plaint de Rietz & a occasionné une querelle qui auroit eu des suites, si le Roi ne se fût souvenu à propos, qu'il faut dix ans pour remplacer un affidé qu'on renvoie dans un moment de fureur. L'anniversaire du comte de la Marche est d'ailleurs une circonstance dont les Rietz ont tiré parti; le Roi a fait dîner chez lui la mere, & la paix est venue rasséréner les esprits.

Le grand écuyer, qu'on disoit sans crédit, paroît être ressuscité. Outre le cordon jaune dont il se montra revêtu à la derniere cour, & qui fit éclater de rire tout le monde, même les ministres, il a demandé que son neveu fut fait comte; & on lui a répondu par un *soit*. C'est un petit mal que de faire un comte, sur-tout quand on en a tant fait; mais c'est quelque chose que de n'avoir jamais une volonté.

Voulez-vous savoir où en est le nerf du gouvernement & l'invention des faiseurs, pensez l'anecdote que voici. Sur plusieurs représentations faites au Roi, pour régler enfin l'état de sa dé-

pense & les appointemens de ses officiers, il a répondu qu'il prétendoit avoir une cour ; mais que, pour régler sa dépense, il vouloit commencer par posséder l'état fixe de ses revenus, d'après ce que devoient lui assurer ses nouveaux financiers. En réfléchissant à plusieurs phrases qui contenoient toutes ce mot *assurer*, les ministres chargés de l'accise & de la dépense journaliere ont pris de l'inquiétude. De-là une foule de petits droits, ridicules, odieux & d'un très-petit produit, qui sont éclos en une nuit. Les huîtres, les cartes, une augmentation sur les lettres, sur le timbre, sur les vins, huit gros par aune de taffetas, trente-trois pour cent sur les pelisses-fourrures: on a été jusqu'à supprimer les franchises aux princes de la maison. Tous ces droits sont fort gratuitement odieux, car ils repoussent la chose, mais ne rapportent rien que la démonstration de la lourde impéritie de ceux qui ne savent ni trouver de l'argent, ni contenter le public.

P. S. Je reçois un grand chiffre de Courlande, dont il m'est impossible de vous rendre compte. Toujours est-il que le chambellan Howen, aujourd'hui burgrave, dispose du pays, & est tout Russe. Au courier prochain les détails.

LETTRE LXIII.

Du 8 Janvier 1787.

Voici le résumé des nouvelles de Courlande, les plus authentiques assurément qu'on en puisse avoir. Le chambellan Howen, homme habile, & la premiere & la seule tête du pays; (car le chancelier

Taubé, qui pourroit le balancer, s'il n'est pas sans esprit est sans caractère); le chambellan Howen est devenu Oberburggrave par la mort subite du premier ministre Klopman, & ensuite d'une cascade de remplacemens & de déplacemens qui ne vous intéressent pas, & où il vous suffit de savoir que les choix du duc ont été absolument rejettés & méprisés. C'est le baron de Mest Macher, ministre Russe, qui a fait tomber ce choix par une recommandation formelle & directe sur Howen, autrefois violent ennemi des Russes qui l'avoient fait enlever à Warsovie, où il étoit ministre de la Courlande, pour le reléguer en Sibérie, où il est resté plusieurs années, devenu Russe par la force des choses, & que le cabinet de Petersbourg a mieux aimé gagner ainsi, apparemment parce qu'il préfère de consommer amiablement ses desseins sur la Courlande. Howen est au fond duc de Courlande, puisqu'il en fait les fonctions, & qu'il y entraîne ou domine toutes les opinions. Woronzow, Soltikow, Belsborotko & Potemkin sont maîtres absolus en Courlande, puisqu'ils le sont en Russie, avec cette différence que ce Potemkim, qui a toute une bibliotheque d'assignations & de billets de banque, qui ne paye personne & corrompt tout le monde, qui subjugue tout par l'énergie de sa volonté & l'étendue de ses vues, plane sur Belsborotko, qui est politiquement son ami, Woronzow qui est habile, mais timide, & Soltikow tout entier au Grand-Duc.

Le Duc de Courlande ne retournera probablement pas dans son pays, parce qu'il a tout gâté en Russie, parce qu'il ne peut plus rien changer chez lui à ce qui a été fait en son absence, parce qu'il est chargé de procès & de griefs sans nombre; parce

que la régence qui s'entend avec les chefs de l'ordre équestre, menés par Howen, regne modérément, conformément aux loix du pays, & fait bénir son administration; de sorte que le peuple qui alloit se révolter, parce qu'il étoit menacé & déja souffrant de la famine, ne veut pas un autre ordre de choses. Que le gouvernement soit Russe ou ne le soit pas, c'est ce qui importe très-peu au peuple, pourvu qu'il ne souffre point. Il n'y a aucune possibilité de changer un ordre de choses cimenté à ce degré : une soixantaine de terres considérables ont été données en fiefs ou à ferme, ainsi que toutes les charges aux personnes les plus influentes, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur, de sorte que le parti du ministre de Howen ou des Russes en Courlande est, pour ainsi dire, tout le monde. Il faudroit employer plusieurs millions pour contrebalancer cette prépondérance ; & quand *contrebalancer* seroit *vaincre*, la partie même gagnée ne vaudroit pas de telles avances.

Un des principaux griefs contre le Duc, c'est la détérioration du fief, opérée par l'appauvrissement total des paysans, l'épuisement des terres, la ruine des forêts, l'exportation des revenus ducaux dans les pays étrangers. Mais le grand crime, le crime irrémédiable est d'avoir déplu à la Russie. L'Impératrice est tellement outrée contre lui de ses procédés anti-Russes en Courlande, qu'elle a dit ces propres mots: *Le Roi de France ne m'auroit pas fait ce que le Duc de Courlande veut oser....* (probablement donner la Courlande à la Prusse.)

Je ne vois pas qu'en l'étant nous eussions rien de mieux à faire qu'à attendre; notre jeune homme aura certainement une place là-bas. Si l'on veut y joindre le titre gratuit de consul, la per-

miſſion de porter notre uniforme & un brevet de capitaine, pour lui donner plus de conſidération, il ne demande rien autre choſe, & nous aurons dans ce pays un vedette intelligent, zélé & incorruptible, qui peut d'une part aſſez bien nous inſtruire de ce qu'on peut ſavoir à ce poſte, bon pour les affaires du nord, & de l'autre aider à nos relations de commerce.

Vous ſentez qu'en deux jours il y a rarement de grands changemens. Comptons cependant pour une nouvelle importante comme ſymptôme, la confirmation de la ſociété maritime, pour laquelle Struenſée s'eſt pris d'une maniere lapiſante. „ Meſſieurs, a-t-il dit aux marchands de Kœnisberg & de la Pruſſe, rien de plus beau que la liberté du commerce; mais il eſt juſte que vous achetiez nos magaſins de ſel. -- Oui. -- Bon; voilà un million deux cent mille écus qu'il faut nous bailler, cent vingt mille écus annuels aux actionnaires pour le dix pour cent auquel nous ſommes obligés; car on ne peut pas, même pour le bien public, bleſſer la foi privée. -- Oui. -- Bon; & par la même raiſon le cinq pour cent décrété aux nouveaux actionnaires. -- Oui -- A merveille, Mſſrs., mais où eſt votre caution, ou du moins où ſont vos moyens? -- Nous ferons une compagnie. -- Ah! une compagnie!... Oh bien! Mſſrs., compagnie pour compagnie, pourquoi le Roi ne préféreroit-il pas celle qui exiſte?" ... Tous les projets d'affranchiſſement du commerce s'en iront de même en fumée; & ce qui eſt plus fatal encore, s'il eſt poſſible, on conclura de l'impéritie de l'adminiſtration actuelle contre l'impoſſibilité de changer l'ancien régime. Voilà ce que ſont les Rois ſans volonté! Il eſt tel & mourra tel. L'autre

étoit toute ame ou tout esprit ; celui-ci est tout corps. Les symptomes de son incapacité vont en s'aggravant ; c'est à peu près ce qu'on peut répéter chaque fois : ajoutez cependant un fait grave selon moi, c'est qu'une des causes de la torpeur où sont plongées les affaires du dedans, c'est la mésintelligence qui s'est introduite dans le ministere. Quatre ministres sont contre deux, & le septieme est neutre. MM. de Gaudi & de Werder, qui balottent le timon des finances, sont contrariés par MM. de Heinitz, d'Arnim, de Schulembourg, de Blumenthal. On accuse le premier de ces quatre de vouloir joindre le département des finances à celui des mines. En attendant, l'expédition des affaires est toujours à Welner, & l'impulsion du crédit à Bishopswerder.

Celui-ci s'est associé de bonne ou mauvaise foi à un plan, pour faire rentrer le prince Henri du moins dans les affaires militaires. Depuis plusieurs années il n'assistoit plus aux manœuvres. On dit que cette année, non-seulement il y assistera, mais qu'on lui donnera une espece d'inspection générale. Cette négociation se traite avec beaucoup de secret par le général Moellendorf & le favori.

On reparle du mariage de mademoiselle de Voss. Il est certain du moins que l'on a acheté toutes sortes de bijoux ; que l'on fait toutes sortes d'apprêts ; que l'on seme le bruit d'un voyage. . . . . La plupart de ces choses sont tenues fort secretes ; mais j'en suis parfaitement sûr, parce que je les tiens du côté de la Rietz qui est fort intéressée à empêcher que cette union soit revêtue de certaines formalités, & qui, par conséquent, est aux aguets ; mais j'ignore quelle forme on donnera à cette existence, moitié conjugale, moitié concu-

binaire. Ce que j'ai vu de mes yeux, hier au soir où j'ai soupé avec le Roi, c'est qu'ils ne se gênent plus pour se parler en public. A propos de ce souper, le Roi me dit hier : „ Qui est un M. de Laseau? -- Dusaux peut-être, Sire? -- Oui, Dusaux. -- Un membre de notre académie des inscriptions. -- Il m'a envoyé un bien gros livre sur le jeu. -- Hélas! Sire, c'est à vous autres maîtres de la terre à détruire le jeu. Nos livres n'y feront pas grand'-chose. -- Mais c'est qu'il m'embarrasse; il me fait un compliment que je ne mérite point du tout. -- Il en est beaucoup, Sire, que vous êtes trop sage pour vous hâter de les mériter. -- Il me félicite de ce que j'ai détruit le lotto : je voudrois bien que cela fût; mais cela n'est pas. -- Ah! Sire, c'est beaucoup que Votre Majesté le veuille. -- A ce propos, je vous dois sur cela un pardon, car c'est un des bons conseils de certain manuscrit.... (je me suis prosterné) Mais il faut bien que vous m'excusiez encore un peu; il y a des fonds assignés sur ce vilain lotto; l'école militaire, par exemple. -- Sire, heureusement un déficit momentané de cinquante mille écus n'est pas bien inquiétant pour le Roi de l'univers le plus riche en numéraire. -- Oui : mais les conventions? Sire, il n'y en a point de violées, là où l'on rembourse ou dédommage de gré à gré : eh puis! on s'est tant servi du despotisme pour le mal! quand on s'en serviroit une fois pour le bien. -- Ah! ah! vous vous réconciliez donc un peu avec le despotisme? -- Il le faut bien, Sire, dans les pays où une seule tête a quatre cent mille bras... „ il a ri un peu niaisement; on est venu l'avertir pour la comédie, & cela a fini là.... Vous voyez que, dans cette petite ame, il y a encore quelque desir d'être loué.

P. S. *Launay est parti cette nuit incognito. Je crois que vous désobligeriez très-sérieusement le cabinet de Berlin, si vous ne le détourniez pas d'imprimer, comme c'est son intention.*

LETTRE LXIV.

Du 13 *Janvier* 1787.

JE crois savoir enfin ce que tripotoit l'Empereur ici. Il a proposé nettement de laisser prendre à la Prusse le reste de la Pologne, pourvu qu'on lui laissât s'approprier la Baviere. Heureusement le piege étoit trop grossier. On a senti qu'il offroit de donner un pays qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner, & à l'invasion duquel s'opposoit la Russie, pour se saisir sans obstacle d'un pays qu'on ne lui ôteroit pas, une fois qu'il s'en seroit emparé, & l'on a refusé. Probablement votre légation a découvert cela long-temps avant moi, & vous savez par elle les détails; il ne lui aura pas été difficile de vous en instruire; car en politique on fait aisément confidence de la proposition qu'on n'a pas acceptée, d'ailleurs c'est une avance prodigieuse que d'avoir droit de conférer avec les ministres, pour deviner même ce qu'on ne leur demande pas. Pour moi je n'ai pu que vous dire; on machine, on intrigue; au moment où j'en découvre davantage, je crois devoir vous avertir; mais sans imaginer rien vous apprendre, je n'ai promis que de tenir au courant de l'intérieur de la cour & du pays, le reste ne me regarde pas; je n'ai aucun des moyens nécessaires pour m'en occuper à fond.

Dieu veuille qu'il ne vienne jamais dans la tête

de l'Empereur d'allécher le Roi de Prusse d'une maniere plus adroite, & de lui dire : „ laissez-moi „ prendre la Baviere, je vous laisserai prendre la „ Saxe qui vous donne le plus beau pays de l'Al- „ lemagne, une frontiere formidable, & près de „ deux millions de sujets ; qui en un mot vous „ étend, vous arrondit, vous consolide ; & nous „ n'aurons pas même de difficultés graves : il ne „ nous faut, pour les lever toutes, que faire l'Elec- „ teur Roi de Pologne ; car cette maison de Saxe „ a la fureur de la royauté ; & quand nous le „ ferions Roi héréditaire, quel inconvénient y „ aura-t-il ? Il est bon, ou du moins il sera bientôt „ bon d'avoir une forte barriere contre la Russie „ .... S'ils avoient cette idée, elle seroit bientôt exécutée bon gré malgré tout le reste de l'Europe ; mais ils ne l'auront pas ; ils sont l'un trop décousu, l'autre trop incapable ; & après des débats plus ou moins sérieux, l'Empereur accrochera encore en Baviere quelque village, & le Roi de Prusse croupira dans sa nullité.

C'est malheureusement user d'indulgence que de le traiter ainsi. Voici un fait parfaitement secret, parfaitement sûr, & qui mieux que toutes mes dépêches précédentes vous fera juger l'homme ? Il a fait payer depuis quinze jours une dette d'un million d'écus à l'Empereur. Qu'est-ce que cette dette ? L'Impératrice Reine avoit prêté au Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, un million de florins, devenu, par l'accumulation des intérêts, un million d'écus. Et quand ? En 1778, lors de la campagne de Baviere, aux fatigues de laquelle on se croyoit sûr que Frédéric II ne résisteroit pas. Ainsi Frédéric Guillaume a été assez vil pour accepter de l'argent autrichien, & il est

assez imbécille pour le rendre ! Il ne sait pas dire, *mon successeur vous payera !* Il sanctionne le procédé de la Cour Impériale prêtant de l'argent aux Princes Royaux de Prusse ! Il croit avoir rempli ses devoirs de Monarque, pourvu qu'il ait la probité de payer ses dettes de particulier.... Soldées, elles ont monté à neuf millions d'écus ; & quoiqu'à la vérité je suppose que les payeurs n'y ont pas perdu, il n'en est pas moins vrai que les premiers mois de son regne coûtent trente six millions à la Prusse par-delà ses dépenses ordinaires ; sans les dons, gratifications, pensions... L'extraordinaire de la premiere campagne où il fallut remonter toute la cavalerie, ne coûtoit à Frédéric II que cinq millions ou cinq millions & demi d'écus, ou vingt-deux millions de nos livres.

Je ne vous ai pas encore peint le Roi comme militaire. Ce métier l'ennuie ; ses détails le fatiguent, les généraux lui pèsent ; il va à Potsdam, voit la parade, donne le mot, dine & part. Il est allé mercredi à la maison d'exercice de Berlin, a dit un mot, fait marcher les troupes & est sorti. Voilà ce qu'on voit dans cette même maison où Frédéric II couvert de gloire & d'années passoit réguliérement deux heures, dans le fort de l'hiver, à exercer, tempêter, gronder, louer, en un mot à tenir en activité perpétuelle les troupes tourmentées, mais transportées de voir à leur tète *le vieux*, car c'est ainsi qu'elles le nommoient.

Mais un point plus important, c'est le nouveau réglement militaire, conçu, rédigé, approuvé, & qui, dit-on, va s'imprimer, sans avoir été communiqué ni au prince Henri, ni au duc de Brunswick. Ce nouveau plan ne tend à rien moins qu'à détruire l'armée. Les sept meilleurs régimens sont

convertis en troupes légeres, entr'autres celui de Wunſch. Je ne ſais pas encore les détails des changemens; mais l'avis du général Moellendorf eſt que ſi Laſcy les avoit conſeillés, ils ne feroient pas autrement. Ce digne homme eſt déſolé, humilié, découragé; tout ſe fait par M. de Goltz, altier, incapable de diſcuter, & dont le principe eſt que l'armée eſt trop diſpendieuſe, trop nombreuſe en temps de paix. Il eſt en rixe perpétuelle avec Bischopswerder ſouvent chargé d'objets qui appartiennent à ce travail, & néceſſité en quelque ſorte de ſe mêler d'un métier où tout le monde ne le croit pas également verſé.

Le duc de Brunſwick ne vient point. Il a répondu à quelqu'un qui l'avoit complimenté ſur ſon nouveau grade, & dont la lettre ſuppoſoit qu'on s'attendoit à le voir bientôt à Berlin, qu'il avoit été très-flatté de recevoir une dignité, que d'ailleurs il ne croyoit pas mériter; que jamais il n'étoit venu, & que jamais il ne viendroit à Berlin ſans y être mandé, & qu'il ne voyoit aucune apparence de l'être de ſi-tôt. Je ſais de ſcience certaine qu'il eſt très-mécontent, & ſans doute il le ſera plus que jamais ſi l'armée eſt changée dans ſa conſtitution, ſans qu'on ait daigné prendre l'avis du ſeul feld-maréchal qu'elle ait.

Je mets en fait qu'avec mille louis on pourroit au beſoin connoître parfaitement tous les ſecrets du cabinet de Berlin. Les papiers, toujours étalés ſur les tables du Roi, peuvent être lus & copiés par deux écrivains, quatre valets de chambre, ſix ou huit laquais, & deux pages, ſans compter les femmes; auſſi l'Empereur a-t-il un journal fidele de toutes

les

les démarches du Roi, jour par jour, & fauroit-il tout ce qu'il projette, s'il projettoit quelque chofe.

Jamais royaume n'annonça une plus prompte décadence. On le fappe par tous les endroits à la fois. On diminue les moyens de recette; on multiplie les dépenfes; on tourne le dos aux principes; on gafpille l'opinion; on affoiblit l'armée; on décourage le très-petit nombre de gens qu'on pourroit employer; on mécontente ceux-là même pour lefquels on a mécontenté tout le monde; on éloigne tous les étrangers gens de mérite; on s'entoure de canaille, pour avoir l'air de regner feul; cette funefte manie eft la caufe la plus féconde de tout le mal qui fe fait, & de tout celui qui fe prépare.

Je refterois dix ans ici maintenant, que je pourrois vous donner de détails neufs, mais pas un réfultat nouveau. L'homme eft jugé; fes entours font jugés; le fyftème eft jugé; nul changement, nulle amélioration poffible, tant qu'il n'y aura pas un miniftre principal; quand je dis nul changement, ce n'eft pas que je prétende que perfonne ne fera déplacé. Le fable fuccédera au fable; mais tout ne fera que fable, tant que les pilotis ne feront pas enfoncés pour affeoir une bafe. Que ferois-je donc ici déformais? Rien d'utile: or l'utilité, & une grande utilité très-directe, très-immédiate, très-prochaine, pourroit feule me faire dévorer l'extrême indécence dont feroit pour moi l'exiftence amphibie qu'on m'a conférée, fi elle fe prolongeoit plus long-temps. Encore

une fois, ce que je puis, ce que je mérite, ce que je veux, doit être décidé maintenant dans l'esprit du Roi & de ses ministres. Si je ne mérite & ne puis rien, je coûte beaucoup trop cher; si je mérite & puis quelque chose, si neuf mois, car ils seront écoulés avant que je sois de retour; si neuf mois d'une subalternité très-pénible & dans laquelle j'ai rencontré mille & mille obstacles & pas un secours, m'ont mis à même de développer quelques connoissances des hommes, quelques lumieres, quelque sagacité, sans compter les choses précieuses que je rapporte dans mon porte-feuille, je me dois à moi-même de demander & d'obtenir une place, ou de rentrer dans mon métier de citoyen du monde, qui sera moins fatigant pour mon corps & mon esprit, & moins stérile pour ma gloire. Je le déclare donc nettement, ou plutôt je le répéte, je ne puis plus rester ici, & je demande à être formellement autorisé à mon retour, soit qu'on ait des desseins ultérieurs sur moi, soit qu'on veuille me rendre à moi-même. Assurément je ne récalcitrerai jamais à aucune espece d'occupation utile. Mon cœur n'est pas vieilli, & si mon enthousiasme est amorti, il n'est pas éteint. Je l'ai bien éprouvé aujourd'hui; je regarde comme un des plus beaux jours de ma vie celui où vous m'apprenez la convocation des notables, qui sans doute précédera de peu celle de l'assemblée nationale. J'y vois un nouvel ordre de choses qui peut régénérer la monarchie. Je me croirois mille fois honoré d'être le dernier secrétaire de cette assemblée, dont j'ai eu le bonheur de donner l'idée, & qui a

grand besoin que vous lui apparteniez, ou plutôt que vous en deveniez l'ame... Mais rester ici, condamné au supplice des bêtes ; à sonder & remuer les sinuosités fangeuses d'une administration qui signale chacune de ses journées par un nouveau trait de pusillanimité & d'impéritie, c'est ce dont je n'ai plus la force, parce que cela ne me paroît bon à rien. Faites-moi donc revenir, & dites-moi si je dois passer par la Hollande.

Là, par exemple, j'accepterois une commission secrette, parce qu'une pacification y demande pour préliminaire indispensable un agent secret qui sache voir & dire la vérité, & sur-tout captiver la confiance. Je ne crois pas qu'il y ait dans la politique extérieure un plus grand service à rendre à la France. J'ai peur, s'il faut que je l'avoue, que nous ne fassions trop de fond sur l'ascendant qu'a pris, dans ces derniers temps, l'aristocratie sur le stathoudérat. Je crois voir que le systême des patriotes n'a encore une supériorité décidée que dans la province de Hollande qui inquiéte ses Co-Etats, au moins autant qu'elle les échauffe ; & là même, à Amsterdam, dans le foyer des sentimens anti-stathoudériens, ce grand conseil, qui a été le premier à se soulever contre la concession de la brigade Ecossoise à l'Angleterre, à insister en faveur des convois militaires, & à demander l'éloignement du duc de Brunswick, n'a-t-il pas été aussi le premier à vôter pour une paix particuliere avec l'Angleterre, pour l'acceptation de la médiation de la Russie ? Son amirauté, dont plusieurs membres tiennent à

ſa régence, n'eſt-elle pas fortement impliquée dans le complot qui a fait avorter l'expédition pour Breſt ?... Comment en ſeroit-il autrement ? Le conſeil ſouverain n'a plus qu'une autorité imaginaire. C'eſt des bourgmeſtres qui changent tous les ans, ou même du préſident bourgmeſtre, qui change tous les trois mois, ou plutôt enfin de celui des bourgmeſtres qui a quelque aſcendant de tête ou de caractere ſur les autres, que portent les ordres qui dirigent la voix ſi importante de la ville d'Amſterdam, dans l'aſſemblée des Etats. Et quand on penſe que le college des échevins anciens & nouveaux, dont ſont tirés les bourgmeſtres, contient un grand nombre de partiſans des Anglois, & dépend en partie du Stathouder, qui élit ces échevins, je ne ſais comment on peut ſe raſſurer ſur le ſyſtême à venir de cette ville.

Je ne ſaurois donc comprendre comment il ſe pourroit que nous n'euſſions pas d'intérêt à finir, ſi nous ne voulons pas briſer le ſtathoudérat, qui ne ſera point anéanti ſans donner lieu à des convulſions intérieures & extérieures. Et pouvons-nous vouloir la guerre ? Sans doute nous ne devons pas ſouffrir que la maiſon ſtathoudérienne reſte maîtreſſe de la puiſſance législative dans les trois provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Iſſel, par ce qu'on appelle les *réglemens de la régence*; ce qui, joint à ces prérogatives dans les provinces de Zélande & de Groningue, fait exceſſivement pencher la balance en ſa faveur. Sans doute le pouvoir du Stathouder doit être ſoumis à la puiſſance législative des états ; & ce qui

n'eſt pas moins important pour notre ſyſtême, ou plutôt pour tout ſyſtême régulier de politique extérieure, la puiſſance législative des Etats doit être dirigée & ſoutenue par une influence réguliere du peuple; car les prétentions & les paſſions particulieres & les intérêts privés des ariſtocrates, ont en tout pays été trop ſouvent pris pour l'intérêt public, & cela eſt plus vrai encore ici, ou l'union des ſept provinces s'étant formée, dans un temps de trouble & par le hazard, puiſqu'on ne penſa à ériger un gouvernement républicain qu'après le refus que firent la France & l'Angleterre d'en accepter la ſouveraineté, il en eſt réſulté qu'il n'y a jamais eu d'accord entre les régens & le peuple, pour fixer les droits & les devoirs réciproques. Les régens ont ſans ceſſe travaillé à ſe rendre indépendans du peuple, & le peuple ſe croyant le maître, puiſqu'il n'a pas tranſporté la ſouveraineté à ſes régens, & n'ayant aucun intérêt à les ſoutenir, a pris parti contr'eux dans toutes les criſes: de-là le parti ſtathoudérien; de-là cette fluctuation entre les volontés deſpotiques d'un ſeul, les tergiverſations perfides des colleges d'ariſtocrates, vacillans & foibles, & la fougue d'une populace effrénée. S'il exiſte jamais un lien d'union entre la bourgeoiſie & les régens, c'en eſt fait du deſpotiſme ſtathoudérien & des caprices oligarchiques; tant que cette union n'exiſtera pas, auſſi long-temps que la maniere dont le peuple doit influer dans le gouvernement ne ſera pas déterminée, le ſyſtême de la France ne ſera jamais aſſuré.

Conſerver la conſtitution fédérative entre les

provinces, & républicaine daus chacune d'entr'elles, ou pour réduire la question à ces termes les plus simples, *substituer aux recommandations odieuses & illégales du Stathouder ou d'un bourgmestre les recommandations régulieres & salutaires de la bourgeoisie*; tel doit donc être le palladium de cette république & le but de notre politique.

Mais sera-ce, ou par les violences qu'on nous attribue, lors même qu'elles ne sont pas nôtres, ou en exaltant toujours la fermentation d'un côté & la méfiance de l'autre, que nous parviendrons à cette reconstruction qui demande moins de chocs que de combinaisons? N'avons-nous pas assez fait sentir notre influence, notre pouvoir? Ne seroit-il pas temps de montrer que nous ne voulons que l'abolition des réglemens stathoudériens & non celles du Stathoudérat? & finirons-nous sans une catastrophe dont il n'est pas donné à la sagesse humaine de calculer toutes les suites, si l'on ne vient pas à bout de persuader à Nimègue que tel est réellement notre unique systême?

Voilà en ébauche ma profession de foi sur les affaires de la Hollande. On peut juger si, dans ces principes, que je développerai si l'on veut par un mémoire détaillé, je puis ou je ne puis pas être utile dans ce pays, en me supposant d'ailleurs les connoissances locales que j'y acquerois facilement.

LETTRE LXV.

Du 16 Janvier 1786.

Aux yeux de qui sait que les révolutions à main armée sont rarement celles qui boule-

verſent le plus les Etats, c'eſt une véritable révolution pour la monarchie Pruſſienne, que le premier exemple d'une maîtreſſe en titre, qui va ſequeſtrer le Roi, former une cour à part, ſuſciter des intrigues qui s'étendront du palais aux légions, & modifier d'une maniere abſolument inconnue dans ces froides & flegmatiques contrées les affaires, les choix, l'administration, les faveurs. Le moment de la chûte & de l'élévation de mademoiſelle de Voſſ approche : de-là les intrigues, les ſarcaſmes, les opinions, les conjectures, ou plutôt les augures... Du milieu de cet amas de propos vrais ou faux, voici ce qu'on peut recueillir de moins invraiſemblable. Ma verſion eſt fondée ſur les épanchemens de confiance de mademoiſelle de Voſſ avec une de ſes anciennes amies.

On a perſuadé à cette nouvelle Jeanne, à qui la dévotion faiſoit invoquer la bénédiction nuptiale, qu'elle devoit, en y renonçant, s'immoler à la patrie d'abord, enſuite à la gloire de ſon amant, enfin à l'avantage de ſa famille. La patrie y gagnera, lui a-t-on dit, une protectrice qui éloignera les conſeillers avides ou pervers ; la gloire du Monarque ne ſera point flétrie par un double mariage ; votre famille ne ſera point expoſée à vous voir appellée un inſtant Princeſſe, & bientôt réléguée dans un vieux château avec une penſion médiocre ; le moment de votre faveur d'autant plus exaltée que l'hymen n'aura pas fait votre ſort, verſera ſur vos parens l'or, les dignités, les graces de toute eſpece. On a mêlé les conſidérations de la religion même à ces conve-

nances. On a montré qu'il y avoit moins de mal aux condeſcendances de la foibleſſe, qu'à contracter un prétendu mariage, ſans que l'autre fût diſſous. Enfin il a été décidé que la victime de la patrie ſeroit portée à Potsdam, & immolée à Sans-Souci où l'on a préparé une maiſon ſomptueuſement meublée, diſent les uns, ſimplement, diſent les autres, & tout l'attirail d'une favorite.

Une nouvelle vraiment inconcevable, qui demande confirmation, & que je répugne à croire encore, c'eſt que le Roi proſtitue ſa fille la princeſſe Frédérique, a être la compagne de ſa maîtreſſe.

Mademoiſelle de Voſſ à une ſorte d'eſprit naturel, quelque inſtruction, des manies plutôt que des volontés, une gaucherie très-ſaillante qu'elle s'efforce de ſauver par les apparences de la naïveté; elle eſt laide & même à un haut degré; pour toute grace, elle n'a que le teint du pays, encore le trouvais-je plus blaffard que blanc; une gorge aſſez belle, qu'auſſi couvroit-elle l'autre jour au ſortir de la comédie du prince Henri, d'un double mouchoir pour traverſer les appartemens, en diſant à la princeſſe Frédérique : *Soignons-les bien, car c'eſt après eux qu'il court.* Jugez du ton des Princeſſes qu'un tel mot fait rire; c'eſt ce mêlange de licence unique (qu'elle unit aux airs de l'ignorance innocente) & de ſévérité de veſtale, qui, dit-on, a ſéduit le Roi. Mademoiſelle de Voſſ qui trouve ridicule d'être Allemande, & qui ſait paſſablement l'Anglois, joue l'Anglomane juſqu'à la pamoiſon, & croit qu'il eſt du bon ton de ne pas aimer les Fran-

çois. Son amour-propre qui s'eſt vu à la gêne avec quelques gens aimables de cette nation, hait ceux qu'elle ne peut imiter; & d'autant que ſes ſarcaſmes reçoivent quelquefois un juste ſalaire. Je n'ai pu tenir, par exemple, l'autre jour, à une exclamation faite à côté de moi: *O mon Dieu! quand verrai-je donc, quand y aura-t-il ici un ſpectacle anglois? Ah! j'en mourrois de joie!* *Je déſire, mademoiſelle,* lui dis-je aſſez ſéchement, *que vous n'aiez beſoin plutôt que vous ne croyez d'un ſpectacle françois!* ... Et tous ceux que ſes grands airs commencent à choquer, de ſourire; & le prince Henri, qui avoit feint de ne pas l'entendre, de rire aux éclats; elle rougit juſqu'au blanc des yeux, & ne dit plus mot; mais on punit & ne corrige pas.

Juſqu'ici elle déclare hautement la guerre aux viſionnaires, & déteſte les filles du premier favori, dames d'honneur de la Reine. Comme elle tranſporte au milieu de ſes foibleſſes une dévotion même ſuperſtitieuſe, on ne peut parier avec avantage pour l'avenir. Mais ſi l'ambition ſuccede aux premieres ſenſations, il eſt à préſumer que ſa famille gouvernera l'Etat. A la tête de cette famille eſt le compte Finck, dont la chûte de l'Empire n'ébranleroit pas la tranquillité, mais qui verroit avec une joie inexprimable ſes enfans jouer un rôle. Vient enſuite le comte Schulembourg, nouvellement porté au miniſtere; homme actif, autrefois même trop vif, mais qui paroît ſentir que c'eſt en ſe montrant peu que l'on fait beaucoup. Cette famille conſerve une haine invétérée à Welner, qui jadis enleva ou ſéduiſit une de leurs parentes, au-

jourd'hui ſa femme. Ajoutez aux Finck le préſident de Voſſ, frere de la belle, qui du moins a cet eſprit de calcul & cette avidité très-allemande avec leſquels on profite de ce que préſente la fortune. Pour peu que mademoiſelle de Voſſ tire parti de cette ſituation, elle doit préparer à Potsdam le renvoi de Bishopswerder & de Welner, ou du moins leur nullité ; car en Allemagne où diſpenſe, on ne renvoye pas. Il eſt poſſible qu'elle même ſoit mal dirigée, qu'elle ſe confie au premier venu, parce qu'elle eſt indiſcrete ; qu'elle compte ſur la conſtance de ſon amant, parce qu'elle eſt ſans expérience ſur la reconnoiſſance ; parce que n'ayant obligé perſonne, elle n'a point encore fait d'ingrats : alors tout reſtera comme il eſt, ou plutôt tout s'aggravera ; le Roi renfermé à Potsdam, d'où il fera cependant des courſes très-fréquentes à Berlin, parce qu'il a contracté l'habitude de courir, & que ſon ſérail favori ſera toujours aux mauvais lieux ; le Roi ne fera plus rien du tout, tolérera l'uſage d'une griffe, & précipitera autant qu'il eſt en lui le royaume à ſa ruine, vers laquelle il tend auſſi rapidement que le comportent & les circonſtances & la force d'inertie priſe dans le caractere allemand, qui ne permet aux fous que des ſottiſes, & préſerve des délires trop deſtructeurs des paſſions. Ajoutez que l'Empereur n'oſe rien, ne ſuit rien, n'acheve rien, qu'il s'éteint, qu'il n'a que des freres pacifiques.... Je ne ſerois pas étonné que le porc d'Epicure, qui du moins n'aime pas le faſte, & par conſéquent ne ſe ruinera pas de lui-même, n'at-

trape, grace aux circonſtances & aux intéreſſés, une eſpece de regne glorieux.

On eſt revenu ſur le réglement militaire; les régimens de ligne ne ſeront point dénaturés. Mais il paroît que l'on formera un certain nombre de bataillons de chaſſeurs, ce qui avec de bons arrangemens peut devenir utile, & eſt même une idée de Frédéric II. On ne peut rien dire encore à cet égard, ſi ce n'eſt qu'il eſt fort étrange que Frédéric-Guillaume II croie pouvoir refaire quelque choſe (la partie économique exceptée) au ſyſtème militaire & à l'armée de Frédéric II. Le prince Henri aura probablement quelque activité dans l'armée; il a été conſervé le premier ſur les liſtes, malgré la nomination d'un feldmaréchal; le Roi les a envoyées chez lui hier par M. de Goltz lui-même, pour l'en aſſurer. C'eſt un joujou donné à l'enfant. Les détails de ſon exiſtence militaire ſont au reſte un ſecret qui ne ſe divulguera qu'à l'apparition des nouveaux réglemens. Les aides-de-camp-généraux viennent ſouvent chez lui. Il eſt douteux que ce ſoit à l'inſu du Roi, & ſi ce n'eſt pas à ſon inſu, il eſt clair que c'eſt pour le tromper, ce qui au reſte eſt une peine inutile. Il n'a point de plan contraire à la politique du pays (je ne dis pas du cabinet, puiſqu'il n'en exiſte pas), & même il n'en a aucun.

Le comte de Goertz eſt rappellé, & M. de Hertzberg l'ignoroit encore aujourd'hui; il n'y a point de meilleures preuves qu'on ne veut plus ſe mêler des affaires de la Hollande, du moins directement, & que l'on n'aura pas la bonhommie de s'expoſer à une guerre pour

les intérêts du Stathouder. Malheureuſement la maiſon d'Orange n'en eſt pas perſuadée ; elle l'eſt du contraire, du moins autant que j'en puis juger par la lettre de la Princeſſe, arrivée par le courrier de ce matin, & dont j'ai lu une partie ſur le déchiffré nud. C'eſt ſur-tout ſous ce rapport que mon voyage à Nimègue, ſous un nom emprunté, & avec une ſimple autoriſation ſecrete entr'elle & moi, pourroit être utile. J'ai lu dans cette même lettre que les patriotes cherchent un emprunt de ſeize millions de florins, ou de plus de trente-deux millions de nos livres à trois pour cent, quoique la province de Hollande n'ait jamais donné que le deux & demi pour cent, & qu'ils ſont fort embarraſſés pour les trouver.

Il y a ici trois évêques ; celui de Warmie, celui de Culm (qui eſt de la maiſon Hohenzollern), & celui de Paphos. Le premier, dont je vous ai parlé en vous rendant compte du voyage du Roi en Pruſſe, eſt le même que Frédéric II réduiſit à vingt-quatre mille des cent mille écus que rapportoit ſon évêché, avant le partage de la Pologne. Le Monarque lui diſoit un jour : *Je n'ai pas pour mon compte de grands titres au Paradis ; faites-m'y entrer je vous prie, ſous votre manteau. A la bonne heure*, lui répondit le prélat, *ſi Votre Majeſté ne l'eût pas tant rogné.* C'eſt un homme du monde & de plaiſir, qui ſe connoît uniquement en beaux arts, & n'a ni vues, ni projets, ſoit religieux, ſoit politiques. Le ſecond a été au ſervice de France ; il a la rage de prêcher, d'être éloquent, & le goût de faire du bien. Mais comme il a auſſi la manie de faire des dettes & des enfans,

ſes ſermons ſont ſans fruit & ſa charité ſans effet. Le dernier eſt ſuffragant de Breslaw, jadis fort libertin & un peu athée, aujourd'hui impuiſſant & radoteur. Ces trois prélats, qui vont être renforcés par celui de Cujavie, & le nouveau co-adjuteur, le prince de Hohenloe, chanoine de Strasbourg, ne tiendront point de concile, & ne juſtifieront pas les craintes que les Luthériens orthodoxes, & la Saxe entiere, qui voit ici la pierre angulaire de la religion proteſtante, ont conçues ſur le penchant du Roi au catholiciſme. L'un vouloit l'aigle noir, qu'il a obtenu; l'autre un bénéfice vacant par la mort de l'abbé Bathiani; le prince de Warmie une ſomme (à deux pour cent) aſſez conſidérable pour appaiſer les créanciers.

Le prince Henri, après avoir donné un ſpectacle & un grand ſouper, a terminé le tout par un bal qui a commencé aſſez triſtement & continué de même. Pendant qu'on danſoit dans une ſalle, on jouoit au lotto dans une autre. Le Roi n'a ni danſé ni joué. Sa ſoirée a été partagée entre mademoiſelle de Voſſ, & la princeſſe de Brunſwick. Il a dit un mot à M. de Grotthaus, & rien à aucun autre; auſſi la plupart des acteurs & ſpectateurs ſont partis avant lui. L'évêque de Warmie, le marquis de Luccheſini n'ont pas même été remarqués. J'aurois défié l'obſervateur le plus pénétrant de deviner qu'il y avoit un Roi dans cette aſſemblée. On étoit ennuyé, gêné, mais ni flatté, ni empreſſé. Il s'eſt retiré à minuit & demi, après que mademoiſelle de Voſſ a été partie. On voit trop qu'elle eſt l'ame de ſon

ame, & que cette ame, investie d'une si lourde enveloppe, est bien peu de chose. Il faut vous attendre à cette continuelle répétition; le lieu de la scene change, mais jamais la scene.

P. S. La nouvelle du rappel de M. de Gœrtz est fausse, & de la maniere dont elle m'est venue, c'est M. d'Est** qui a voulu me tendre un piege, ou on lui en tend un. Je sais même des circonstances qui me feroient croire à la possibilité d'une reprise de négociation. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Le duc de Brunswick est mandé, & il arrive sous peu de jours.

Le comte Wartensleben oublié pendant cinq mois, a eu hier matin un présent de cinq à six cens écus de rente, & le commandement du régiment de Roemer à Brandebourg.

LETTRE LXVI.

Du 19 Janvier, jour de mon départ. Ceci ne partira que demain, mais doit arriver avant moi.

LE comte Schmettau, gentilhomme complaisant de la princesse Ferdinand, pere indubitable de deux de ses enfans, avoit quitté l'armée depuis huit années; il l'avoit quittée au milieu de la guerre, aigri par un mot dédaigneux de Frédéric, & dans le grade de capitaine. Il vient d'être nommé colonel avec quinze cents écus de traitement. Cette nomination a déplu à l'armée, & singuliérement à l'aide-de-camp-général de Goltz qui porte le

harnois depuis vingt-cinq ans, & n'eſt que lieutenant colonel. Au reſte, le comte Schmettau qui a bien ſervi, & reçu force bleſſures, ne manque pas d'intelligence ; il a ſur-tout beaucoup de connoiſſances d'ingénieur. Il a levé un grand nombre de cartes fort eſtimées. On parle auſſi avec éloge d'une eſpece de manuel militaire où il enſeigne ce qu'il faut faire depuis la formation d'un recru juſqu'au métier de feld-maréchal ; enfin on auroit ſupporté ce paſſe-droit ; mais un autre a mis le comble au mécontentement.

On a antidaté la patente d'un major de Sechenkdorff, gouverneur du ſecond fils du roi, qui ſe retire, & on lui a fait gagner trente-ſix rangs. Cette dangereuſe méthode que Frédéric II n'employa jamais que dans des occaſions ſolemnelles, & pour des ſujets diſtingués, & que ſon ſucceſſeur avoit déja pratiquée pour le comte de Wartensleben, ne tend pas moins qu'à répandre ſur l'exiſtence des grades militaires une ſorte d'incertitude deſtructive de toute émulation : elle eſt d'ailleurs infiniment dangereuſe ſous un prince foible, bien bizarre lorſqu'elle anticipe le regne ; & dans tous les cas elle peut finir par ôter au roi même une de ſes plus grandes reſſources, le point d'honneur.

Il a dépoſé cinq cents mille écus à la caiſſe du pays, & en a remis le billet au porteur à mademoiſelle de Voſſ. Ainſi, quoiqu'il arrive, elle aura toujours au moins quatre-vingt mille livres de rente, outre les diamans, la vaiſſelle, les bijoux, les ameublemens, la maiſon qu'on lui achete à Berlin : maiſon de retraite, car elle ne l'habitera pas. Son royal amant a ima-

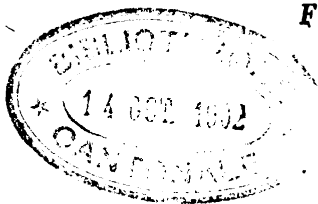
giné lui-même toutes ces délicateffes ; & le réfultat eft que la fille la plus défintéreffée a mieux rangé fes affaires, que n'eût fait la plus habile coquette. Le temps nous apprendra fi fon efprit fe montera au rang de fultane favorite.

Les nouveaux impôts portent fur les cartes, les vins de France, le taffetas étranger, les huîtres, le café, le fucre.... Pitoyables reffources ! Comme on va à l'aveugle fur tous ces objets, on les tient dans une efpece d'obfcurité ; il femble qu'on effaie plutôt qu'on exécute.

Aujourd'hui, anniverfaire du prince Henri, le roi lui a fait préfent d'une fuperbe boîte évaluée douze mille écus ; a étalé la vaiffelle d'or & fait en un mot tout ce que faifoit Frédéric II, fi vous en exceptez un grand concert répété la veille dans fa chambre ; car il a du temps pour tout, fi ce n'eft pour les affaires.... *Des bordels aux ailes, & je le battrai facilement au centre*. Gare que ce mot de l'empereur ne foit une prophétie ! Heureufement le prophête n'eft pas redoutable. Je ne ferois pas étonné cependant que tant de torpeur & de vileté ne l'animaffent ; mais s'il n'attend pas deux années, au défaut de l'énergie du roi, il trouvera celle de l'armée.

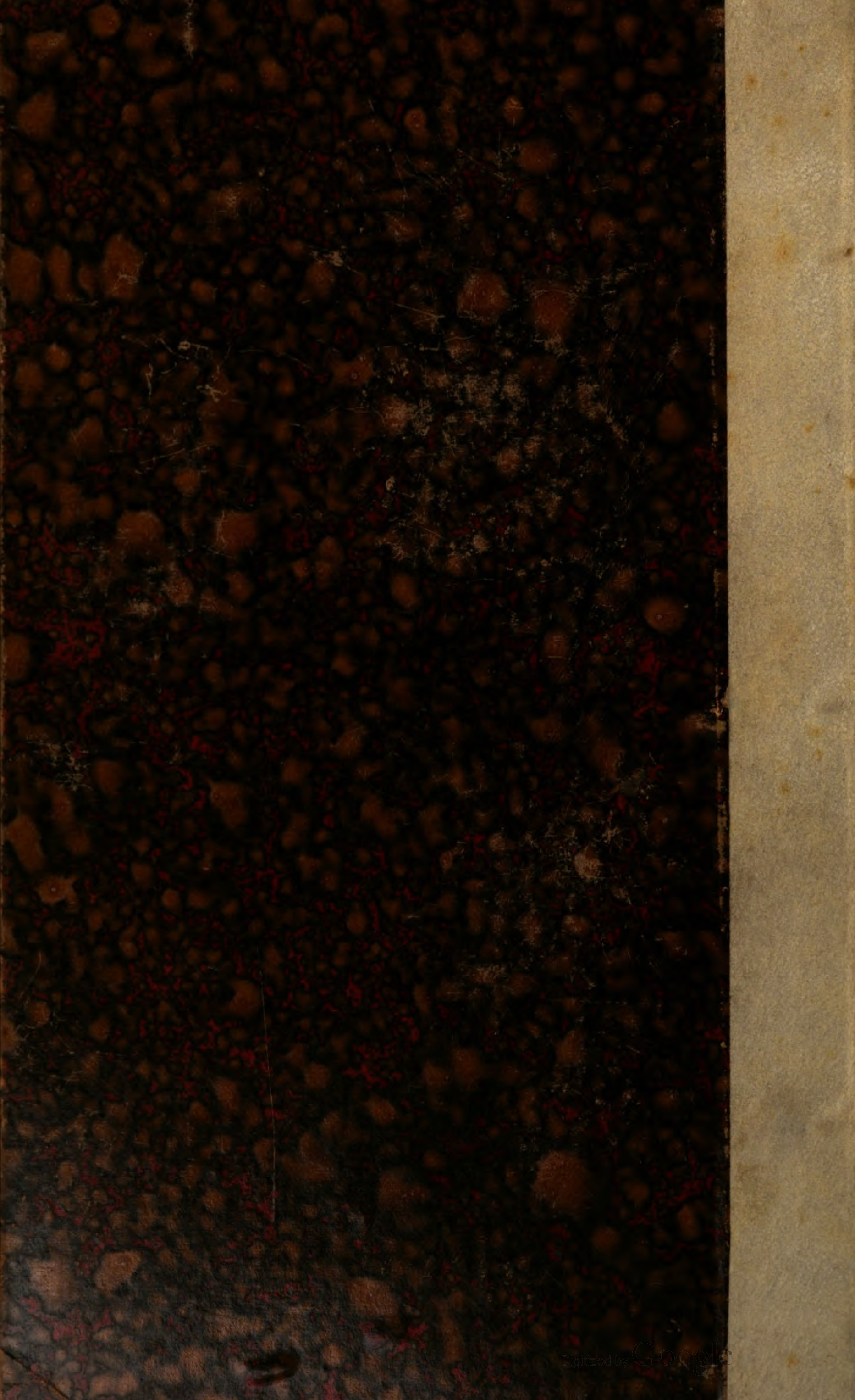
P. S. Le duc de Weimar eft à Mayence pour la nomination d'un coadjuteur, à ce qu'on prétend ; mais, comme il vifite toutes les cours du Haut & Bas-Rhin, il me femble qu'il feroit bon de le furveiller.

FIN.








Digitized by Google